

**PAGES**

**MANQUANTES**

# LE MONDE ILLUSTRÉ

18e ANNEE.— No 936

MONTREAL, 5 AVRIL 1902

5c LE No



LE GÉNÉRAL DELAREY, VAINQUEUR DE LORD METHUEN

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 5 AVRIL 1902

## ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 . . . . . 6 MOIS, \$1.50  
4 MOIS, \$1.00 . . . . . Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages de l'année en cours ne sont pas payés.

## ANNONCES :

1ère insertion . . . . . 10 cents la ligne  
Insertions subséquentes . . . . . 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie du MONDE ILLUSTRÉ,

33, rue Saint-Gabriel.

Téléphone Bell : Main 467

B. d. P. 785

## AUX NOUVEAUX ABONNÉS

Nous donnerons, à tout nouvel abonné d'un an ou de six mois, et qui nous enverra le prix de son abonnement, le magnifique feuilleton : "Vingt Mille Lieues sous les Mers, de Jules Verne, formant cent-vingt pages, double colonne, du 'Monde Illustré'."

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Depuis mercredi 2 avril, les bureaux et ateliers du "Monde Illustré" ont été transportés au No 42, Place Jacques-Cartier — leur ancienne résidence.

Toute communication quelconque doit donc, dès l'apparition de la présente note, être faite à l'adresse ci-dessus.

## L'ADMINISTRATION.

## LES AUTRES PEUPLES

## ROME

A la date du 27 mars dernier, nous lisions la dépêche suivante :

L'Osservatore Romano, l'organe officieux du Vatican, publie un article qu'on prétend écrit par le Pape et qui invite le monde chrétien à prier pour le rétablissement de la paix entre la noble nation anglaise et les braves Boers.

Le Souverain-Pontife, en agissant ainsi, ne peut prêter aucunement aux insultes de Chamberlain répondant, naguère encore, à ceux qui lui parlaient de paix : "Mêlez-vous de vos affaires."

Le Pape n'écoute que la voix de sa conscience, il suit les traces et les enseignements de Celui dont il est le Tenant-lieu. Il demande à Dieu la paix que les hommes de... mauvaise volonté refusent.

## ITALIE

L'Italia, disait Victor-Emmanuel, *farà da se*. Ce que l'on peut traduire par : "L'Italie s'en tirera d'elle-même... comme elle pourra."

Dans l'une de nos dernières revues des événements de l'étranger, nous avons dit les craintes que soulevaient partout, en Italie principalement, les grandes grèves des ouvriers et employés des chemins de fer, et l'industrie.

Aujourd'hui, voici que reprennent, et de plus belle, les grèves des ouvriers agricoles. Une dépêche du 24 mars porte à cent cinquante mille le nombre des grévistes dans les seules provinces de Ferrare, de Bologne et de Vicence. Dans seize autres provinces, ces pauvres malheureux s'organisent.

Beaucoup de fermiers n'ont déjà plus rien pour nourrir leurs bestiaux. Ils vendent à tout prix—et outre cela, on annonce que la récolte prochaine sera mauvaise.

Tout cela est peu rassurant, surtout si l'on prend garde à ce fait : Que l'ouvrier industriel ou l'ouvrier agricole sont bien plus mal traités que certains de nos pauvres gens ici même, à Montréal et aux environs, où l'on pratique si souvent, hélas ! cette barbarie atroce : "Après celui-là, un autre !"

## FRANCE

La France continue à construire, avec une fiévreuse activité, canons, fusils, navires, sous-marins surtout.

Un écrivain très estimé en matières militaires, M. Alfred Duquet, dit avec raison, "que les Anglais, les Allemands et les Américains ne font aucun cas des sous-marins pour la bonne raison qu'ils sont incapables d'en construire d'un parfait modèle." La France a des modèles excellents qui ont fait leurs preuves.

Et cependant, M. Duquet reproche au gouvernement de ne pas faire le nécessaire pour construire une flotte de sous-marins.

M. Duquet a parfaitement raison.

## EN ANGLETERRE

Nul ne peut nier, surtout après le vote si rapide du budget de la marine française, qu'une guerre ne soit imminente entre la France et la Russie d'une part, l'Angleterre et le Japon d'autre part.

Ce qui confirmerait cette prévision auprès de ces aveugles qui ne veulent rien voir dans l'agitation des nations et des gouvernements, ce serait le désir intense montré par l'Angleterre de terminer le plus tôt possible la guerre avec les Boers.

Pas un esprit sérieux n'admettra, en effet, que les Boers aient seulement songé à demander la paix.

Aussi, si l'Angleterre continue à demander des contingents à l'Australie, au Canada, partout, soyez bien persuadés que c'est afin d'avoir ces troupes sous la main au moment opportun, probablement très prochain d'une autre guerre. L'engagement d'un soldat ne peut se faire que moyennant une délimitation de temps fixée. Survienne une autre guerre, ailleurs qu'en Afrique, ces hommes des colonies doivent, cela se conçoit, achever leur temps de service—sur un autre champ d'opération—.

L'Angleterre continue aussi à demander ces contingents pour une deuxième raison (la principale dans les plans du ministère anglais) : c'est d'habituer, par ces demandes réitérées, les gouvernements des colonies à obéir au premier signe de Downing Street ; d'habituer aussi les peuples des colonies à ne point regimber.

Quel motif pourront invoquer et les peuples et les gouvernants des colonies, s'ils veulent refuser, un beau jour, de prendre part davantage aux guerres de la mère-patrie ?

En Angleterre, on l'a démontré, les faits le prouvent, l'histoire est là pour le dire, tout se fait par précédents. C'est un entraînement au moral comme l'entraînement physique existe dans les sports. Les lois anglaises sont faites de cette manière.

Ainsi se fera la loi de conscription dans les colonies—si celles-ci n'y veulent pas—.

## RUSSIE

C'est toujours du côté de l'Asie que la Russie tourne ses regards. S'il existe, du côté de l'Orient, quelques symptômes inquiétants, ils sont bien plus graves et plus nombreux du côté de la Mandchourie et ailleurs, en extrême Orient.

On prétend que la paix dépend des Etats-Unis et de l'Allemagne. Certes, ces deux "quantités" sont loin d'être "négligeables." Mais soyez bien sûrs que la puissance énorme de la Russie, appuyée par la

fabuleuse puissance sur terre et sur mer de la France, se souciera fort peu, le jour venu, de l'assentiment ou de l'opposition des Etats-Unis et de l'Allemagne.

Celle-ci en est encore à la période de formation de sa marine.

Ceux-là sont embourbés dans l'affaire des Philippines.

Et si la France, dont les diplomates sont à la hauteur de la situation, venait à se rendre favorables les Américains, auxquels d'ailleurs elle pourrait garantir une large compensation dans le Nord, que serait le malheureux Japon devant le colosse russe—que serait la misérable marine mercenaire anglaise (si l'on en croit lord Beresford, contre-amiral, bon juge en l'occurrence) eu face de l'admirable marine nationale française ?

La Russie fortifie tous ses postes militaires sur la frontière russo-chinoise ; elle prend à son usage personnel et exclusif, pour fins militaires toujours, sa superbe grande ligne stratégique du Transsibérien : ces lourdes dépenses ne sont jamais faites, par une nation, sans quelque arrière-pensée, sans l'idée arrêtée de déclarer la guerre.

RODOLPHE LE FORT.

## POUR BIEN ECRIRE

Pour bien écrire, il faut, c'est tout évident, bien penser.

Cela ne suffit pas entièrement, cependant. Il faut savoir coordonner ses idées, il faut ensuite les rendre en un style convenable au genre que l'on aborde.

C'est en ces quelques mots que se résument les enseignements clairs et précis donnés par le savant professeur de littérature, M. Laurentie.

On doit avant tout, on le comprend, connaître et savoir appliquer les règles de la grammaire. On ne peut se risquer à prendre la plume si l'on ne connaît l'orthographe, si l'on ne sait la fonction de chaque mot dans la phrase.

La syntaxe ne peut être négligée : la grammaire régle la fonction des mots, la syntaxe régle le rapport des phrases entre elles la manière de les coordonner, etc.

D'autres choses sont nécessaires encore : il faudrait à toute personne voulant livrer ses écrits à la publicité, la connaissance approfondie des mots, l'harmonie des propositions constituant ce que l'on a si bien appelé *la musique de la phrase*. En un mot, le génie de la langue.

Par la connaissance des mots, de leur sens propre, ou propre et figuré s'ils ont ces deux sens, on évitera de parler des *agrès* de madame, de l'*accommodation* la meilleure d'un bureau ou d'autre chose.

Parce que l'on se rappellera que les *agrès* ne s'emploient que pour les mâts, les voiles, les cordages, etc., d'un navire, l'*accommodation*, pour désigner un certain état de l'œil regardant des objets à des distances différentes.

\* \*

Mais la question primant toutes les autres, c'est—il ne faut jamais l'oublier—celle de l'enseignement qui comporte toujours un écrit livré au public.

Or l'enseignement est absolument inséparable de la morale. Il n'existe nulle part et ne peut exister d'enseignement neutre : autant vaudrait dire que la parole consiste dans l'émission du son et le jeu des lèvres, sans que l'intelligence y ait ou y prenne la moindre part.

L'écrit est un enseignement : il forme, ou contribue à former l'esprit. Il doit donc avoir une moralité, qu'elle se dégage du texte, ou qu'elle soit formulée à part amenée par le récit.

Tout article, de quelque nom qu'on l'appelle, récit, nouvelle, étude, etc., peut faire un grand bien ou un grand mal, selon qu'il est inspiré par l'idée du bien ou par celle du mal.

Il y a, en effet, l'enseignement du mal par le journal, comme cela se pratique sur une vaste échelle en Europe, sur une moindre en notre pays. Le journal dit à sensation est surtout le grand propagateur du mal dans le nouveau monde. Il faut que la jeunesse



MORT DE SAINT-MARTIN

## LE DERNIER VOYAGE

LÉGENDE DE LA MORT DE SAINT-MARTIN.

A M. Salmon de Maisourouge.

Vers ceux qu'il avait tant aimés jadis, parmi  
Les sites familiers de sa chère Touraine,  
Les yeux clos par la mort et la face sereine,  
Le bon saint revenait, pour toujours endormi.  
Et du coteau, de la vallée,  
La foule accourait, désolée.

Or la barque avançait sous le souffle de Dieu,  
Remontant le courant sans rames et sans voiles ;  
Le ciel, se découvrant, permettait aux étoiles  
De se montrer soudain pour un dernier adieu.

Et l'on voyait leurs flammes vierges  
Briller là-haut comme des cierges.

Les arbres, dépouillés par décembre, soudain,  
Au passage du saint, recouvraient leur verdure,  
Et, la neige fondant tout à coup sur la dure,  
Des fleurs apparaissaient comme dans un jardin ;  
Sur les deux rives de la Loire,  
C'était comme un sillon de gloire.

Les perelus, les mourants, tous ceux qu'on amena,  
Grâce au mort tout-puissant revenaient à la vie,  
Et vers le bien-aimé, de la foule ravie,  
Montaient les doux accents des joyeux hosannah,  
Et des musiques inconnues.

Les accompagnaient dans les nues.

HENRI GUERLIN.

instruite réagisse contre cet état de choses. Il faut mettre une digue au torrent qui entraîne les âmes à leur perte. Et c'est la jeunesse qui doit travailler à élever cette digue.

Les jeunes gens doivent écrire s'ils ont quelque talent. Nul ne peut se désintéresser du bien général. Voilà pourquoi nous avons toujours encouragé, de toutes nos faibles forces, les jeunes gens voulant écrire.

On nous a blâmé : nous recommencerions, quels que soient les mécontentements que nous susciterions. On a trop perdu de vue que les jeunes gens ne pouvaient disposer d'aucun journal, aucun ne daignant les accueillir ou les diriger.

Et parmi ceux qui nous reprochent d'avoir été trop indulgent, combien en est-il qui, d'un seul coup, ont atteint au faite de l'art d'écrire ? Ne pourrions-nous même pas dire : combien est-il de ceux-là qui écrivent correctement ?

\* \*

Il est un moyen simple et facile à tout jeune écrivain, se croyant du talent, de développer ce talent, de le former.

Par l'étude des bons auteurs, de nos grands classiques. — Sans doute. — Mais il faut un guide dans cette étude, il faut une méthode. Comment appro-

fondir une pensée, élucider un texte, quand on ignore le moyen de procéder à cette analyse ? Et si, pour étudier une seule tragédie de l'immortel Racine, il faut acheter presque une bibliothèque, le moyen est-il pratique pour des jeunes gens plus riches en illusions qu'en espèces sonnantes ?

L'Université catholique d'Ottawa, dont le renom de science est bien établi au Canada, a compris le besoin de la jeunesse studieuse. Elle a cherché à satisfaire ce besoin, elle a trouvé.

Elle avait chargé l'excellent Père Lejeune d'organiser une Revue pouvant favoriser l'éclosion de nos jeunes talents : c'est à ce Père que nous devons la *Revue Littéraire*, la meilleure revue, la plus complète, la mieux faite pour former l'esprit et le cœur. C'est, en outre, la moins coûteuse que nous connaissions : une piastre seulement par année scolaire. Nous ne saurions trop la recommander à ceux surtout qui ne peuvent faire un cours complet de collège.

Il suffit d'écrire au Juniorat du Sacré-Cœur, à Ottawa, en envoyant une piastre, pour recevoir cette revue.

\* \*

Aujourd'hui, les circonstances ne sont plus les mêmes qu'il y a cinq ou six ans.

Les jeunes gens qui veulent écrire ont leurs entrées aux différents journaux de Montréal ou de Québec, et à tous ou presque tous ceux de la province. La glace est rompue. Ils ne rencontrent plus le mauvais vouloir ou le dédain d'antan.

D'autre part, le goût s'est affiné, le public lit mieux et lit davantage.

Notre devoir, par là-même, est profondément modifié. Nous ne pouvons plus nous exposer à recevoir ou à encourir le reproche de donner asile à des choses banales, à des mièvreries. Il faut que celui qui écrit ait donné quelque preuve de son savoir-faire, ou que ce qu'il envoie puisse opérer un certain bien sur ses lecteurs, que son style soit bon, grammatical, que l'orthographe soit respectée.

Ainsi le MONDE ILLUSTRE continuera sa mission. Ainsi, il sera toujours plus intéressant. Ainsi il continuera de plaire aux familles, d'encourager les jeunes talents.

FIRMIN PICARD.

## BIBLIOGRAPHIE

Nous avons eu le plaisir de voir le premier numéro du *Journal de Française*.

L'aspect extérieur de cette publication est bien. Couverture bleu-pâle, dégagée — je veux dire qu'elle n'est point surchargée d'impression —, format petit in-folio, texte intérieur sur deux ou trois colonnes, beaux caractères.

Voilà pour le côté matériel.

S'il nous fallait analyser ce premier numéro, nous avouerions notre incompetence.

Songez donc, notre charmante chroniqueuse nous muselle du premier coup, nous, le vil sexe fort, en nous présentant tout d'abord une reine !

Or, vous le savez : si nous employons le mot *analyser*, c'est pour déguiser cet autre mot sonnante si mal en notre beau Canada, parce qu'on le travestit toujours dans la pratique : *critiquer*.

Nous nous contenterons, pour nous excuser de ne point dire tout le bien que nous pensons du *Journal de Française*, de transcrire ces quelques lignes de l'article de Mme Marmette-Brodeur :

S'ils (les maris et les autres) y viennent pour admirer, parfait ! Mais s'ils veulent ensuite rire... ou sourire, ce qui est plus méchant, peut-être, c'est une autre affaire. Ces messieurs indiscrets sont prévenus que nous ne recevons de leur part que des roses, et que si quelqu'un était assez oublieux de son devoir envers nos grâces naturelles pour nous jeter la petite pierre noire dans notre jardin, nous ferions justice de son impertinence et de son manque de goût.

Ne voulant point nous exposer à ceci et ne désirant nullement être indiscret, bien moins encore être oublieux de notre devoir envers les grâces naturelles de ces dames, nous préférons admirer en silence.

Françoise nous connaît. Elle sait que c'est bien du fond du cœur que nous lui souhaitons tout succès.

F. P.

*Tour du monde*—Journal des voyages et des voyageurs.—Sommaire du No 11 (15 mars 1902.)—En Danemark, par M. Charles Berchon—A travers le monde : Le Canal de Panama et la Révolution Colombienne, par Raymond Bel.—La lutte économique : Un nouveau chemin de fer transcontinental.—Le Trans-Alaska-Sibérien.—Rêves d'explorateurs—Civilisations et religions : Notre-Dame des Trois-Epis.—Parmi les races humaines : La vie dans l'Arizona, frontière mexico-américaine.—Un descendant des Montgommery, tueur de pumas.—Conseils aux voyageurs : La photographie en couleurs.—Préparation des écrans.—Expositions des plaques.—Développement des négatifs.

Abonnements : France : Un an, 26 fr. Six mois, 14 fr. Le numéro : 50 centimes.

Bureaux à la librairie Hachette et Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

## L'ILET AU MASSACRE OU L'EVANGILE IGNORE (\*)

## I

## LA PAIX

C'était un an avant le premier voyage qui fit connaître à la France l'existence du fleuve Saint-Laurent. Les choses se passaient dans cette contrée giboyeuse et poissonneuse qui s'étend du Témiscouata au Métis, et depuis les hauteurs des terres jusqu'à la rive du Grand Fleuve.

Ce territoire faisait partie du pays des Micmacs, et les cent cinquante lieues de terrain comprises dans l'espace indiqué étaient échues en partage, comme endroit de pêche et de chasse, à une cinquantaine de familles de la tribu propriétaire.

Ces familles vivaient dans l'abondance de tout ce que les Sauvages alors concevaient de meilleur pour l'homme. Partout de l'original, du caribou, du castor, de l'ours, du loup-cervier, du vison, de la marte, de la loutre, du porc-épic. Les bois fourmillaient de lièvres et de perdrix. L'anguille, la truite, le touladi, faisaient grouiller les lacs et les rivières. Puis, dans la belle saison, les eaux salées du Saint-Laurent fournissaient l'éperlan, le capelan, le hareng, la morue, le saumon, et donnaient encore le loup-marin et la pourcie. Enfin, comme le disaient, quelques années plus tard, dans le style naïf du temps, les *Relations* : — "Jamais Salomon n'eut son hostel mieux ordonné et policé en vivandiers..."

Le bouleau, dont l'écorce est la seule propre à la construction des canots et à la fabrication de certains ustensiles, le sapin, cet édreon des chasseurs, et l'érable, à la sève sans pareille, abondaient dans toutes les parties de la forêt.

L'intelligente et vigoureuse race des Micmacs était bien capable de comprendre ces avantages et d'en profiter, pour mener vie insouciant et commode, au sein de cette nature grande et généreuse.

\* \*

Déjà, depuis quelque temps, la chasse d'hiver était finie, et déjà le poisson de mer avait fait son apparition. Les cinquante familles dont nous avons parlé avaient abandonné les sentiers plaqués de bois, emportant les peaux des animaux tués, la graisse et la viande boucanée d'original.

Selon l'usage, toutes s'étaient dirigées vers la Baie du Bic, pour y vivre quelques jours en commun de la vie de bourgade, avant de se disperser sur le littoral, le long duquel chaque petit groupe avait son poste désigné pour la durée de la belle saison.

Cette belle saison était décidément arrivée... Les trembles, les ormes, les érables et autres arbres à feuilles caduques commençaient à mêler la couleur glauque de leur feuillage miroitant, à la couleur plus sombre des sapins toujours verts.

La Baie du Bic, sous l'influence du soleil et des grandes marées du printemps, s'était débarrassée de la glace qui, pendant l'hiver, avait enchaîné ses eaux et couvert son sein. Dans ce moment elle apparaissait toute belle, aux yeux contemplatifs des Sauvages, dans sa toilette printanière.

Aussi bien, est-ce un endroit d'un pittoresque ravissant que le Bic ! Un Bassin assez vaste pour être majestueux ; assez petit pour pouvoir être embrassé d'un coup d'œil : une plage coupée de dentelures profondes, accidentée de plateaux, de caps et de falaises : un arrière-plan de montagnes taillé profusément, comme tous les paysages de notre Canada, dans l'étoffe du globe.

Deux belles rivières descendant en cascades et en rapides des gorges voisines, venaient verser leurs

eaux aux deux extrémités de la baie. Puis, du côté du large, une entrée rétrécie, bornée par deux caps élevés, rendue plus étroite encore par la présence de deux îlets escarpés et sauvages, se dessinait sur les grandes eaux du fleuve Saint-Laurent : pour horizon, partie de l'île du Bic, à près de deux lieues au large, et la côte nord du fleuve, distante de neuf lieues.

C'était en face de cette nappe d'eau, sur un des plateaux qui bordent le rivage, au milieu d'un bois de sapins et de merisiers, qu'étaient fixées, comme jetées à l'aventure, les cabanes en forme de pyramides arrondies des Micmacs.

De petits chemins circulaient au sein de la bourgade, et des sentiers, bordés de collets à lièvres, s'enfonçaient de distance en distance dans le bois.

On ne se pressait point à la bourgade du Bic ! On partageait les heures entre la délicate nonchalance méditative des Sauvages et le travail du passage des peaux, de la confection des ustensiles et des articles de toilette.

On allait, cependant, avoir bientôt besoin de canots ; et la sève, forçant dans les veines des arbres, avait déjà rendu le bouleau facile à pleumer, depuis quelque temps.

Les jeunes hommes reprirent donc le chemin des grands bois, pour aller enlever aux énormes arbres les écorces propres à la confection de ces jolies barques sauvages si coquettes, véritables chefs-d'œuvre d'élégance et d'utilité.

\* \*

On était au Bic depuis près d'un mois : c'était par une matinée magnifique ; le calme était partout dans l'air ; un soleil de fin de mai réchauffait la nature, faisait scintiller les eaux et gazouiller les oiseaux dans la feuillée.

Au campement micmac on jouissait comme la nature, les eaux et les oiseaux. Aux portes des cabanes, les hommes s'occupaient nonchalamment à préparer le bois de cèdre des canots ; les enfants jouaient en se roulant sans bruit sur le tapis des bois ; les femmes et les jeunes filles, paresseusement assises au milieu de peaux soyeuses, confectionnaient des mocassins, des mitasses, des manteaux, où brodaient des matichias (1) : les jeunes mères ayant suspendu les *nâganes* (2) de leurs nourrissons à des branches d'arbres, détaient de temps à autre l'œil et la main des racines qu'elles préparaient pour coudre les écorces, afin de donner un regard d'amour à leur progéniture et une impulsion de balancement à la *nâgane*.

Il n'y a rien de charmant comme cette vie de lézard au soleil : rien de gracieux comme les poses naturelles que prennent les torses et les membres flexibles de ces enfants de la nature.

C'est chez les races primitives, ou chez les peuples qui ont conservé quelque chose de leur simplicité première, que les artistes vont chercher le mystérieux secret de ces lignes et de ces contours qui distinguent le dessin des maîtres.

## II

## L'ALARME.

On se laissait vivre ainsi, demi-rêvant à part soi, demi-jasant de ce ton lent et tranquille qui caractérise la causerie de famille chez les Sauvages, lorsque deux

(1) Les *matichias* sont des ceintures et colliers, ornements des Sauvages.

(2) Les *nâganes* sont de jolies planchettes munies de lacets, de cerceaux et d'une courroie de porteur, sur lesquelles on enroule les enfants à la mamelle — espèces de hottes élégantes qui sont les berceaux des petits Sauvages.

des jeunes hommes du parti des écorces, arrivant de la forêt, jetèrent, au milieu de ce calme et de ce bonheur, la fatale nouvelle que, la veille au soir, un parti ennemi n'était qu'à une journée de marche de la bourgade !..

Les guerriers, se redressant dans leur force et leur dignité sauvages et maîtrisant leur émotion, se contentèrent de répondre avec dédain : *Almouts !.. Les chiens !*

La troupe des faibles poussa un cri de terreur ! Les femmes et les jeunes filles, entourées des enfants qui se pressaient sur elles, les jeunes mères, serrant sur leur sein les petits des *nâganes*, se précipitèrent, en pleurant, dans les cabanes, comme pour y chercher un refuge.

Pendant que ces frères demeures, un instant auparavant si calmes, retentissaient des sanglots de ces malheureux, les guerriers, auxquels incombait la tâche de les défendre, ayant à leur tête les anciens, se consultaient sur ce qu'il y avait à faire en une telle conjoncture.

Le parti ennemi avait semblé nombreux ; il suivait un grand chemin de plaques conduisant directement au village ; c'était une route commune et constamment fréquentée. Selon les calculs des courriers il devait atteindre, le soir même et de bonne heure, la Baie du Bic.

Les gens des écorces étaient restés dans les bois, pour surveiller les envahisseurs et donner avis de leur approche quelques heures à l'avance.

Que faire ? Huit heures à peine séparaient le moment actuel de celui où le cri de combat devait retentir !

L'ennemi venait à travers bois : un expédient eût donc été certain : c'eût été de descendre le fleuve en canot, et d'aller rejoindre les frères de Matane ; mais pour exécuter ce plan, il eût fallu une embarcation pour chaque famille, et toute la bourgade ne possédait en ce moment, que cinq vieux canots, réparés pour l'usage journalier d'une situation comme celle dans laquelle se trouvaient les Micmacs une heure auparavant. La fuite par terre, avec les vieillards, les femmes et les enfants, en présence d'un parti de guerre, était impossible.

La première chose que l'on fit, sans perdre de temps, fut d'équiper les cinq canots et d'expédier, avec des provisions abondantes, vers le bas du fleuve, sous la conduite de quelques vieillards, les femmes enceintes, les petits enfants à la mamelle et leurs mères ; en tout à peu près trente personnes, les plus faibles et les plus dignes de pitié, qu'on soustrayait ainsi aux angoisses du moment et aux dangers de l'avenir.

Cela fait, il ne restait plus qu'à prendre la résolution de vaincre, ou de mourir en vendant chèrement sa vie. Telle fut aussi la détermination prise, à la suite de laquelle on se mit à imaginer les préparatifs d'une résistance désespérée.

Pendant que ceci se passait au sein de la malheureuse population, l'ennemi s'avancait, avec précaution, mais avec rapidité, à travers une route bien frayée, traversant un pays accidenté, mais de facile accès, ne présentant, sur le trajet suivi, ni lac, ni rivière considérable capable de causer de graves embarras.

Le plus difficile du chemin se rencontrait dans le voisinage immédiat de la Baie ; mais là, des sentiers, circulant dans les coulées des montagnes et convergeant vers la bourgade, sentiers que suivaient tous les jours les Micmacs allant au bois quérir ce qui leur était nécessaire, offraient à l'ennemi, non seulement un facile moyen d'arriver, mais encore des avantages incalculables pour les combinaisons d'une attaque comme celle qu'il méditait.

## III

## SUR LES PISTES

Les Micmacs, restés dans le bois pour observer, avaient pu, faisant usage de leur intime connaissance des lieux et profitant de la confiance des ennemis, qui ne soupçonnaient aucunement la présence de batteurs d'estrade autour d'eux, se rendre un compte parfait de tout ce qu'il importait de savoir.

Dans la nuit du départ des deux courriers envoyés à la bourgade du Bic, les éclaireurs avaient facilement

(\*) L'histoire de *l'Ilet au Massacre*, nous montre, porté à son paroxysme, l'état de féroce barbarie dans lequel étaient plongés les Aborigènes de l'Amérique du Nord, avant l'arrivée des missionnaires.

découvert que le parti qu'on avait sur les bras était un parti d'Iroquois, composé d'environ cent guerriers d'élite, ayant livré leur âme au carnage et à la dévastation.

Ces guerriers formaient, en toute probabilité, un groupe détaché d'une de ces grandes expéditions qu'à cette époque, et longtemps après encore, les nations iroquoises envoyaient dans toute la vallée du Saint-Laurent.

Bien rarement les Iroquois prenaient une autre route que celle du fleuve, quand ils venaient porter leurs armes jusqu'en ces endroits, pour la raison qu'ils ne connaissaient pas l'intérieur de la vaste étendue de pays qu'il leur aurait été nécessaire de parcourir et que, de plus, il eût fallu traverser le territoire des Abénaquis, tribu vaillante et aguerrie de la nation algonquine, qui ne laissait pas sur ses terres un facile passage aux ennemis de sa race.

Mais très-souvent les Iroquois, après avoir côtoyé les rives du Saint-Laurent, s'engageaient dans le cours des grandes rivières, afin d'aller giboyer, quand les provisions manquaient, ou attaquer les petites bourgades de l'intérieur, et même les familles distribuées par groupes au sein des pays de chasse.

Les Micmacs comprirent que les ennemis qu'ils avaient devant eux avaient dû prendre le haut pays par la grande rivière qu'on appelle aujourd'hui des Trois-Pistoles, puis s'engager dans cette autre rivière tributaire de la première et qui a nom Bouabouscache, jusqu'à ce que, voyant se multiplier les portages et trouvant sur les bords de la Bouabouscache le chemin plaqué (\*) et récemment fréquenté des Micmacs, ils eussent laissé leurs canots, pour se mettre sur les pistes des familles dont le voisinage était de cette sorte, clairement démontré.

Pour qui connaît l'intelligente faculté d'observation, l'acuité d'intuition des Sauvages, il y a dans tout cela quelque chose de si naturel qu'on ne concevrait pas que les *coureurs* n'eussent pas de suite tout deviné.

Ces reconnaissances faites, les Micmacs se divisèrent en deux petites bandes. L'une devait suivre les Iroquois sans se laisser découvrir, afin de prendre les devants à temps pour donner quelques heures d'avertissement, aux habitants des cabanes, de l'arrivée des ennemis, et se joindre aux autres guerriers, chargés de la défense du village. L'autre bande, composée de cinq hommes, choisis parmi les plus intelligents et les plus vigoureux, devait tourner l'ennemi, observer ses brisées, prendre, si possible, préalable indemnité de vengeance, et assurer les moyens de rendre cette vengeance complète. Suivons un peu ces derniers dans leur mission, aussi délicate et difficile que dangereuse.

\* \*

Après une demi-journée de marche forcée dans le chemin parcouru par les ennemis, les cinq Micmacs arrivèrent sur le bord de la rivière Bouabouscache, dans un endroit où les pistes des Iroquois s'arrêtaient tout-à-coup.

Les Sauvages s'attendaient à cela ; aussi ne furent-ils nullement surpris.—Puis, ils connaissaient si bien cette forêt de leur pays qu'il n'était presque pas possible, pour homme ou bête, d'en remuer une branche sans qu'ils s'en aperçussent. A la suite d'un examen minutieux des bords de la rivière, ils avaient découvert les traces défigurées d'une descente sur la rive sud de la Bouabouscache, d'où les Iroquois, marchant dans l'eau, avaient atteint un gué de rocailles conduisant au chemin pris par eux pour aller au Bic.

D'autres pistes, rendues méconnaissables pour tout autre que des Sauvages, menèrent les Micmacs à un amas de branchages, masqué par des *arrachis*, au pied d'un petit rocher, sous lequel ils trouvèrent entassés vingt canots iroquois, bien différents par la forme des embarcations de la contrée.

Ces canots étaient là, avec les perches et les avirons ; mais il n'y avait rien autre chose. Cependant, il était impossible que les Iroquois eussent emporté au Bic avec eux tout le bagage et surtout les provisions

nécessaires à une expédition lointaine en pays inconnu. On les avait observés, du reste, et ils n'étaient point surchargés.

C'est la coutume des Sauvages, quand ils sont obligés de laisser dans les bois les objets qui leur sont d'une utilité première, de ne pas tout mettre dans le même endroit : c'est ce qu'on appelle faire plusieurs *caches* ou *cachettes*.

Les Micmacs continuèrent donc leurs recherches et finirent par découvrir le lieu d'une autre descente, sur la rive nord de la Bouabouscache, à une assez grande distance de l'endroit occupé par les canots, et par trouver la cache des provisions et bagages des Iroquois.

On a tout vu !

Le conseil maintenant !

Puis de suite l'action !

Les Sauvages,—comme tous les hommes contemplatifs,—possèdent cette faculté précieuse de concentration, nécessaire à l'unité de but et à la fermeté d'exécution, qu'on appelle le caractère. Cette qualité se développe chez l'homme qui se recueille, et voilà pourquoi nos sociétés modernes, les moins recueillies, les plus avides de bruit et de frivolités, les plus répandues au dehors, sont aussi, de toute l'histoire, les plus pauvres en grands caractères.

Mettant à profit, dans ce moment, cette qualité si développée chez le sauvage, nos Micmacs firent taire toutes les inquiétudes qu'ils ressentaient pour tant d'être si chers laissés derrière eux, et devisèrent des moyens à prendre, tout comme s'il n'y avait eu au Bic rien autre chose qu'un parti d'ennemis exécrés à détruire.

\* \*

A deux journées de canot se trouvait une bourgade amie de la tribu maléchite.

La Bouabouscache se décharge, comme on l'a vu, dans la Rivière Trois-Pistoles : en remontant cette dernière rivière, on arrive à un petit lac, d'où, par un portage de quelques centaines de pas, on tombe dans la chaîne des lacs Acheberache d'un aspect si curieux. De ces lacs, au moyen de la rivière du même nom, on descend dans le lac Témiscouata, qui décharge ses eaux dans l'Aloustouc par la belle rivière Madaouaska.

A part la navigation, peu longue mais *portugaise*, de l'Acheberache, la route indiquée se parcourt en canot avec la plus grande aisance : à peine quelques courts et faciles portages viennent-ils interrompre l'action de la perche et de l'aviron : plus de la moitié du trajet se fait à travers les eaux dormantes des lacs. C'est la communication naturelle entre les deux vallées du Saint-Laurent et de l'Aloustouc.

C'était l'embouchure de la Madaouaska, à l'endroit aujourd'hui nommé le *Petit Saut*, qu'était situé en ce moment le village maléchite dont on vient de dire un mot.

On sait que les Maléchites sont frères des Micmacs, dont ils diffèrent cependant par le dialecte, et un peu par les usages. Ils ont aussi une manière particulière de confectionner les articles à leur usage : encore aujourd'hui, on reconnaît de loin les canots maléchites, par la forme qui les distingue des canots des autres tribus.

Les Maléchites, comme tous les Algonquins, avaient une haine profonde pour les Iroquois ; cette haine, richement payée de retour, aurait amené de bien plus fréquentes rencontres entre ces sauvages, si les Iroquois, si nombreux, avaient mieux connu le pays des Maléchites.

Les cinq Micmacs, en prenant la résolution d'aller demander du secours aux guerriers de la Madaouaska, étaient donc certains de leur fait. Sans perdre un instant, deux d'entre eux partirent sur un des canots iroquois, pour aller convier leurs frères à une chasse aux ennemis. Les trois autres restaient sur les bords de la Bouabouscache pour accomplir la triple mission —de détruire les canots et les provisions des Iroquois, —de préparer des embuscades et des sentiers de retraite,—d'effacer les traces de leur passage et de leur présence en ces lieux, et de surveiller le retour de l'ennemi, afin de prévenir toute surprise.

IV

LA GUERRE

Retournons présentement au Bic.

Les Iroquois arrivèrent dans le voisinage immédiat de la Bourgade, le jour même dont on vient de lire en partie l'histoire, un peu avant le coucher du soleil.

Ils ne se croyaient pas découverts et s'attendaient, d'après tous les signes observés par eux, à surprendre les Micmacs dans l'abandon de la sécurité la plus parfaite.

C'était l'heure où, sur les bords de la mer, les goélands redoublent leurs cris, comme pour saluer d'avance la fin du jour ; l'heure où les corneilles se réunissent au haut des airs et prennent, dans une ronde bruyante et fantasque, leurs derniers ébats, avant de s'aller *brancher* pour la nuit !

Arrivés à une courte distance du rivage de la Baie, les Iroquois avaient examiné les petits chemins convergeant vers le village ; puis ils avaient partagé leur troupe en plusieurs bandes.

Altérés de sang, marchant à pas de loup, retenant leur haleine, le corps penché en avant, plongeant leurs regards de chats-sauvages à travers les interstices de la forêt, l'oreille tendue à tous les bruits, le casse-tête à la main... ils s'avançaient dans les divers sentiers qui conduisaient aux cabanes, resserrant à chaque instant le cercle formé par leur ordre d'attaque.

Ils arrivent ! Mais, à leur rage, ils ne trouvent plus que les vestiges d'un campement, qu'on aurait cru délaissé déjà depuis plusieurs. Mettant à profit ce qui reste de la lumière du jour, ils cherchent la lisière du bois, les rivages de la Baie !... Rien !... Ils écoutent !...

Nul autre bruit que celui de la lune d'une mer calme qui caresse le rivage ; que ces murmures, concert du soir d'un beau jour, dans les bois au bord des eaux !

Réunis sur la plage, après des recherches qui leur font croire à une méprise complète, ils jettent un regard distrait, mais frappé néanmoins, sur la belle nappe d'eau qui emplit le bassin du Bic, et qu'éclairaient en ce moment les derniers reflets du crépuscule. Ils hument, dans leurs poitrines fatiguées et haletantes, cet air vivifiant des abords de la mer chargé des émanations du *sablage* et des varechs.

Puis, rentrant dans le bois, ils vont s'emparer de la clairière qu'occupaient le matin les cabanes des Micmacs, pour préparer la sagamité du soir, et se livrer aux réflexions inspirées par leur mésaventure, avant de prendre leur repos de la nuit.

\* \*

Cette nuit fut calme ! Les sentinelles, que les Iroquois avaient toujours le soin d'entretenir au guet, n'entendirent rien... que les cris lugubres du hibou attiré par l'odeur de la fumée du campement : elles ne virent rien... que l'aurore boréale, si belle en ces endroits, quand elle fait jouer ses *marionnettes* dans l'azur du ciel.

Elle parut longue, cette belle nuit, aux gens qu'elle voyait réunis autour de la baie du Bic, et le sommeil de ceux-ci ne se ressentit guère de la douce paix répandue dans la nature.

Enfin l'aurore parut, promettant un jour pur et serein ; mais elle fut saluée par un hurlement horrible, parti du côté du large, auquel répondirent des hurlements semblables répétés par les échos des montagnes d'alentour.

C'était le cri de guerre des Iroquois !

Un de leurs chefs avait, au point du jour, laissé sa couche, rendue brûlante par l'agitation de son esprit, pour aller respirer le frais sur le rivage de la Baie.

Il avait trouvé le bassin à sec : la mer était basse ! La basse marée, dans un endroit comme celui-ci, est un phénomène qui toujours surprend ceux qui vivent loin des bords de la mer.

(A suivre)

[\*] On sait que le mot *plaque* signifie, dans le langage des forêts une marque particulière faite sur les arbres et servant d'indication ; un *chemin plaqué* est un sentier marqué de plaques.

## LA PASSION

La représentation du drame sublime de *La Passion* au Monument National est extraordinairement la meilleure réponse à faire à ceux qui prétendent qu'il n'est pas possible de faire du théâtre populaire.

"Frapper l'imagination du peuple, exprimer en termes simples et énergiques de grandes idées ; en un mot supprimer un peu de l'idéal littéraire pour le remplacer par des phrases pouvant être comprises par tous, sans pour cela exclure d'un drame ou d'une œuvre, l'action, l'intrigue, le sentiment, voilà ce que j'ai voulu," me disait M. Germain Beaulieu il y a quelques jours.

Le sujet de *La Passion* se prêtait excessivement bien à l'application de cette théorie destinée à faire tant de bien dans les masses populaires ; mais malgré cela il fallait avec des phrases, des tirades simples et rudes exprimer de la grandeur, de la dignité, du sublime même, parfois. M. Germain Beaulieu a réussi et c'est peut-être là le plus grand hommage que l'on peut rendre à son travail.

A Ober-Omergau, en Bavière, la défilade des tableaux qu'accompagnent des masses, l'examen des scènes symboliques que les chœurs expliquent durent 9 heures et cela tous les dix ans. Le spectateur n'a qu'à prendre les Ecritures et les Textes pour suivre ; rien n'est émouvant, rien ne porte à un intérêt, à une attention spéciale, c'est comme je le disais l'autre jour une suite de vues animées, respectueusement expliquées par un guide très au courant des Textes et des Ecritures. Le décor, ici, prête aussi au grandiose c'est la nature qui en fait les frais les acteurs, ou pour être plus exact, les personnages de ce défilé se préparent durant un an. Les chœurs ont eu pendant de longs mois des répétitions qui leur permettent d'atteindre la perfection ; mais cet assemblage de bonne préparation, de naturelle situation et de musique longuement apprise n'empêche pas le défilé d'Ober-Omergau de rester terne dans son action sublime et de ne pas empoigner les spectateurs. A la lecture, ce "drame défilé" ne laisse aucune impression particulière, le lecteur n'a rien eu pour frapper son esprit, pour bouleverser son cœur et grandir son âme ; car tout ce qu'il vient de voir lui était connu dans les mêmes termes, avec les mêmes circonstances, sans lutte, sans mouvement, sans expression spéciale.

Avec *La Passion* d'Edmond Harancourt qui remporte un succès durant une semaine tous les ans à Paris nous nous trouvons lancé dans l'idéal, Le poète plein de force et de grandeur se donne libre cours, laisse son imagination errer et pour ce faire se détourne un peu du sujet, ne respecte pas complètement les Textes qu'il ne faut pas dans un sujet pareil, négliger. Les beaux alexandrins d'Edmond Harancourt, les belles tirades pleine d'envolée et de sublime qui sont placées dans la bouche de Jésus, de Judas, de Pilate, de Caïphe, de la Vierge, de Marie Madeleine ne portent pas vis-à-vis de la masse car elles ne peuvent être comprises que par



LE MARCHÉ DU MARDI, SUR LA PLAGE

un intellectuel attentif, que par une imagination éveillée et préparée aux nombreuses surprises des vers. La pièce d'Edmond Harancourt est un idéal, un rêve de Poète merveilleusement inspiré, mais n'est pas ce que l'on doit donner au peuple pour comprendre le sublime de *La Passion*, car son esprit simple et naïf s'égarerait vite dans les "à côtés" de l'œuvre pour oublier l'œuvre elle-même.

M. Germain Beaulieu a fait un drame qui ressemble au défilé d'Ober-Omergau et à la pièce d'Edmond Harancourt, comme un arbre ressemble à un arbre, comme une Jeanne d'Arc ressemble à une Jeanne d'Arc, parce que le sujet est un "lieu commun" littéraire et que pour être exact il fallait avoir recours à des Ecritures connues de tous et dont tout le monde doit se servir ; mais cela n'empêche pas M. Germain Beaulieu d'avoir fait une œuvre personnelle, d'avoir trouvé pour certains personnages des sentiments spéciaux de nous les avoir présenté, tout en les conservant plein de la description connue, sous un jour totalement nouveau.

Raconter le drame sortit de la lecture des textes de de St Jean et de St Mathieu, car M. Germain Beaulieu n'a pas lu les drames déjà écrits sur *la Passion*, ce serait donner ici la description de tout ce qui est écrit, de tout ce qui est dans nos âmes et nos cœurs depuis notre enfance.

Mais suivons pas à pas la suite des émotions de cette épopée grandiose, écrite scrupuleusement, tour à tour nous allons être émus de joie, consternés de tristesse,

Oh ! Jésus chassant les Vendeurs du Temple avec un geste simple, doux et énergique pourtant, oh ! ces juifs qui n'ont pour différer de ceux de nos jours qu'un habit ; oh ce grand Prêtre, ce Caïphe narquois et arrogant qui se sert du prestige de son titre pompeux et de son influence, s'exerçant sur la platitude et la bassesse de son peuple, pour amener Judas à trahir le Maître.

Oh ! ce Judas, dont la présentation ici est entièrement différente à toutes les conceptions antérieures, qui a, malgré son rôle de traître la pitié

de la foule, combien M. Germain-Beaulieu nous le montre-t-il luttant avec son cœur, bataillant avec sa conscience, nous souffrons ses souffrances, nous subissons son angoisse, et lorsque Jésus l'embrasse il nous semble ressentir le contact d'un feu ardent, il nous semble que tout notre cœur va déborder pour le maudire, pour lui jeter notre mépris. Mais comme nous avons assisté à sa lutte terrible, à son désespoir, nous le plaignons et même nous arrivons à l'aimer.

Marie ! dont la présentation dans le drame de M. Germain Beaulieu, est plein d'un sentiment nouveau, venu d'une idée personnelle et plus humaine, nous est présentée avec des sentiments d'éloquente résignation ; son attitude durant tout le drame est celle d'une mère pleine de respectueuse et sincère inclination vis-à-vis de son Fils. Lorsque le Christ passe avec sa lourde croix ; lorsque les soldats de César viennent au signal de Judas entraîner le Maître, Marie souffre et nous souffrons, son cœur maternel saigne et notre cœur déborde d'amour pour apprécier son attitude et il nous semble que nous comprenons bien à cet instant toute la gravité, toute la cruauté qui lutte dans son cœur de mère.

Jésus nous apparaît extraordinairement vivant ; il est tour à tour énergique, plein de confiance en ses Disciples ; plein de dignité dans sa douloureuse constatation, plein de pitié pour celui à qui il dit : "Malheur à celui par qui le fils de l'homme sera trahi" ; plein de grandeur d'âme dans sa marche vers le Calvaire ; plein de bonté pour Pierre et de commisération pour Thomas. Nous débordons de joie en le voyant au Temple ; nous souffrons en assistant à la Cène ; nous avons peine à maîtriser notre cœur qui est torturé en le voyant lui-même aux mains de ce "peuple de volonté lâche et de silencieux orgueil" qui préfère la vie de Barabas "réputé dangereux, voleur de grand chemin" à "Celui qui va de bourg en bourg, de ville en ville, opérant des miracles, semant la paix et la concorde, et dont on dit beaucoup de bien" ; notre âme est pleine de tristesse, nous nous inclinons douloureusement à la vue du Calvaire, et débordons de bonheur à la vue de la résurrection. Il nous faudrait ici parler du caractère spécial parfois du jeu de Ponce-Pilate, de Caïphe, de Pierre, de Jean le bien-aimé, de Marie-Madeleine et faire partager à nos lecteurs la situation de notre âme vis-à-vis des scènes, des actes et du déroulement de ce drame qui nous bouleverse, grâce à la simplicité et à la conception naturelle et personnelle de l'auteur.

Si M. Germain Beaulieu a fait une œuvre selon sa pensée, s'il a vu le succès couronner son travail, il le doit non pas au littéraire de sa pièce, mais uniquement à l'énergie qu'il a déployée en soumettant à l'approbation du public une œuvre simple, compréhensible pour tous ; une œuvre qui fait sans détour vibrer l'âme ; aussi le peuple a-t-il bien compris son idée, et s'est-il rendu en masse au monument National fournissant à M. Germain Beaulieu une preuve de l'intérêt qu'il porte, lui, le peuple, âme de la nation, force vivante du pays, au travail d'un des siens.

M. Germain Beaulieu a trouvé en les artistes dirigés par M. Julien Daoust, des personnages pleins de dignité ayant compris la grandeur du rôle qu'ils avaient à remplir et qui ont su s'acquitter de leur mission avec un art et une simplicité qui était digne de la pièce.

PARISIEN DE PARIS.



VUE DE TRIPOLI

## EN TRIPOLITAINE

(Voir gravures)

La Tripolitaine cet état tampon qui a toujours été l'objet des convoitises diplomatiques françaises et italiennes semble devoir maintenant devenir un état calme.

Ce pays peu connu offre au visiteur des surprises étranges, des paysages pleins de sauvagerie. Que ce soit Tripoli, la grande cité arabe, dont les plages arides, bordées de rochers et de coteaux sablonneux, on bien que ce soit une caravane rapide et émouvante, le visiteur est émerveillé devant ce spectacle inconnu jusqu'alors.

Nous donnons à nos lecteurs deux vues de ce pays pittoresque; ces photographies permettront d'envisager l'étendue du caractère spécial de ce pays et leur fera envier une promenade dans cette contrée africaine.

## CONSEILS AUX JEUNES FEMMES

## LA CRÉDULITÉ

La crédulité étant un des privilèges de la jeunesse et de l'inexpérience, celles des lectrices du journal auxquelles je m'adresse plus spécialement aujourd'hui en possèdent certainement une dose plus ou moins forte. Il ne faut pas rougir de cela, Mesdames, car, ainsi que je le disais à l'instant, cette belle confiance en la parole d'autrui, ce crédit aux assertions, aux affirmations, aux promesses, est un privilège autant qu'en défaut. C'est ce qui vous reste de votre candeur, de votre insouciance de jeune fille, et on y retrouve vos élans de pensionnaires, vos timidités, votre enfantillage si charmants.

C'est un défaut aussi, pourtant, non pas qu'un tel état d'esprit dénote de mauvais sentiments, bien au contraire, mais parce qu'à vous laisser aller ainsi à accorder votre confiance, à donner crédit à tout le monde, vous risquez de tomber dans les mille pièges tendus sous vos pas, dès votre entrée dans le monde.

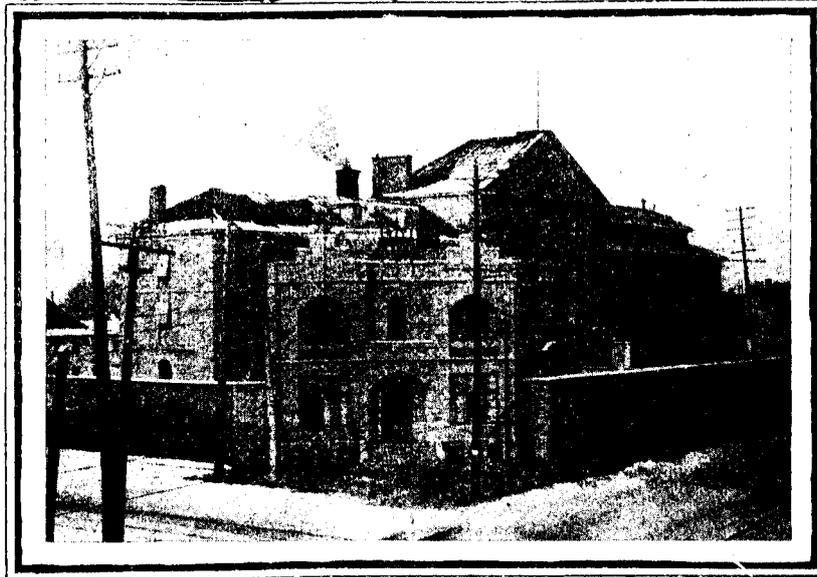
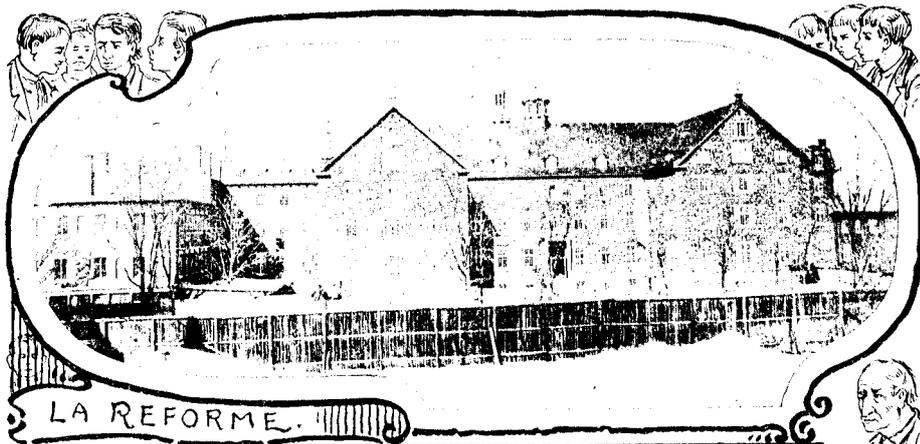
Mais, malgré que je tiens à vous mettre en garde contre ces dangers, je redouterais plus que tout au monde, de vous aider à devenir systématiquement incrédules. Le scepticisme ferme le cœur le plus aimant, le plus charitable, aux sentiments généreux qui sont l'ornement moral de votre personnalité, comme les bijoux, la parure, la grâce et la beauté sont les agréments de votre personne.

S'il est dangereux d'être par trop crédule, il est terrible de se montrer sceptique, alors qu'on a, ainsi que vous, soulevé à peine le voile qui dérober à l'innocence les plaies de notre société.

Il faut tout d'abord essayer de lever le masque des personnes de votre entourage et de vos relations, masque mondain, tantôt aimable et souriant, tantôt compassé et majestueux, mais rarement sincère, et n'accorder votre confiance qu'aux personnes que vous en aurez reconnues dignes.

Dès votre arrivée dans une ville, sitôt votre admission dans le cercle où votre mariage vous donne accès, vous êtes examinée curieusement, et vous voyez se détacher du groupe quelques personnes qui se rapprochent davantage de vous, cherchant à se lier plus étroitement. C'est de ces amies de la première heure, de ces accapareuses, de ces officieuses serviables et pleines d'attentions, que vous devez surtout vous défier, car la plupart du temps elles n'ont point d'autre but que de se glisser auprès de vous pour mieux connaître vos faiblesses, vos défauts : pour surprendre le secret de votre caractère, et, armées de la sorte, vous dénigrer plus sûrement.

En ne vous livrant pas, en conservant devant les plus engageantes de vos nouvelles amies une réserve sans raideur, vous ne découragerez pas celles qu'un réel intérêt, une affection spontanée, rapprochent de vous, et vous éloignerez les autres, vos pires ennemies. Voilà pourquoi il ne faut pas être crédule et se laisser aller à croire aux protestations d'amitié dont on vous accable.



VUES DE MONTRÉAL

Tenez pour bien certain qu'une personne bien disposée à vous aimer sérieusement, à se lier avec vous d'une façon durable, sera beaucoup moins démonstrative et attendra que des relations plus suivies aient amené une entente naturelle, qui deviendra alors définitive.

Il est un autre point sur lequel je veux attirer votre attention : vous êtes souvent complimentée sur votre beauté, ou simplement votre gentillesse, sur la grâce de vos mouvements, votre démarche, votre taille, vos cheveux, vos yeux ou vos dents ; sur la façon dont vous vous coiffez, vous habillez, ou encore sur le goût qui a présidé à l'aménagement de votre intérieur, par des amies ou des connaissances, qui ne se privent guère non plus de vous trouver très intelligente, très instruite, très douée pour la musique, le dessin ou le chant ; on vante votre goût en art ; on admire l'ordre qui règne chez vous et, si vous avez déjà un enfant, c'est, toute enroulé qu'il se trouve encore, un phénix.

Croire à toutes ces flatteries, qui sont la monnaie courante des amitiés banales, lorsqu'elles ne dissimulent pas l'envie et la médisance ultérieure, c'est être crédule dans la mauvaise acception du mot.

Vos véritables amies, celles sur lesquelles vous pouvez compter, si jamais l'adversité ou le malheur fondait sur vous, sont moins prodigues de leur approbation, et l'intérêt qu'elles vous portent les pousse même souvent à formuler des critiques.

Entre les unes et les autres, n'hésitez pas, je vous en prie, et n'acceptez que sous bénéfice d'inventaire l'admiration des premières.

Si vous suivez exactement les conseils que me dicte ma propre expérience, vous éviterez, croyez-le bien, chères lectrices, de graves ennuis et de nombreuses déceptions ; vous ne vous lierez qu'avec des personnes professant à votre égard une bienveillance réelle et, sans brusquer les choses en aucune manière, vous éloignerez de vous les fausses amies.

Si votre cercle intime en devient moins nombreux, ne vous plaignez pas de votre isolement. Il est si bon, si profitable moralement, de ne se trouver en contact permanent qu'avec des personnes sur la sincérité desquelles on peut compter !

Croire est un réel bonheur ; pour n'en être point privée, ne recherchez que des amitiés sérieuses ; ne donnez votre confiance qu'à bon escient.

En agissant ainsi, vous ne courez pas le risque de devenir sceptique, ce qui arrive aux jeunes femmes qu'une confiance trop grande, une crédulité absolue ont mises dans cette situation du papillon léger et joyeux qui s'est brûlé les ailes à cette flamme séduisante et trompeuse, dont l'éclat l'avait ébloui et attiré traîtreusement.

La vie est remplie d'embûches, et nous n'acquérons le bonheur ici-bas qu'au prix d'une vigilance constante.

FRANÇOISE (de Paris.)

## PENSÉES

L'incrédulité a toujours été le prélude des décadences.—DE TOCQUEVILLE.

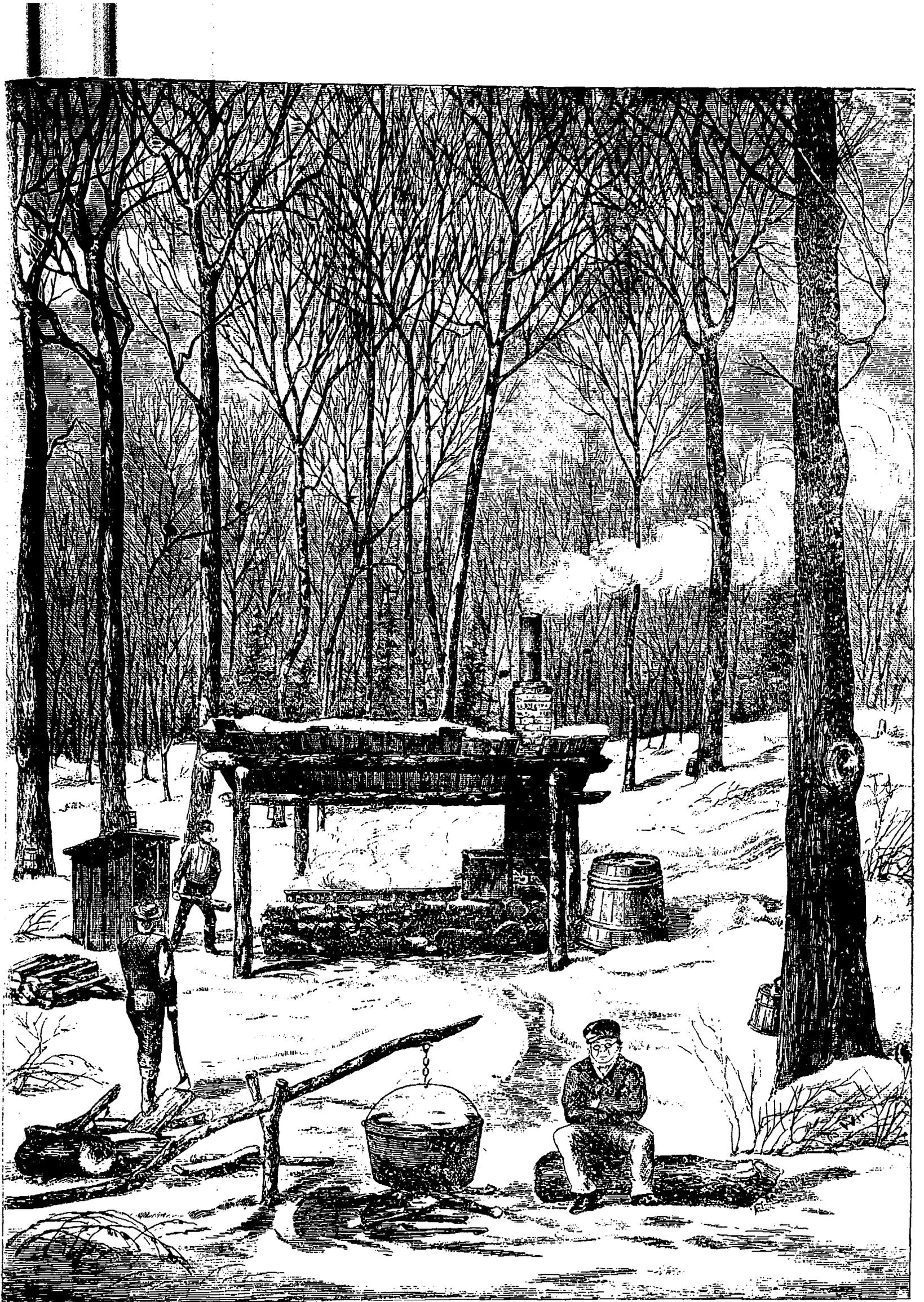
Otez l'idée de Dieu dans la conscience et il fait nuit dans l'homme : *La conscience sans Dieu, c'est un tribunal sans juge.*—LAMARTINE.

J'en atteste toute l'histoire de l'humanité, la morale publique ne peut avoir de base solide, de sanction efficace que dans la Religion.—ROYER-COLLARD.

Quand l'idée religieuse est chassée de l'esprit d'un peuple, la place qu'elle occupait ne tarde pas à être envahie par une sorte de possession infernale ; à sa suite, le génie et le courage s'évanouissent, et l'apostasie est punie par l'abrutissement.—GUIZOT.



LES PREMIERS AMIS... FIDÈLES



FABRICATION DU SUCRE D'ERABLE AU CANADA

## NOS GRAVURES

LE SUCRE D'ÉRABLE AU CANADA

Nous sommes certain de plaire à nos lecteurs en leur mettant sous les yeux une gravure ancienne, leur rappelant comment nos aïeux faisaient le sucre d'érable.

Il nous semble que nous aimerions voir cela encore.

Que ces hommes paraissent donc calmes, heureux ! Chacun s'occupe des détails : celui-ci apporte les bûches qui évaporeront " l'odorante liqueur " de l'érable. Celui-là surveille les bidons qui s'emplissent. Cet autre voit au degré de consistance du sirop.

Qu'elle est pittoresque la cabane de la sucrerie ! Si la masse sirupeuse met un peu plus de temps à se coaguler parce que le vent circule en maître sous la toiture, combien le sucre ne devait-il pas gagner en qualité dans bien des cas, la fumée ne pouvant effleurer même les chaudières, le bac de coulée ?

Ces cabanes—peut-on appeler ainsi ces toitures jetées sur leurs quatre piliers ?—ces cabanes ne pouvaient, d'un autre côté, favoriser le moindre excès.

Nos pères pensaient à tout.

LES PREMIERS AMIS... FIDÈLES

" Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, disait un grincheux, c'est le chien ".

L'animal seul, hélas ! est susceptible d'attachement vrai, de sincère gratitude.

" Faites du bien à un vilain, il vous crache dans la main ", dit à peu près un célèbre et trop juste proverbe français.

Est-ce pour cela que ces jolis petits campagnards jouent avec leurs amis, les petits lapins ?

Nous disions tout à l'heure que l'animal seul est capable d'aimer, d'avoir de la reconnaissance. Dans les villes, c'est un principe quasi absolu. Mais à la campagne, on trouve encore—et souvent, Dieu merci !—l'affection profonde, le souvenir du bienfait.

C'est peut-être parce qu'il est meilleur que l'homme des champs comprend mieux la création, sait mieux attirer à soi les êtres dénués de raison.

Nous savons bien que les enfants font souvent bon ménage avec les petits des animaux. Il en est qui attribuent cela à l'état d'innocence dans lequel se trouvent les enfants. C'est une touchante croyance, nous la préférons à toute autre idée.

Mais, dans notre gravure, il n'y a pas seulement des petits de part et d'autre : il y a une femme, la mère des gracieux bébés.

Vous le voyez, ce n'est pas aux enfants qu'il faut uniquement attribuer cette faculté du rapprochement de l'animal et de l'homme, mais à la bonté.

Soyez bons envers les animaux que votre situation vous permet ou vous oblige d'avoir : vous y gagnerez sur tous les rapports.

Mais surtout soyez bons envers les gens qui sont obligés de vous servir, et sachez les payer convenablement.

Retenir le salaire de celui qui travaille est un crime qui crie vengeance au ciel.

Et aussi, je le crois au fond de mon âme, être dur envers le pauvre, hautain et méprisant envers le serviteur.

Je souhaite—pour son bien—au maître sans cœur et avare de tomber à son tour entre les mains d'un individu comme lui !

Ce que peut faire naître de réflexions une petite gravure inoffensive !

Cela vous prouve surabondamment, amis lecteurs, que... c'est le petit lapin qui a commencé !

UN DÉSASTRE ANGLAIS AU TRANSVAAL

Depuis les victoires remportées par les Boers au commencement de la campagne, les armes anglaises n'avaient pas subi d'échec comparable à celui que vient de leur infliger, le 7 mars dernier, l'un des généraux boers, Delarey. Le matin de ce jour-là, à l'aube, lord Methuen, à la tête de neuf cents hommes montés, s'en allait de Wryburg, dans le sud-ouest du Transvaal, à Lichtenburg, pour faire sa jonction avec les colonnes Grenfell et Kekewich qui venaient du

Sud, quand il fut attaqué près de Tweebosch, par un parti de Boers, sous le commandement du général Delarey. Ceux-ci chargèrent les anglais avec une furia irrésistible. Ils furent d'abord repoussés, du moins le rapport de lord Kitchener l'assure ; mais les mules—encore !—furent prises de panique et s'enfuirent, causant dans les rangs anglais un profond désarroi. " On se défendit vaillamment, mais inutilement, " télégraphie le généralissime. Bref, lord Methuen, blessé à la cuisse, fut fait prisonnier avec deux cents hommes ; de plus, il laissait sur le champ de bataille quatre-vingt-douze morts, dont quatre officiers ; dix officiers et soixante-douze hommes étaient blessés. Les armes et les approvisionnements de la colonne demeurèrent également aux mains des Boers.

Il serait superflu d'ajouter que cet échec a produit partout, —même en Angleterre, si optimiste qu'on y soit,—une profonde impression. On estime tout d'abord que la capture de lord Methuen sauve la vie au général Kruitinger, prisonnier des Anglais, qu'on juge en ce moment au Cap.

Le général Methuen, désormais otage de prix aux mains des Boers, a été l'un des généraux anglais les plus malheureux de toute la guerre. Paul Sandford Methuen appartient à la meilleure noblesse du Royaume-Uni, et eut une carrière extrêmement brillante jusqu'à son envoi dans le Sud de l'Afrique. Mais là, toutefois, l'adversité semble s'être acharnée sur lui : on n'a pas oublié ses deux malheureuses aventures de Belmont, près de la Modder River et de Maggersfontein, au début des hostilités, alors qu'il



LORD METHUEN

était chargé d'aller débloquent Kimberley. Des amitiés toutes puissantes le maintinrent cependant là-bas à la tête d'un corps, lui donnant le moyen de réparer ses premières erreurs. La mauvaise fortune l'aura poursuivi jusqu'au bout. Mais il nous sied, à nous Français, de nous rappeler sa conduite chevaleresque envers la mémoire du colonel de Villebois-Mareuil, à qui il fit élever un monument à Boshof, et la belle lettre qu'il écrivit alors à la famille de l'héroïque mort.

Son adversaire heureux, Delarey, était, avant la guerre, un simple fermier, un " burgher " parfait. C'est un homme d'une soixantaine d'années, mais que la vie active a conservé étonnamment vigoureux et fort. On le dépeint très calme, toujours impassible. Les Boers qui l'ont surnommé le Taciturne, l'adorent, et les Anglais le considèrent, comme tacticien, à l'égal de De Wet. Déjà, il s'était rencontré avec lord Methuen sur les champs de bataille de la Modder River. Il est, enfin, le partisan résolu de la guerre à outrance. Il vient de donner un cruel démenti aux prédictions optimistes de lord Methuen lui-même qui, dans une lettre publiée voilà moins de quinze jours, pronostiquait la fin imminente des hostilités.

F. P.

## AUX OUVRIERS

DENISE

Voulez-vous, avec moi, faire une petite promenade ? Suivez-moi avec votre imagination.

Nous allons derrière l'église de Vaugirard, dans une maison de modeste apparence, mais tenue proprement.

Au premier, c'est l'appartement du boutiquier ; au deuxième, un fabricant ; au troisième, un employé d'administration ; au quatrième, pas encore là ; —il y a un balcon, c'est un petit rentier. Enfin au cinquième, nous y voici :

Une chambre assez grande, une cuisine ; le tout un peu lambrissé. Le papier peint est propre et de bon goût ; le petit mobilier est entretenu. —Il y a une garniture de cheminée en zinc doré et deux vases de fleurs, dont l'un raccommodé avec quelques bandes de papier (nous saurons tout à l'heure pourquoi,) quelques gravures, une vierge, un ange gardien et un Christ avec sa branche de buis.

On sent qu'il y a là une ménagère.

Il y a un berceau, c'est aussi une jeune mère, l'ange gardien le faisait pressentir.

Par extraordinaire, il y a un léger désordre : de l'ouvrage frais et coquet est étendu sur une chaise, on a veillé tard pour le finir, on s'est arrêté quand il lampe a commencé à fumer.

Il est sept heures du matin ; le mari est seul levé, il s'est arrêté et contemple sa jeune femme qui dort encore. A ce moment, un rayon de soleil traverse la chambre et vient éclairer le visage de la jeune mère.

Lui, les bras croisés. " C'est à moi ce bijou-là ! j'peux dire que le bon Dieu m'a gâté ! c'est doux, sage, rangé, économe, travailleur, pas coquet ".

" Faudrait que je soye un scélérat pour n'pas la rendre heureuse.

" Elle a travaillé jusqu'à deux heures du matin pour finir la toilette de la p'tite—pour qu'elle soye belle demain... Faut que j'lui fasse une surprise, que j'lui fasse son ménage, que j'astique les meubles.

" Tiens, j'vas lui faire son café à la crème ; elle n'a que c'te gourmandise-là. J'veux la traiter en duchesse, j'lui servirai son café dans son lit. Al s'ra la duchesse toute la journée.

" Ou's qu'est la boîte au lait ? Bon ! la v'là.

" Ah mais, j'nai pas d'argent !... Oui, mais, elle—elle en a toujours, elle est si économe ; elle ne sait pas que je connais sa cachette—voyons dans le coin de la commode...

" Oh un jaunet ! a-t-elle dû coudre pour économiser ça,—pauvre petite femme ! "

Il descend sans bruit ; arrivé sur le trottoir, il entend un psitt...

—Tiens, c'est Grégoire (il met les mains en entonnoir devant sa bouche et répond) :

—Non, j'peux pas, j'suis pressé.

—Rien qu'une tournée...

—J'ai pas d'argent, c'est à Denise.

—Rien qu'une... Alors rien qu'une...

Il entre chez le marchand de vin.

—Bonjour, père Michelin.

—Entrez, c'est versé, goûtez-moi ça !

—Ah ! il est bon vot' picolo, (il lèche ses lèvres.)

—Redoublons ça, dit le chand'vin, c'est moi qui paie.

—Hum ! il est bon (il claque la langue,) j'peux pas avoir l'air d'un pingre,—allons, la mienne, dit Michel. Hum ! (il reclaque la langue.)

—J'en ai encore du meilleur que ça, dit le chand'vin, du cacheté ; jouons-en une bouteille au zan-zil.

—20 + 30 = 50 à vous, 40, à toi, Grégoire : 90.

—Perdu.

—Ah mais la revanche !

—Gagné.

—Allons, la belle, dit Grégoire !

—Enfoncé, mon vieux.

—Tiens, dit Grégoire, qu'est-ce que c'est que c'toutil que t'as dans la main ? C'est donc toi qui fais les provisions ? J'te connaissais pas c'talent-là (il tape sur la boîte qui roule à terre.)

Michel est vexé, il veut ramasser la boîte et tombe aussi. Il se relève en maugréant et veut partir.

—Régions, dit le marchand de vin.

Michel donne sa pièce de dix francs ; on lui rend six francs. En une heure, il a dépensé quatre francs, il est ivre, il titube pour regagner sa maison... il oublie la laitière.

Il remonte l'escalier en cognant les murs, jurant et grognant.

— Et Denise, qu'est-ce qu'elle va dire ? D'abord elle n'a rien à dire—c'est moi l'maitre et puis j'aime pas les observations—faut pas qu'on m'vexe, j'ai la main leste et gare !!!

— Ah ! non, battra'une femme, c'est lâche !

— Oui, mais sa femme, c'est pas une femme, c'est sa femme—oh bien ! qu'a resté tranquille (il rentre...).

—Comment ! t'as déjà bu à c't'heure-ci, quand moi je me tue à coudre toute la nuit ?

—C'est la faute à Grégoire, j'voulais pas, c'est lui qu'a voulu.

—Comment ! tu le fréquentes toujours c't'homme-là ?

—C'est un copain d'atelier, y m'blaguerait !...

—T'es donc pas un homme, tu n'aimes donc pas ta femme et ton enfant (il s'assied, elle, pleure).

—Pas de pleurnichement, j'aime pas ça.

—Alors nous nous quitterons—puisqu'on n'peut arriver à rien ; déjà le mois dernier t'as voulu m' battre et t'as cassé le vase de fleurs et une chaise.

Enfin scène de ménage, reproches, pleurs, cris de l'enfant et puis Michel se jette sur le lit, s'assoupit et ronfle.

Il se réveille, on se boude pendant quinze jours. —Michel se fait petit et comme il n'y a pas d'avocat qui se mêle de l'affaire, on se pardonne, jusqu'à la première fois.

Voilà un tableau qu'on pourrait tirer à 100,000 exemplaires, il reproduirait ce qui se passe le samedi dans trop de ménages.

A quelques détails près, c'est la même scène. Le pire c'est que ce n'est pas seulement l'apanage des gens de mauvaise conduite. Combien de gens qui ont, par ailleurs, de grandes qualités, en arrivent à se faire souffrir par entraînement ou par faiblesse !

Faisons le portrait des quatre personnes dont il est parlé dans cette scène.

D'abord de Grégoire, l'orateur de marchand de vin, — quarante ans, voix de basse et de rogomme ; citoyen connu dans le quartier comme chef de l'opposition, du parti avancé. Il se charge d'amener la clientèle au débitant, dont il est l'ami, jusqu'à ce que son compte soit trop chargé.

Grégoire connaît tous les scandales du quartier, il les colporte ; il est heureux qu'il n'y ait pas que son ménage qui aille de travers.

Il se vante hautement d'être un honnête homme ; mais il n'y a que lui de son avis.—Mais on le craint ; on ne sait même pas s'il n'est pas de la police.

C'est une âme vile ; il aime à salir, parce que plus on sera sale, moins il paraîtra sale.

Puis vient Michel ; un bon garçon celui-là, mais faible, très faible.

Il aime sa femme, son enfant réellement ; mais il aime aussi le vin et devant une bouteille de vin, il oublie sa femme et son enfant.

Il se jetterait à l'eau pour sauver son enfant, mais il n'a pas la force de se jeter sur la carafe en pensant à son enfant.

Ah ! la faiblesse ! que de crimes elle fait faire, combien il est malheureux de n'être qu'un bon garçon et de manquer de caractère.

Que d'hommes devraient se reprocher de n'être que de bons garçons, épithète que l'on donne à trop de gens sans valeur.

Puis la femme ; elle, remplie de qualités, son mari les a énumérées ; mais il les a réduites à l'état naturel.

Dès le lendemain du mariage, par poltronnerie, il lui a dit qu'elle devait quitter les pratiques chrétiennes de sa jeunesse, qu'il ne voulait plus de cela.

Dans la chambre il y a un Christ, un tableau de la sainte Vierge, de l'ange gardien pour son enfant ; mais c'est le culte du souvenir.

Elle a travaillé jusqu'à deux heures du matin pour finir la toilette du chérubin.

Demain les passants jetteront un regard aimable à son chéri ; les grands-parents s'extasieront devant sa jolie mine.

Elle, jeune mère, elle sera coquettement mise, son mari en sera fier, — on sera heureux, à moins qu'on ne rencontre un mauvais camarade qui fasse faire de la dépense et l'entraîne hors de chez lui.

Quel idéal, quelle tranquillité, quel avenir !!

C'était une bonne fille, mais elle avait envie de se marier, d'être aimée ; elle n'a pas voulu qu'on prenne trop de renseignements — et puis elle devait être si aimable qu'elle changerait son mari, qu'elle en ferait tout ce qu'elle voudrait — qu'elle le convertirait, et c'est lui qui l'a convertie à l'indifférence !

Enfin, l'enfant, ce petit être chéri, — mais avec quels exemples — querelles, scènes, gêne — pas de prières, pas de formation du cœur. Qui lui aura appris à résister aux entraînements d'ateliers ? qui aura travaillé à lui faire un caractère ? N'aura-t-on pas défait d'un côté ce qu'on avait édifié de l'autre ?

Combien de familles composées de braves gens remplis de qualités traînent, dans leur vieillesse, une existence pénible ; on a travaillé cependant et durement, mais il y avait des fissures et ce qui aurait pu être des économies, petites, mais multipliées, s'est échappé pour laisser le vide.

Que cette petite histoire nous porte à réfléchir sur la nécessité de prendre du caractère et de nous avouer que de nous-mêmes nous ne pouvons que peu nous commander. L'aide de Dieu nous est indispensable et nous l'aurons par la prière qui élèvera notre âme, fortifiera notre cœur et nous donnera la force que Dieu a promise à ceux qui sauraient la lui demander.

LEON DUPONT.

## ERRATA

Dans notre numéro 945 du 29 mars dernier, page 795 : *Pyramides... quadragésimales*, 2e paragraphe, 3e ligne, lisez : "causent avec animation, et non avec acharnement."

## BELLE DISTINCTION

Nous n'avons plus à faire l'éloge des artistes-photographes si connus, MM. Laprés et Lavergne.

Ces messieurs, ayant envoyé à l'Exposition Universelle de Paris, de 1900, une collection de leurs travaux, viennent de recevoir du commissaire-général, M. A. Picard, le diplôme de la médaille d'or qui leur a été accordée par le jury de l'exposition.

Ce diplôme, en lui-même, est une œuvre d'art.

Nous félicitons vivement MM. Laprés et Lavergne de la superbe récompense que leur a méritée leur travail.

F. P.

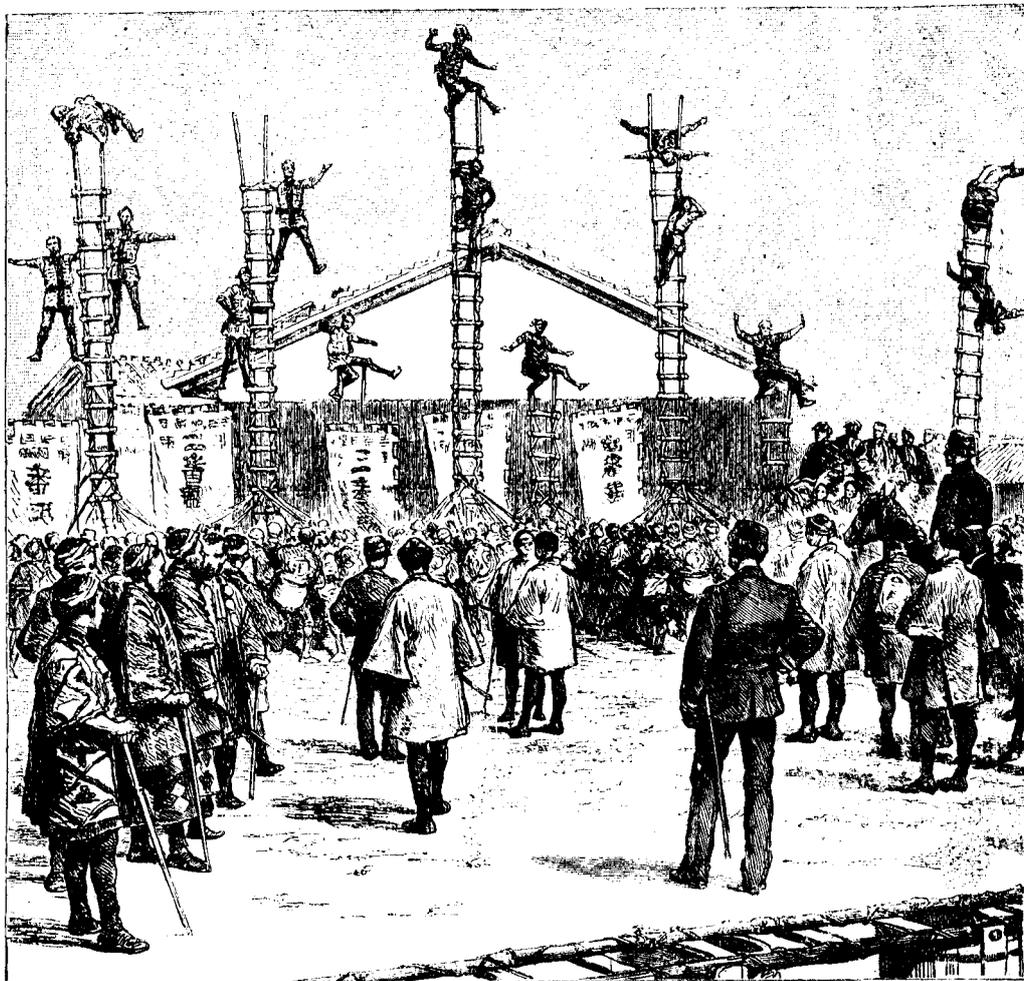
## LES POMPIERS DU JAPON

(Voir gravure)

La gravure japonaise que nous publions représente une brigade de pompiers (*fire brigade*) exécutant ses manœuvres ordinaires ; mais que peuvent des pompes, lorsque l'eau manque pour les alimenter ? Des réservoirs d'eau sont enfermés dans les habitations, mais la plupart sont à sec. Aussi, dès que le feu éclate, il faut songer à isoler et démolir l'immeuble embrasé en se bornant à préserver les maisons voisines ; c'est ce qui rend assez réjouissants les exercices des pompiers japonais.

Chaque pompier est armé d'un pic ou d'un croc qui lui sert à abattre les murs et à fixer solidement les échelles sur lesquelles il grimpera. Les principales manœuvres consistent à atteindre l'extrémité de ces échelles, à s'y tenir en équilibre, à s'y cramponner, par les mains et par les pieds dans toutes les positions habituelles des gymnastes, courbés en arrière ou en avant, toujours armés de leurs instruments de démolition.

Les corps de pompiers sont toujours précédés d'un porte-bannière, qui arbore une lanterne de forme et de configuration étranges et diverses, à laquelle est suspendu un emblème religieux.



LES POMPIERS DU JAPON.—Ils se cramponnent par les mains et par les pieds.

## MARIE STUART

CONFÉRENCE DONNÉE AU PROFIT DES SOURDES-MUETTES  
Mesdames,

C'est la première fois qu'il m'en coûte autant de vous parler.—Vous me demandez pourquoi ?—C'est qu'en mon oreille, la pâle voix de Colombine murmure encore ses notes si douces, c'est qu'en votre souvenir, les échos du lac Saint-Jean ne sont pas endormis, c'est qu'en votre esprit passent toujours les ombres fantastiques des rochers gris, les dentelles d'or du soleil couchant, les flots bleus du grand lac !

Et moi, qui voulais ramasser en un faisceau les harmonies de la nature, les couleurs du ciel, les joies et les tristesses des saisons, moi qui voulais, dis-je, esquisser un tableau sur les reflets du soleil, et draper de blanche neige les dernières fleurs du triste automne, je n'ose plus, depuis que Colombine a si bien chanté pour vous, Mesdames. Au lieu d'étaler mon enthousiasme pour la nature, je vais délier bien simplement les fleurs, pâles et tristes, d'une gerbe que j'ai glarée dans les pages de l'histoire, auprès d'un trône, sur le diafème royal, entre les murs froids d'une prison et jusque sur les tentures noires d'un échafaud.

Que M. de Marles, littérateur français, me pardonne de faire passer sur mes lèvres quelques phrases de son histoire sur Marie Stuart !

Au manoir solitaire de Falkland, Jacques V agonisait. Déjà la mort avait mis son empreinte lugubre au fond de ses yeux, et dans la chambre où le roi achevait de mourir, on annonçait la naissance d'une fille.

Ah ! cette arrivée dans la vie, ce départ pour l'au delà, venus tous deux pre que à la même heure, unis par l'ironique contraste des destinées !...

Ceux qui nous laissent ici-bas, semblent avoir un pressentiment, à l'heure dernière, des malheurs qui vont nous frapper, quand ils ne seront plus près de nous.

C'est ainsi que Jacques V, apprenant la naissance de sa fille et faisant allusion à la couronne d'Ecosse, entrée dans la maison des Stuart par une héritière de Robert Bruce, soupira mélancoliquement : " Adieu, elle est venue par une fille, elle s'en ira par une fille ! " Six jours après, le 14 décembre 1512, il mourait, laissant comme unique héritière Marie Stuart, lui léguant un fardeau bien lourd à porter et des difficultés insurmontables.

Le règne de cette malheureuse princesse, née sous d'aussi tristes auspices, devait être marquée du sceau de la douleur et de l'épreuve.

La pauvre reine d'Ecosse n'eut point pour s'endormir dans les dentelles de son oreiller, les douces berceuses, pleines de calme et de bonheur, que nous chantaient nos mères, à nous, car déjà, autour de son berceau, une guerre s'engageait pour savoir si elle épouserait le petit fils de François I, ou le fils de Henri VIII ; si l'Ecosse resterait indépendante sous le protectorat de la France, ou si elle se confondrait avec l'Angleterre.

Le parti de l'indépendance l'ayant emporté, Marie fut conduite en France, où s'écoulèrent ses plus charmantes années. Recommandée aux soins particuliers de sa grand-mère, Antoinette de Bourbon, elle fut élevée avec les enfants de France : le jeune François à qui elle était fiancée, et les trois sœurs de ce prince : Madame Elisabeth, Madame Claude et Madame Marguerite.

Sous l'habile direction de ses maîtres et grâce à son talent, Marie Stuart apprit en très peu de temps l'italien et le français, qui devint pour le reste de sa vie sa langue habituelle. Elle étudia également le grec et le latin que la Renaissance avait mis fort à la mode. Elle fit de tels progrès qu'à l'âge de 13 ans, elle put prononcer dans la salle du Louvre, en présence du roi, de la reine et de toute la cour émerveillée, un discours en latin qu'elle avait composé elle-même.

Douée d'une imagination vive et ardente, la merveilleuse petite reine d'Ecosse s'attachait surtout à la poésie. Ronsard dirigea ses premiers essais et les vers

qu'elle composa lui valurent les éloges des poètes de son temps.

La musique fit également partie de son éducation ; elle avait la voix très douce, s'accordant avec le luth, qu'elle touchait bien joliment.

Enfin, on ne négligea pas de l'exercer aux travaux d'aiguille, dans lesquels elle excella, et qui devaient plus tard lui être d'une si précieuse ressource, pendant ses longues années de captivité.

Marie Stuart entendait-elle, dans les plaintives harmonies que le luth effeuillait sous ses doigts, le murmure lointain d'un chant plein d'amertume, les notes confuses d'un refrain d'abandon ? Et, à travers les mailles fines des dentelles, voyait-elle passer, comme dans une image effacée par le temps, les chaînes de la tyrannie, les jours sans heures d'une froide prison ?...

Marie Stuart venait d'atteindre sa quinzième année, et la date fixée pour son mariage approchait. Les deux fiancés étaient à peu près de même âge ; malheureusement la santé faible et languissante du Dauphin laissait prévoir pour ce prince une fin prématurée.

Le contrat de mariage fut signé au Louvre le 19 avril 1558, et cinq jours après, le mariage fut célébré avec la plus grande pompe par le cardinal de Bourbon, dans l'église Notre-Dame, ou plutôt sur un théâtre dressé devant le portail de l'ouest. La jeune reine était vêtue d'une toilette de velours bleu couverte de pierreries et de broderies blanches ; sur sa tête brillait une couronne d'une valeur de cinq cent mille écus.

Combien cette robe d'azur, ces guipures de neige, ces bijoux scintillants, cachaient de larmes et de soucis !

Lorsque, après la mort de Marie d'Angleterre, sa sœur Elisabeth monta sur le trône, elle avait pris le titre de reine d'Angleterre et... de France, faisant descendre son droit prétendu d'Edouard III ou de Henri V.

Henri II ne se plaignit pas ; mais par représailles, il décora sa belle-fille du titre pompeux de reine des trois royaumes.

Elisabeth fut intérieurement très alarmée de ce procédé ; elle craignait qu'à l'avenir, et quand une occasion favorable se présenterait, Marie Stuart ne lui disputât la couronne d'Angleterre.

Ses inquiétudes étaient d'autant plus fondées, qu'à la communication que ses ambassadeurs avaient donnée au Souverain-Pontife, de son avènement au trône, Paul IV avait répondu qu'il ne pouvait pas reconnaître le droit héréditaire d'un individu qui n'était pas né d'un légitime mariage, et que la reine d'Ecosse était à ses yeux l'héritière la plus proche de Henri VIII.

Henri II paraissait même si convaincu du droit de sa belle-fille, qu'il fit frapper des monnaies sur lesquelles se voyait l'effigie des deux époux, les armes de France, celles de l'Ecosse et de l'Angleterre. C'est là, peut-être, qu'il faut chercher la cause première de cette haine mortelle d'Elisabeth contre Marie, haine que la première sut quelquefois dissimuler, mais qui dévora toujours son cœur, et ne put s'assouvir que dans le sang de sa rivale.

Le 10 juin 1560 s'éteignait doucement Marie de Lorraine. La mort de la reine douairière d'Ecosse était la première des épreuves réservées à la jeune Marie Stuart ; d'autres allaient se succéder rapidement, et il était difficile de prévoir, au moment où, assise sur le trône de France, elle recevait les hommages d'une cour empressée, à quel degré d'infortune elle devait descendre.

A 18 ans être reine ! Mais n'avoir plus de mère ! Ce fut le premier lambeau arraché aux longs plis du voile de bonheur, parcelles roses enfouies dans une tombe pour n'en plus sortir !...

Six mois plus tard, François II, d'une santé faible d'un tempérament sans vigueur, mourut le 6 décembre 1560. Marie Stuart pleura amèrement l'époux qu'elle venait de perdre, et dont la mort ruinait en même temps son bonheur et ses espérances. Orpheline et veuve à 18 ans, elle allait se trouver sans appui dans cette cour où, la veille encore, elle était reine adorée.

La déchirure se faisait plus large et plus profonde dans les plis du voile soyeux ; des fragments roses s'en détachaient pour aller se perdre dans l'abîme du souvenir, dans le désespoir d'une affection qui se heurtait au mystérieux néant de la mort, au vide affreux du tombeau !

Aussitôt après la mort de son royal époux, Marie Stuart quitta les appartements qu'elle avait occupés en qualité de reine. Suivant l'usage, elle se vêtit entièrement de blanc, et demeura renfermée pendant quarante jours, dans une chambre tendue de noir, servie, à la lueur d'une lampe, par les seules femmes de sa maison.

Déjà la France n'était plus pour Marie Stuart la patrie adoptive qui l'avait si bien accueillie et tant fêtée. Catherine de Médicis arrivait enfin à ce point qu'elle avait si longtemps rêvé : car délivrée de sa belle-fille, dont elle enviait le crédit, la jeunesse et la beauté, elle allait régner au nom d'un roi de dix ans. Marie, ne trouvant plus à Paris les égards et les attentions qu'on lui avait prodigués jusque-là, était partie pour la Lorraine, où elle voulait passer l'hiver.

Les agents d'Elisabeth la poursuivirent jusque dans sa retraite, pour l'obliger à ratifier des traités, ouvrage de Cécil, ministre anglais ; d'abord un traité d'alliance avec l'Angleterre pour le temps d'absence de la reine Marie, et l'obligation, pour cette dernière, d'épouser un Ecossais.

Marie répondit au messager d'Elisabeth : " Votre reine me fait presque un reproche de ma jeunesse ; c'est un défaut dont les années me corrigeront ; mais avec combien plus de raison me reprocherait-elle ma légèreté si, jeune comme je le suis, sans époux, sans conseil, je prenais sur moi de ratifier ce traité que vous me présentez ? Je suis venue en France, malgré Edouard VI, je retournerai en Ecosse, malgré sa sœur ! "

Marie, se fiant à la Providence, fit sans crainte, quoique non sans regrets, les préparatifs de son départ.

Enfin, arriva le jour, où Marie Stuart, s'éloignant pour toujours de la France, entra dans la carrière de l'infortune. Au commencement du mois d'août, elle sortit du Louvre, l'œil humide de pleurs, et partit pour Calais.

Elle monta tristement sur la galère royale et eut beaucoup de peine, en quittant la terre, à retenir ses sanglots. Le rivage s'effaçait peu à peu dans l'ombre et le lointain, comme l'espérance qui s'évanouissait en son âme.

Quand la reine fut près d'arriver dans ses Etats, l'inquiétude s'empara d'elle. Mais à peine fut-elle descendue qu'elle vit accourir au-devant d'elle toute la population d'Edimbourg ; les acclamations unanimes faisaient retentir l'air du nom de Marie. La crainte, les soupçons s'enfuirent alors de son cœur pour faire place à la plus vive allégresse. Les derniers points roses du voile de bonheur semaient en son âme les reflets de leur disque pâlisant.

Marie savait que les Ecossais désiraient qu'elle prit un second époux ; elle-même n'en était pas éloignée. Le parlement britannique s'occupait de cette question. On dit à Marie que lord Darnley était le seul époux qui lui convint. Sa naissance était des plus illustres ; car le comte de Lennox, son père, était proche parent des Stuart et sa mère était nièce de Henri VIII. Le mariage eut lieu le 29 juillet 1565, dans la chapelle royale du palais d'Holyrood.

Marie Stuart s'était créé un dangereux ennemi dans le mari ou plutôt le tyran qu'elle s'était donné. Lord Darnley insistait pour que la couronne matrimoniale lui fût accordée ; on appelait ainsi en Ecosse, le droit que la reine donnait à son mari de porter la couronne comme elle-même, et de partager avec elle l'autorité royale. Marie résista aux prières de son époux, à ses plaintes et à ses menaces.

Darnley très irrité, s'imagina que l'opposition de Marie lui était suggérée par un italien, David Riccio que sa connaissance des langues étrangères, sa conformité de croyances religieuses avaient élevé au poste de secrétaire particulier.

Le roi jura de tirer vengeance de Riccio en le faisant assassiner ; et un jour que l'italien servait la reine à table, Georges Douglass, complice de Darnley, saisit le poignard du roi et en porta un coup dans le dos de Riccio ; en même temps, on menaçait la reine d'un poignard et d'un pistolet. Les assassins, entraînant leur victime, l'achevèrent au haut de l'escalier, et le laissèrent percé de cinquante-six coups de poignard.

Quoique Marie Stuart sût très bien quelle part son mari avait prise au meurtre de Riccio, elle eut l'air d'accueillir sa justification ; la mésintelligence régnait toujours entre les deux époux, bien qu'elle se cachât sous le voile d'une réconciliation parfaite. Quelque temps plus tard, au château d'Edimbourg, Marie eut un fils, et ce fils vécut pour régner un jour sur les deux royaumes.

La petite vérole venait de se déclarer à Glasgow et Darnley en avait été attaqué. Marie Stuart n'en fut pas plutôt informée qu'elle envoya son médecin de confiance à son mari et lui fit dire qu'elle irait bientôt elle-même ; et, elle tint parole.

Aussitôt qu'il fut en état de supporter la route, la reine quitta Glasgow avec lui ; ils rentrèrent ensemble dans Edimbourg, et pour qu'il pût respirer un air plus pur que celui de la capitale, on le transporta dans une maison connue sous le nom de l'Eglise-des-Champs.

Les conjurés voyant la bonne intelligence parfaitement rétablie entre les deux époux, commencèrent à craindre pour eux-mêmes. On sut que la reine avait promis d'assister, la nuit du 9 au 10 février, à un bal qui se donnait pour célébrer le mariage de deux de ses serviteurs.

Ce fut cette nuit que les conjurés marquèrent pour l'exécution de leur complot.

La reine arriva, à six heures du soir, à l'Eglise-des-Champs et resta auprès de son mari jusqu'à onze heures. Puis, tirant son anneau de son doigt, elle le passa au doigt de Darnley avant de le quitter.

A deux heures du matin, Bothwell, caché sous un grand manteau, arriva furtivement à l'Eglise-des-Champs, où ses agents se trouvaient déjà. Deux de ces derniers entrèrent dans la maison et mirent le feu à une mèche, dont le bout arrivait jusqu'aux poudres ; un instant après, l'explosion eut lieu ; le palais et la ville en furent ébranlés. Le cadavre du roi et celui de son page Taylor furent trouvés dans le jardin...

Du long voile soyeux, il ne restait plus rien, que des ruines... Dans la vie, l'âme est toujours enveloppée, drapée de plis roses ou bleus, gris ou noirs, sillons mystérieux qui cachent l'avenir et jettent l'ombre de leurs rides sur les joies du passé ; Marie Stuart sentait en son cœur les premières taches grises d'un voile lourd et sombre !...

L'horrible assassinat de Darnley excita dans Edimbourg la douleur et l'indignation. Tous les soupçons se portèrent d'abord sur Bothwell, et comme la reine ne lui retirait pas sa faveur, elle-même ne fut pas épargnée. Pour se laver de tout soupçon, la reine aurait dû livrer à la justice les véritables meurtriers.

Les apologistes de Marie répondent que c'était une jeune femme, livrée sans défense à une faction puissante ; qu'elle ne pouvait recevoir aucune information que par l'organe de son conseil, et que ce conseil était tout composé des mêmes personnes qui avaient projeté le meurtre et en avaient dirigé l'exécution.

Faut-il donc s'émerveiller qu'en de telles circonstances elle ait fini par croire que Bothwell était innocent et que l'accusation avait été suggérée par la malice de ses ennemis ?

Un jour que Marie Stuart revenait de Stirling, où elle était allée voir son fils, à un demi-mille du château d'Edimbourg, elle rencontra Bothwell à la tête de mille chevaux. La reine fut amenée au château de Dunbar, où elle demeura jusqu'à ce qu'elle eût consenti à devenir la femme de Bothwell.

Un mois après son acquittement, la reine parut devant la cour d'assises, là, elle déclara en présence des Juges qu'elle pardonnait à Bothwell ; et, le jour suivant, elle épousa le vil assassin de Darnley.

Au reste, Marie Stuart continua d'être prisonnière, et personne ne pouvait arriver jusqu'à elle qu'en présence de Bothwell.

Ce misérable, écrit Melville, était si brutal avec elle et si soupçonneux, qu'il ne lui laissait pas passer un seul jour sans lui faire verser des larmes amères.

Quelque horrible que fût son sort, Marie n'avait d'autre parti à prendre que de se résigner ; cette résignation était la conduite la plus digne à tenir, et la Reine d'Ecosse ne s'en départit point.

Comme la fleur qu'on approche du visage met le reflet de sa corolle sur la joue, ainsi la tache sanglante imprimée sur le front du coupable Bothwell allait décrire sa rouge auréole sur l'âme innocente de Marie Stuart.

En entrant dans Edimbourg, la pauvre reine fut accueillie par une populace irritée, qui fit entendre d'effroyables imprécations, en agitant sous ses yeux une bannière représentant le corps inanimé de son mari, et son fils à genoux avec cette légende : " O mon Dieu ! venge ma cause."

Les monstres qui savaient bien que Marie était innocente du meurtre, puisque le meurtre était leur propre ouvrage, enfermèrent l'infortunée reine dans une chambre de la maison du prévôt, avec défense à qui que ce fût de communiquer avec elle.

Les insurgés avaient cherché à s'assurer la coopération de la reine d'Angleterre ; mais celle-ci avait formellement refusé de leur envoyer des troupes. Elle fit partir Throckmorton pour l'Ecosse avec mission de demander sans délai la mise en liberté de Marie.

L'ambassadeur anglais fut refusé, et l'infortunée reine gémissait toujours dans une dure captivité, au château de Lochleven. Là, Marie semblait oubliée de toute la terre. Georges Douglas, ému de pitié à l'aspect de tant d'infortune, entreprit de rompre les fers de la noble prisonnière. Lorsque ses mesures furent prises, une blanchisseuse d'un village voisin fut introduite dans la chambre de la reine, qui, prenant un costume que cette femme apportait, plaçant sur sa tête un paquet de linge, sortit heureusement du château. Mais, plus loin, Marie fut reconnue et reconduite dans sa captivité.

Georges Douglas confia le succès de l'entreprise où il échouait à un orphelin de seize ans qu'on appelait le petit Douglas.

Cinq semaines s'étaient déjà écoulées depuis la malheureuse tentative ; on ne se méfiait pas de l'enfant et les clefs venaient d'être posées sur la table, où Lady Douglas prenait son repas du soir. L'enfant enleva les clefs, courut appeler la reine et une de ses femmes, nommée Kennedy, les conduisit hors du château, dont il ferma la porte à double tour, et jeta les clefs dans le lac.

La nouvelle de la délivrance de la reine se répandit avec rapidité dans l'Ecosse ; la fugitive fut vivement poursuivie, mais on ne put l'atteindre.

Marie Stuart annonça à ses amis son intention de demander un asile à sa bonne sœur d'Angleterre ; ceux-ci s'opposèrent vainement à cette détermination fatale ; lui rappelant toutes les causes de rivalité qui existaient entre elle et la reine d'Angleterre, on lui démontra qu'il lui était facile de passer en France, où elle serait assurée de trouver l'accueil le plus favorable.

Rien ne put changer la décision de Marie Stuart ; on eût dit qu'une main invisible la poussait à sa perte.

On s'étonna de voir la reine d'Ecosse placer ainsi naïvement sa confiance dans sa rivale Elisabeth. Quant à la reine d'Angleterre, elle ne veut voir dans la princesse proscriée qui vient lui demander asile, qu'une odieuse rivale qui a des droits sur sa propre couronne, qui lui est supérieure en beauté, et qui a un fils que, probablement un jour, les Anglais verront assis sur le trône qu'elle occupe.

Les ministres firent à leur gré et Marie resta prisonnière. Ce fut en vain que la pauvre reine insista pour qu'on lui rendit sa liberté. Après de longues conférences, les ministres anglais décidèrent que Marie ne pouvait être reçue à la cour qu'après qu'elle aurait pleinement prouvé son innocence, et que sa demande de quitter le royaume ne pouvait lui être accordée ; on la transféra au cœur de l'Angleterre, et de château en château, on finit par lui donner pour prison, une maison construite en bois, autrefois réduit

de chasse, située sur une haute montagne et entourée d'un mur très élevé qui interceptait les rayons du soleil. Les murs crevassés laissaient pénétrer l'air de tous côtés, et malgré les paravants et les rideaux, Marie ne pouvait se garantir du froid.

Après une malheureuse tentative d'évasion qui échoua, la reine d'Ecosse fut transférée au château de Sheffield, où elle séjourna pendant quatorze ans environ.

Comment Marie Stuart put-elle résister à cette dure et longue captivité ? Comment réussit-elle à tromper les ennuis de son isolement ? Une seule chose la soutint : elle ne désespéra jamais de sa délivrance.

Un de ses grands chagrins, c'était d'être privée de toute relation avec son fils, de le savoir élevé par ses ennemis, dans une religion hostile à ces croyances. " C'est tout ce que j'ai dans ce monde, écrivait-elle, et plus je vais en avant, et plus je suis folle mère "

Sous les ombres grises qui voilaient son âme, Marie Stuart apercevait encore un nœud rose dans l'affection de son cœur maternel, comme parfois l'on voit s'élever des cendres géantes, un jet de fumée qui lève sa tête blanche vers le ciel.

Marie Stuart consolait ceux que sa captivité lassait ; elle était adorée de tous ses serviteurs et la prison semblait plus charmante avec elle, que la liberté sans elle. Animée d'une pitié fervente, la pauvre reine passait de longues heures au pied du crucifix ; là, oubliant ses malheurs, elle recouvrait sa sérénité d'âme, et se relevait plus forte, plus résignée. Elle désirait vivement un chapelain qui lui dit la messe, la confessât et la consolât. Sa demande était toujours éludée et la malheureuse reine se voyait opprimée jusque dans le sanctuaire de sa conscience.

Le voile devenait plus lourd et plus sombre, presque noir, à peine tracé de quelques sillages gris, effacés comme la pâle espérance de revoir briller le soleil, dans un ciel d'azur !

En songeant à ces heures de tristesse et d'agonie que Marie Stuart vécut en sa froide prison, je me rappelle cette autre victime, madame Lafarge, injustement condamnée à une éternelle captivité. Permettez-moi, Mesdames, de redire ici une des phrases touchantes de ses *Heures de prison*. Je ne saurais trouver de phrase plus éloquente pour dépeindre les angoisses et le désespoir de Marie Stuart. — " Souvent, écrit madame Lafarge, je jette les yeux sur les murs blancs et nus de ma pauvre cellule et les voyant rayés de vacillantes ombres, je me souviens de Casimir Delavigne dont " le cadran sans heures mesure aux damnés des ténèbres sans fin." Cette image est magnifique. Il semble qu'avant de l'écrire, le poète s'était fait ouvrir une prison pour y prendre la mesure d'un jour."

Marie Stuart fut transférée au château de Fotheringhay d'où elle ne devait pas sortir vivante. Pauvre épave ballottée par les vents et par les flots, elle toucherait bientôt le rivage, où il ferait bon mourir, où il serait si doux de s'endormir dans l'éternel sommeil !...

Elisabeth ne pouvant se décider seule sur le traitement qu'elle devait faire souffrir à Marie, demanda l'avis de ses fidèles conseillers. Quelques-uns inclinèrent vers la modération ; ils représentèrent que Marie était dans sa 43<sup>ème</sup> année et qu'il était probable qu'elle succomberait bientôt, sous les rigueurs d'un emprisonnement prolongé. Le plus grand nombre soutint que la mort de Marie était nécessaire pour la sûreté de leur religion. Un des conseillers proposa l'emploi du poison ; un autre prétendit que, pour l'honneur de la souveraine, il fallait toute la solennité d'un procès.

Cet avis prévalut, et il fut nommé une commission de quarante-sept membres, afin de rechercher la conduite de Marie, et de la juger.

L'accusation roulait sur deux points principaux : conspiration avec des étrangers et des traîtres pour l'invasion du royaume ; complicité dans une conjuration contre la vie de la reine.

(A suivre)

## NOS THEATRES

## THÉÂTRE DU MONUMENT NATIONAL

Cette semaine sera la dernière des représentations de *La Passion* au théâtre du Monument National dont, cependant, le succès est encore aussi grand qu'aux premiers jours. De tous côtés, du Canada et des Etats-Unis on vient au Monument pour voir jouer la sublime tragédie qu'interprètent avec un talent digne des plus grands éloges M. Julien Daoust et sa troupe.

Le nouveau tableau de la Nativité est assurément l'un des plus beaux et des plus impressionnants de la pièce. Les airs de Noël que chante dans les coulisses un excellent chœur avec accompagnement d'orchestre, sont toujours admirés.

Tous ceux qui ont assisté, les deux dernières semaines, aux représentations du drame sublime de *La Passion*, au Monument National, ont certainement trouvé que l'enseignement moral et artistique qui en sort valait la peine de la dépense. En effet, malgré que ce soit la troisième semaine, la grande salle du Monument National est pleine toutes les après-midi et tous les soirs. Nous rappelons que l'entrée est à des prix populaires.

## PALAIS-ROYAL

On donne cette semaine, — semaine de Pâques, — une bien fraîche opérette en 3 actes, au Palais-Royal. Ça s'intitule *La Lycéenne*, et il suffit de nommer l'auteur pour que le succès en soit assuré. L'auteur s'appelle donc Georges Feydeau et Serpette, un nom qui a fait courir tout Paris, pendant des mois et des mois. A cette renommée, tant de la pièce elle-même que de l'auteur, empressons-nous d'ajouter que c'est Mme R. Harmant qui fait la *Lycéenne*. Nul rôle plus que celui-là, ne pouvait mieux convenir à sa délicatesse, son ingénuité, son talent fait de subtilités, ses accents sympathiques, incontestablement. Mme Harmant, parce qu'elle est très modeste et très réservée, ne se doute peut-être pas du mouvement sympathique qu'elle crée parmi l'auditoire.

Nous voudrions souvent lui voir confier des premiers rôles dans le même genre de celui qu'elle a cette semaine. "La Lycéenne", — qui ne l'a pas deviné ? — c'est une jeune personne de 17 ans que ses parents sortent du lycée pour lui faire épouser un vieux soupirant d'une cinquantaine de printemps. Naturellement, c'est son cousin l'artiste que cette petite pensionnaire aime. On les renvoie au lycée où l'artiste se fait passer pour professeur de physique dans le but d'approcher celle qu'il aime. Il l'enlève au moment où il devient célèbre, les parents consentent et tout le monde est heureux.

Voilà une pièce d'une absolue moralité où l'on ne trouve rien à dire, et où tout plaît, à cause même de la très grande simplicité du sujet. Tous les artistes qui figurent au programme, ont joué leur rôle avec grande dignité, sans charger. Ils ont droit à nos sincères félicitations.

## JEUX ET AMUSEMENTS

## LA BOULE COUPÉE

Pour jouer à ce jeu il faut être 3, 6, 9, 12 joueurs, comme on voudra. Les accessoires sont une grosse boule entière et autant de boules coupées qu'il y a de joueurs. Chacune d'elles porte un numéro.

Les joueurs étant divisés en trois groupes, 1, 2, 3, 4 — 5, 6, 7, 8 — 9, 10, 11, 12, on lance d'abord la grosse boule le plus loin possible. Puis, chaque joueur (le premier de chaque groupe, puis le second, etc.) jette sa boule coupée en essayant de la placer le plus près possible de la boule entière. Le groupe dont le plus grand nombre de boules est le plus près a gagné : c'est lui qui relance la grosse boule pour la partie suivante. On peut aussi attribuer un chiffre de points conventionnel à l'emplacement des boules coupées. Il faut alors, pour avoir gagné, arriver à une somme de points déterminée.

## LOGOGRYPHE SYLLABIQUE

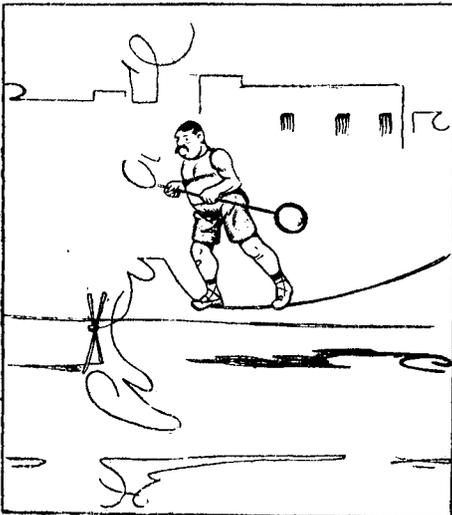
Fille du jour qui lève et de la nuit sorti.  
Otez queue : c'est mon frère expirant à midi.  
Otez cœur : c'est l'objet que veut futur mari  
Puis chef : département au sud-est de Paris.

## ÉNIGME

Loin d'imiter le courtisan,  
Qui craint toujours qu'on le devance,  
Des écrevisses partisan,  
C'est en reculant que j'avance.

## LE DANSEUR DE CORDE

Cet équilibriste exécute ses exercices sur une corde bien mal tendue, la faute en est à son épouse qui,



pour lui rappeler le jour de sa fête a eu l'idée d'écrire son prénom à elle au moyen de cette corde. Pliez la question comme il convient et vous verrez apparaître le prénom de cette dame.

## VERSION

De mon premier grec ou latin,  
On bassine soir et matin  
Celui qui fréquente l'école.  
Mon second joue un brillant rôle  
Dans les récits vieux ou nouveaux :  
A lui les honneurs principaux.  
Mon troisième vieilles peuplades,  
Hantaient l'Ecosse et les Orcades.  
En Suède on trouve mon suivant ;  
C'est un lac assez important.  
Cher lecteur, faites un cinquième  
Et vous trouverez le problème !

SOLUTION DES PROBLÈMES QUI ONT PARU DANS LE NO 935

## LE PORTRAIT MULTIPLE



Vers à terminer.—La Rose. Le Bouton et le Jardinier.—Eclore. Aigreur. Encore. Douceur. Flore. Fraîcheur. Suivre. Près. Vivre. Paix.

Charade.—Cab Ane. Cabane.

## INSINUATION DESAGREABLE



—Vous êtes trois cuisiniers ? Vous ne deviez être que deux !

—C'est au cas où y en aurait un qui s'empoisonnerait en goûtant le rata.

## NOTE ET FAIT

La reine se lève en été vers sept heures, en hiver vers sept heures et demie. Le prince consort se lève aux mêmes heures, mais il est parfois très matinal. A huit heures et demie, les époux prennent ensemble le petit déjeuner, ainsi composé : pain, œufs, fromage, gâteaux, café.

Aussitôt après, la reine se met au travail. Toutes les pièces sont rangées d'avance sur une table, dans une petite salle, où elle se rend avec le prince et où attendent une dame de la cour et le secrétaire particulier. La reine relit elle-même chaque pièce avant de la signer ou de la remettre à son secrétaire.

Un peu après onze heures, sortie jusqu'à midi et demi, à moins de mauvais temps, ou promenade dans le jardin du palais. A une heure, déjeuner chaud, quatre ou cinq plats, vin et eau minérale.

L'après-midi, la reine s'occupe encore des affaires de l'Etat, reçoit les ministres ou des visites. A quatre heures, thé, puis, d'ordinaire, promenade en voiture.

A six heures et demie, dîner très soigné, avec le prince et parfois des invités du cercle de la cour. Ensuite, le café, où l'on présente aussi des liqueurs.

Le soir il y a cercle à la cour. La reine et le prince se retirent vers dix heures. A onze heures tout repose au palais. Seul, dans une petite pièce près des appartements royaux, veille le valet de chambre de service. Pendant la nuit, un laquais fait trois fois une ronde dans le palais.

## CONSEILS DE LA CUISINIÈRE

*Pour enlever la rouille sur l'acier nickelé*, frotter, d'abord, avec un peu de cendre mouillée, puis achever avec du pétrole. S'il y a beaucoup de rouille et si cette dernière est ancienne, laisser l'objet tremper dans du pétrole pendant quelques heures.

*Biscuits au gingembre*.—Deux tasses de sucre, deux tasses de mélasse, les trois quarts d'une tasse de poudre de gingembre, une tasse de beurre défait, une tasse de crème, cinq cuillerées à thé de soda échaudé avec du vinaigre, huit œufs battus, les jaunes séparément. Roulez, coupez et faites cuire.

*Purée de pois secs*.—Faites cuire dans l'eau à grand feu des pois cassés jusqu'à ce qu'ils s'écrasent sous les doigts. Assaisonnez votre eau de sel, une carotte, un oignon et un poireau. La cuisson terminée, retirez l'assaisonnement et écrasez vos pois dans un peu du bouillon de cuisson. Mettez votre purée dans votre casserole avec un morceau de beurre, et laissez réduire à feu doux.

# Grand Trunk Railway

SYSTEM

## L'International Limited

part de Montréal tous les jours à 9 a.m. et arrive à Toronto à 4.40 p.m. : à London, 7.30 p.m. Détroit, 10.40 p.m., et Chicago, 7.20 a.m., le lendemain matin.

## Service Rapide entre Montreal et Ottawa

Des trains rapides quittent Montréal tous les jours, excepté le dimanche, à 9.50 a.m. et 4.10 p.m., arrivant à Ottawa à midi et 15 et 6.35 p.m. Des trains locaux pour tous les points sur le C.A.R., jusqu'à Ottawa, partent de Montréal à 7.40 a.m., tous les jours, excepté le dimanche, et 5.50 p.m. tous les jours.

Route pittoresque Pan-Américaine, pour Buffalo.

Pour les changements du service des trains locaux et suburbains, consultez le nouveau Guide du Chemin de fer du Grand-Tronc.

Bureau des Billets de la ville, 137 rue Saint-Jacques et à la Gare Bonaventure.

Téléphone Bell 991 Est

## Mlle Eva Routhier

SALON DE MODES

1777, RUE SAINTE-CATHERINE

## DUPUIS & LUSSIER

AVOCATS

Chambre No 1, Edifice de la Presse

## SA SAINTETE LE PAPE LEON XIII



Accorde une Médaille d'Or en reconnaissance des bienfaits reçus du VIN MARIANI.

" Il a plu à Sa Sainteté de me confier la mission de transmettre en son auguste nom ses remerciements à Monsieur Mariani, et afin de témoigner encore d'une façon spéciale sa reconnaissance - Sa Sainteté a même daigné offrir à Monsieur Mariani une Médaille d'Or portant son vénérable portrait."

"ROME CARDINAL RAMPOLLA"

# VIN MARIANI

Le Tonique Français idéal employé par le Czar et la Czarine de Russie, la Reine Alexandra d'Angleterre, le Roi Oscar de Norvège et de Suède, etc., etc.

SANS EGAL POUR LA GRIPPE

Ce que disent les Médecins : " Le seul Tonique Stimulant sans réaction désagréable. N'a pas son égal pour la Grippe, la Malaria, la Faiblesse de Sang, la Consommation, les Maux de Gorge, de Pouxmons et d'Estomac, le Surmenage, les Désordres Nerveux et la Débilité Générale.

Facilite la Digestion, Chasse la Fatigue et Stimule l'Appétit. Convient surtout aux Enfants. Possède l'effet remarquable de renforcer la Voix."

Spécialement recommande pour les Femmes Faibles et les Hommes Surmenés

AVIS - Nous enverrons tout à fait gratuitement, un Livret contenant des portraits d'Empereurs, Impératrices, Princes, Cardinaux et autres personnages distingués, avec leur certificat, ainsi que des détails explicites et intéressants sur le sujet. Ça vaut la peine d'écrire pour l'avoir ; il sera apprécié de tous ceux qui le recevront.

LAWRENCE A. WILSON CIE, Limitée, Agents Canadiens, MONTREAL

## Monument National, Semaine du 31 Mars

MATINÉES ET SOIRÉES

# La Passion

Le plus grand succès en Amérique et peut-être dans le monde entier.

### NOMENCLATURE DES TABLEAUX

- 1er Tableau.—L'Entrée du Temple de Jérusalem.—Jésus chasse les Vendeurs du Temple.
- 2eme " La Cène.—La Pâques.
- 3eme " Le Jardin des Oliviers.—Le baiser de Judas.
- 4eme " Le Palais de Ponce-Pilate.—La condamnation du Juste.
- 5eme " Le Chemin du Calvaire.
- 6eme " (Changement à vue)—Le Crucifiement.
- 7eme " Le Christ est Ressuscité.—L'Ascension.

### PROGRAMME MUSICAL

Introduction,	<i>Les Rameaux,</i>	J. Faure
Ouverture,	<i>Guillaume Tell,</i>	Rossini
Entr'Acte,	<i>Papillons</i>	Gungel
DUO—FLUTE ET CLARINETTE		
MM. F. Boucher et A. Wagnan		
Dance,	<i>Czardas,</i>	Miehiels
Idylle,	<i>Lever du Soleil</i>	Bratton

Deux représentations par jour, matinée et soirée a des prix populaires. Quatrième et dernière semaine.

## Theatre du Palais Royal,

Coin Lagouchetière et Saint-Laurent.

Téléphone Bell Est 2067

Mardi, Jeudi et Samedi : Matinée à 2.15 heures

Semaine de Paques, 31 mars :

## "LA LYCEENNE"

Opérette en trois actes de GEORGES FEYDEAU et G. SERPETTE

Avec Madame R. Harmant dans le premier role,

M. Harmant, dans "Bouvard."

Un grand succès parisien.

Decors splendides

### PRIX DES PLACES

Soirs,	-	-	-	-	15c., 25c., 40c.
Loges,	-	-	-	-	50 cents.
Matinées	-	-	-	-	10c., 15c., 25c. et 35c.

**Un Bienfait pour le Beau Sexe**

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la malle sur réception du prix.

**L. A. BERNARD,**  
1882 Rue Ste-Catherine, Montreal.

50 YEARS' EXPERIENCE

**PATENTS**

TRADE MARKS  
DESIGNS  
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

**Scientific American.**

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers. **MUNN & Co.** 361 Broadway, New York. Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

**LOUIS GLADU**

**Plombier :-: Couvreur**  
Poseur d'Appareils à Gaz et à Vapeur  
Spécialité: Chauffage à Eau Chaude

362a rue Rachel, Montreal  
Tel Bell Est 880. jno

**JOURNAL DE LA JEUNESSE,** Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro: quarante centimes. Abonnements: Union postale, un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.



REGISTERED  
**Ready Lunch Beef**

Meilleure et différente de toutes autres viandes en conserve. Conserve tout l'arôme et le contenu nutritif de viandes de premier choix. Avez-vous jamais fait usage des délicieuses **FEVES AU LARD DE CLARK?**  
**W. Clark, Mfr., Montreal.**

**FRAICHES COULEURS**

La jeune fille perd ses belles couleurs de ses joues parce que son sang est appauvri et impur. Les **Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard** lui rendront ses fraîches couleurs.

—Le monde entier emploie annuellement pour 500 millions de dollars de coton, dont 66 p. c. fait en Angleterre.

—On calcule qu'un Anglais dépense en moyenne, par année, \$15.40 pour sa viande, \$3.65 pour ses pommes de terre et \$17.20 pour son vin et sa boisson.

—On peut juger de la consommation comparative de légumes par ce fait qu'il se mange à Londres une moyenne de sept livres de carottes et à Paris 37.

**GRADATION**

Un rhume de cerveau négligé dégénère en rhume et fluxion de poitrine. Le **Baume Rhumal** est le vrai spécifique à employer.

—La plus grande université d'Europe est celle de Paris, avec 9,300 étudiants. Celle d'Oxford, Angleterre, n'en a que 1,800.

—L'an dernier, 1,040 marins de voiliers ont péri en mer, soit un par 81 marins de cette catégorie, tandis que pour les steamers la proportion a été de un par 343.

—En 1860, un cheval anglais, appelé **Phénomène**, trotta, sous harnais, 17 milles en 53 minutes. C'est un record qui n'a pas été battu, en Angleterre du moins.

—Il y a dans la marine guerrière anglaise 15 vaisseaux de première grandeur rendus inefficaces par la vieillesse ou leur impossibilité de porter le canon moderne.

LES  
**Pianos et Orgues Dominion**

Sont modiques dans leur prix, mais de la qualité la meilleure que l'argent, le génie et l'expérience peuvent produire. Ce sont des

**Pianos Recommandables**  
POUR DES  
**Gens Recommandables**

Employés et appuyés par plus de 60,000 acheteurs satisfaits.

Vieux instruments de n'importe quel fabrique acceptés en déduction de prix, balance à

CONDITIONS FACILES

**Willis & Co.,**

Edifice Empire  
2470 Ste-Catherine, = Montreal

**CORSINE**



MADAME L. THORA

Developpant la **FORME** et le **BUSTE**  
NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre Livre **EN FRANCAIS** sur le Développement de la Forme et du Buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cts. Le **Systeme Francais de Developpement du Buste** inventé par **Madame L. Thora** est un simple traitement chez soi garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Corsine fait aussi disparaître les inégalités du cou et de la poitrine. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits, attestant les parfaits résultats du traitement Corsine.

Demandez le **LIVRE (GRATIS)** et envoyez 6 cts. de timbres-poste à  
**The Madame L. Thora Toilet Co.,**  
TORONTO, ONT.



**AU BAL**

—J'ai peur de vous fatiguer, cher monsieur, je suis un peu lourde !  
—M'en faut plus que ça, madame ; au chemin de fer de l'Ouest, toute la journée je pousse des wagons !

**LE TOUR DU MONDE** Très jolie publication illustrée, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis ; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre: "Boîte aux lettres," des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an, 28 francs ; six mois, 16 francs ; le numéro 50 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

**ROBUR QUI ROBUSTE**

Cet incomparable tonique—ROBUR—ramène à la santé les constitutions les plus épuisées. En vente partout.

Depot: Pharmacie C. Beaupre, 3107 Rachel

**LA QUINZAINE MUSICALE,** 50 année. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. Librairie Hachette & Cie, 25, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

**OR PUR**  
Nous donnerons cette Magnifique **Bague en Or Pur**, ornée de deux es et d'un Rubis aux personnes qui vendront seulement que les Epingles à Gravière à la vente. Des Epingles se vendent rapidement car elles sont très jolies, ornées chacune d'un brillant. Vous pouvez vous en procurer facilement le tout dans une heure. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Epingles. Vendez-les, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons franco, cette Bague en Or Pur, dans une jolie boîte double en velours. **LA CIE. GEM PIN,** Boîte 1505 Toronto

**PURETÉ DU TEINT**  
Étendu d'eau le **LAIT ANTEPHELIQUE** ou **Lait Candès**  
Dépuratif, Tonique, Désinfectant, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masques et Taches de rousseur.  
Il date de 1849  
Facon: 5 fr. Franco: 6 fr.  
GAMES, Paris

VARIÉTÉS

Jean Hiroux apprend que son fils vient d'être expédié à la Nouvelle-Calédonie.  
—Je savais bien, fait-il avec orgueil, que ce gaillard-là irait loin !

Les bons paysans.  
—Vous savez, Colas, que le vétérinaire craint une épidémie de charbon.  
—Y a pas de danger, les mineurs vont se mettre en grève !

—Ernest, ton fiancé dit à tout le monde que tu vaux ton pesant d'or.  
—Oh ! le grand fou ! et à qui dit-il cela ?

Au cercle des officiers.  
—Ma manière de voir m'oblige à quitter l'armée.  
—Vous êtes réactionnaire ?  
—Non, je suis myope !

Un voleur accoste un passant à deux heures du matin.  
Le passant. — Il est bien tard pour demander l'aumône.  
Le voleur. — Il est bien plus tard pour la refuser.

La maman. — J'ai honte de toi, ma chérie. Comment pouvais-tu rire de ces histoires si risquées de M. Albion. Tu aurais dû en rougir.  
La fille. — Mais, maman, si j'avais rougi, j'aurais montré par là que je les comprenais.

Propos de ruelle.  
Premier gamin. — Mon père ne fait rien.  
Deuxième gamin. — Le mien non plus.  
Premier gamin. — Mais le tien n'arrive pas plein tous les soirs.

Une vieille avare sentant sa fin prochaine, appelle sa belle-fille auprès de son lit :

—Je vais mourir. J'espère bien que vous ne m'enterrez pas avec une de mes belles chemises. Vous m'en prêterez une des vôtres, n'est-ce pas ?

—Ne trouves-tu pas, Paul, que jusqu'à présent notre voyage de noces a été tout simplement ravissant ?

—Assurément, mon amie, mais, tout de même, quand je recommencerai, il y a beaucoup de choses que j'arrangerai autrement.

Le jeune Béthisy, qui est à la queue de sa classe dans toutes les compositions, disait l'autre jour, d'un petit ton détaché, à un de ses camarades :

—Oh ! moi, je ne tiens pas à avoir de prix ! Papa a une maladie de cœur, et il ne lui faut pas d'émotions !

Deux petites filles se disputaient sur les talents de leur mère respective.

—Maman sait faire ceci.  
—La mienne sait faire cela.  
La discussion devient de plus en plus vive.

—Il y a une chose que ma maman à moi sait faire et que la tienne ne fait pas...

—Et quoi donc ?  
—Elle peut s'enlever toutes les dents d'un seul coup, na !

# LE PIONNIER

FRANC ET SANS DOL

## GRAND JOURNAL NATIONALISTE

A HUIT PAGES HEBDOMADAIRE

Le Seul Journal Essentiellement Canadien-français Publie le Dimanche

AMEDEE DENAULT,

Directeur de la rédaction

Le "PIONNIER" est une tribune absolument libre. Chaque collaborateur signe ses articles et en est responsable.

Le "PIONNIER" publie régulièrement des chroniques scientifiques, de politique étrangère, de mode, de sport et de commerce ; deux feuilletons ; des articles d'économie politique, de littérature et d'art. Il donne une attention spéciale à la campagne anti-impérialiste, dont il s'est fait l'irréductible champion.

Le "PIONNIER" compte parmi ses collaborateurs, à côté d'un groupe de jeunes, vigoureux et hardis, les premiers écrivains du pays. Il est nettement indépendant de tous les groupes et de toutes les organisations politiques.

Le "PIONNIER" atteint plus de 100,000 LECTEURS chaque dimanche.

Administration, Rédaction et Ateliers :

33, 35 et 37, RUE ST-GABRIEL, - - - MONTREAL

AUX ATELIERS DU "PIONNIER"

On fait rapidement, élégamment et à bas prix, les impressions de tous genres, les plus luxueuses comme les plus simples. . . .

Boîte Postale, 2162

Tel. Bell, Main 467

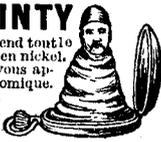
### MAGNIFIQUE MONTRE GRATIS!

Pourquoi ne pas gagner une belle montre pendant vos loisirs? Nous donnerons cette montre de Dame, une vraie petite beauté, face découverte, boîtier en Nickel, cadran en porcelaine bien décoré, les aiguilles en or et mouvement recommandable, à remontoir et régulateur, aux personnes qui vendront seulement que 2 douzaines d'Epinglettes à 15c. chaque. Ces Epinglettes sont très belles, fines en Or et en Kmail, ornées de belles pierres colorées. Les gens sont si surpris de leur prix modique que les Agents en vendent partout. Envoyez-nous cette annonce et nous vous enverrons les Epinglettes. Venez-les par vos amis, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre soigneusement emballée et enregistrée. La Cie. Toronto Premium, Boîte 1500 Toronto.



### MONTRE MCGINTY

Donne beaucoup de plaisir. Surprend tout le monde. Boîtier de Chasse plaqué en nickel. Pressez le couvercle et McGinty vous apparaît, grimacant. Rien de plus comique. C'est une des dernières inventions de cette célèbre. Par la poste 10c. en argent ou 5 pour 25c. McFarlane et Cie., Toronto.



### GRATIS

Nous donnerons une belle montre à remontoir et véritable mouvement américain, aux personnes qui vendront seulement 1 douzaine de boutons de collet fortement plaqués en or à 10 cts. chacun. Envoyez-nous cette annonce et nous vous enverrons les boutons, tous frais payés. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre tout à fait gratuitement. The Lever Button Co., Boîte 1501 Toronto, Can.



### GRATIS

Nous donnons une magnifique montre à remontoir et véritable mouvement américain, aux personnes qui vendront seulement 1 douzaine de boutons de collet fortement plaqués en or à 10 cts. chacun. Envoyez-nous cette annonce et nous vous enverrons les boutons, tous frais payés. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre tout à fait gratuitement. The Lever Button Co., Boîte 1501 Toronto, Can.



## Gratis

Absolument  
GRATIS



Un Magnifique Service à Diner et à Thé, de 100 morceaux, et 51 morceaux d'Argenture de Choix.

## Une Chance Rare. Pas de Deception. NOUS NE DISONS QUE LA VERITE

Vous pouvez obtenir un Set à Dîner et à Thé de grandeur régulière, bien décoré (de 100 morceaux) et 12 Couteaux plaqués en Argent, 12 Fourchettes, 12 Cuillers à Soupe, 12 Cuillers à Thé en vendant nos remèdes. Nous avons la réputation d'agir franchement et honnêtement en affaires et nous le prouverons. Toutes les personnes honnêtes qui ne vendent que 8 Boîtes de nos Pilules de Nouvelle Vie (un excellent remède contre l'impureté et la pauvreté du sang, l'indigestion, les maladies d'estomac, le mal de tête, la constipation, les douleurs nerveuses, le rhumatisme, les maladies des femmes et les irrégularités du travail) nous enverront un set à Dîner et à Thé de 100 morceaux et de 48 morceaux d'argenterie avec un Beau Couteau à beurre plaqué en Argent, une Cuiller à sucre, une Fourchette à marinade et une salière et une poivrière que nous donnerons tout à fait gratuitement aux personnes qui vendront 8 boîtes de Pilules.

N'envoyez pas un sou—seulement votre adresse de bureau de Poste immédiatement, lisiblement écrite et nous vous enverrons les Pilules par la Poste, vendez-les à 25c. la boîte. (Ces boîtes valent régulièrement 80c.) et se vendent facilement. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent, \$2.00 et nous garantissons que si vous vous conformez à notre offre dans cette annonce les 12 couteaux, les 12 fourchettes, les 12 Cuillers à Soupe, les 12 Cuillers à Thé et le Set à Dîner et le Set à Thé de 100 morceaux bien décorés, seront donnés tout à fait gratuitement. Notre maison, établie depuis longtemps, est recommandable et nous garantissons que la vaisselle et l'argenterie sont de grandeur régulière à l'usage des familles.

Chaque morceau d'argenterie est garanti être plaqué en argent sterling. La vaisselle est magnifiquement décorée en dessins bleus, bruns et verts. Remarque.—Une offre aussi généreuse n'a jamais été faite par aucune maison recommandable mais nous sommes résolus d'introduire nos Pilules de Nouvelle Vie dans toutes les familles, c'est pour cette raison que nous les annonçons de cette manière. Ecrivez de suite.

Voici des exemples des centaines de témoignages que nous recevons tous les jours.

New Life Remedy Co.—Veuillez accepter mes remerciements pour la belle vaisselle et l'argenterie que j'ai reçues. Elles sont très belles et je vous en suis très reconnaissant. Vos Pilules de Nouvelle Vie sont un excellent remède et je ferai tout en mon pouvoir pour les vendre.

MME. BRUCE GRANT, Canterbury Sta., York Co., N.B.  
New Life Remedy Co.—Chers Amis :—J'ai reçu la vaisselle et l'argenterie aujourd'hui j'en suis plus qu'enchantée mais je ne peux vous exprimer, par lettre, toute ma gratitude. Je vous ai en grande estime, vous considérant une Compagnie recommandable qui remplit toutes ses promesses.  
MME. GERALD REID, Lynedoch, Ont.  
Adressez lisiblement :  
NEW LIFE REMEDY CO., Boîte 9, Toronto, Ont.  
Quand vous recevrez mentionnez votre bureau d'express et de fret le plus rapproché.

# PRINTEMPS

Autrefois nos grand'mères amassaient des racines et des herbages, les faisaient bouillir et les conservaient précieusement. De temps à autre, elles en faisaient bouillir quelques-unes, préparaient une tisane qu'elles donnaient à leur mari et à leurs enfants, afin de purifier leur sang et de prévenir la maladie.

Cette coutume de dépuración devrait être conservée par nous avec soin, car, sans rien dire de trop, c'est assurément elle qui, avec une existence réglée, a soutenu nos ancêtres si forts, si robustes et si résistables à la vie de durs labeurs qu'ils ont menée. Comme nos grand'mères, nous ne devrions pas oublier qu'il y a à cette époque de l'année, le printemps, une décroissance de vigueur chez tout le monde et que le mécanisme des différents organes marche avec plus de lenteur et moins d'aplomb. Le sang devenu impur perd ses propriétés fortifiantes; les muscles, les tissus et les nerfs en souffrent et se trouvent comme engourdis, ne recevant plus du cœur, dont l'action est plus irrégulière et moins rapide, les secours habituels. La circulation alors défectueuse est accompagnée d'une foule de malaises, comme engourdissement des pieds et des mains, mauvais appétit, digestion lente et difficile, douleurs dans les muscles, rhumatisme, mal de reins, mal de tête, étourdissements, et souvent aussi des clous et des boutons apparaissent sur les membres. Si le mauvais état du sang est la cause de ces troubles, la réparation doit donc être faite en le fortifiant, en donnant une action saine et rapide à la circulation et en augmentant ainsi la force et la vitalité des organes. Pour remplir ce but, il n'y a pas de meilleure médecine pour les femmes que les Pilules Rouges de la Cie Chimique Franco-Américaine, et pour les hommes, que les Pilules Moro de la Compagnie Médicale Moro. Ce sont les deux grands remèdes que les personnes malades de l'un et l'autre sexe doivent prendre au printemps surtout, puisqu'il est la saison la plus favorable au renouvellement des forces.

Nous publions sur deux colonnes parallèles des lettres de femmes guéries par les Pilules Rouges et d'hommes guéris par les Pilules Moro. Nous demandons à nos lecteurs et lectrices de parcourir avec soin ces attestations de guérison et ils constateront les grandes vertus curatives de ces deux remèdes spéciaux, l'un pour les maladies propres aux femmes et l'autre pour les troubles les plus fréquents chez les hommes.

Au commencement du printemps dernier je suis devenue très faible et j'avais même certaines raisons de craindre la consommation. Dans le cours de l'été j'ai commencé à faire usage des Pilules Rouges, elles ont dissipé mes craintes et ont rendu ma santé plus florissante qu'elle ne l'avait jamais été.

MME OCTAVE BERTHELET,  
St Jean l'Evangeliste, Qué.

Les Pilules Rouges surpassent en efficacité tous les autres remèdes que mes parents m'ont donnés. Avant d'en faire usage je n'avais connu que la souffrance puisque ma maladie date de l'âge de quatre ans. Je suis aujourd'hui dans ma quinzième année et je dois à votre remède d'être en bonne santé.

Mlle EXILDA MALO,  
46, Wolfe St, Providence, R. I.

Rien de mieux que les Pilules Rouges pour les femmes faibles, nerveuses et dont le sang est mauvais. Je les ai prises pendant quelques semaines seulement et maintenant je me sens forte et courageuse. Comme vous le savez, je perdais souvent connaissance et aujourd'hui je ne suis plus troublée de ce côté... Mille fois merci donc pour la santé que vous m'avez rendue.

MME M. ALLAIN,  
Aldouane, Co. Kent, N. B.

J'avais suivi les traitements de plusieurs médecins, mais ma faiblesse persistait toujours avec ses ennuis et ses souffrances. Cette fois le mal a été vaincu, vos Pilules Rouges m'ont fortifiée et ont rendu ma santé tout à fait bonne, depuis plusieurs mois je n'ai senti aucun des malaises passés.

MME P. LAVIGNE  
3, Avenue Chicago, Hochelaga, Montréal.

Je ne saurais faire trop de louanges de vos Pilules Moro puisqu'en purifiant mon sang elles m'ont délivré d'une démangeaison qui me tourmentait depuis longtemps. Elles ont fait de moi un homme nouveau.

M. GEORGE COUTURE,  
Fournierville, Ont.

Je suis content de vous dire que j'ai pris 11 boîtes de Pilules Moro et que je suis maintenant en bonne santé. Mon estomac ne souffre plus, mes intestins sont réguliers et mes forces se sont multipliées.

M. UBALD GRENIER,  
24 Pierce St., Dover, N.H.

Depuis huit ans je souffrais d'impureté du sang, qui faisait qu'à tout moment il me sortait des clous sur le corps. Sept médecins différents que j'ai consultés m'ont traité pendant des années, mais sans résultat. Les Pilules Moro m'ont guéri; j'en ai pris pendant cinq mois. Je n'ai pas eu de clous pendant tout le traitement, et depuis longtemps déjà j'ai cessé de faire usage de ces Pilules et je suis encore parfaitement bien.

AMÉDÉE SAUMUR,  
47 Wilcox St., Springfield, Mass.

Je souffrais depuis huit ans de l'épilepsie et j'avais des troubles de l'estomac, ma digestion se faisait mal et de fortes palpitations de cœur me troublaient souvent. Dans cet état la vie ne pouvait avoir pour moi, que des ennuis et je croyais la mort bien proche.

Cependant depuis quelques mois, je me porte à merveille et je travaille sans aucune difficulté. Je dois ce changement aux Pilules Moro que je ne cesserai de recommander aux hommes malades comme un remède puissant, sûr et qui ne trompe pas.

M. J. B. RICHER,  
37 rue Dupont, Lachine.



Les Pilules Rouges se vendent 50c la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Si votre marchand ne les tient pas, nous vous les enverrons, sur réception du prix, dans toutes les parties du Canada ou des Etats-Unis.

Faites toujours enregistrer vos lettres contenant de l'argent et adressez :

Cie Chimique Franco-Américaine, 274 Rue St-Denis, Montréal.

N.B.—Les consultations gratuites pour les femmes se donnent tous les jours de la semaine, jusqu'à huit heures du soir, excepté le dimanche, au No 274 rue St-Denis, Montréal.



Les PILULES MORO se vendent 50c la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Si le marchand de votre localité ne les tient pas, nous vous les enverrons, sur réception du prix, dans toutes les parties du Canada et des Etats-Unis.

N'oubliez pas de faire enregistrer vos lettres contenant de l'argent et adressez toujours :

**Compagnie Médicale Moro,**  
1724 Rue Sainte-Catherine, Montreal.

N.B.—Les médecins de la Compagnie Médicale Moro donnent des consultations gratuites tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, jusqu'à huit heures du soir, au No 1724 rue Sainte-Catherine, Montréal.

# CINQ

## Semaines en Ballon

PAR JULES VERNE

—Ah ! monsieur, tout ce qui arrive en ce monde est naturel ; or, tout peut arriver. donc il faut tout prévoir...”

En ce moment, un coup de fusil retentit dans l'air.

—Hein ! fit Joe.

—Ma carabine ! je reconnais sa détonation !

—Un signal !

—Un danger pour nous !

—Pour lui, peut-être, répliqua Joe.

—En route !”

Les chasseurs avaient rapidement ramassé le produit de leur chasse, et ils reprirent leur chemin en se guidant sur des brisées que Kennedy avait faites. L'épaisseur du fourré les empêchait d'apercevoir le "Victoria," dont ils ne pouvaient être bien éloignés.

Un second coup de feu se fit entendre.

—Cela presse, fit Joe.

—Bon ! encore une autre détonation.

—Cela m'a l'air d'une défense personnelle.

—Hâtons-nous,”

Et ils coururent à toutes jambes. Arrivés à la lisière du bois, ils virent tout d'abord le "Victoria" à sa place, et le docteur dans la nacelle.

—Qu'y a-t-il donc ? demanda Kennedy.

—Grand Dieu ! s'écria Joe.

—Que vois-tu ?

—Là-bas, une troupe de nègres qui assiègent le ballon !”

En effet, à deux milles de là, une trentaine d'individus se pressaient en gesticulant, en hurlant, en gambadant au pied du sycamore. Quelques-uns, grimpés dans l'arbre, s'avançaient jusque sur les branches les plus élevées. Le danger semblait imminent.

—Mon maître est perdu, s'écria Joe.

—Allons, Joe, du sang-froid et du coup d'œil. Nous tenons la vie de quatre de ces moricauds dans nos mains. En avant !”

Ils avaient franchi un mille avec une extrême rapidité, quand un nouveau coup de fusil partit de la nacelle ; il atteignit un grand diable qui se hissait par la corde de l'ancre. Un corps sans vie tomba de branche en branche et resta suspendu à une vingtaine de pieds du sol, ses deux bras et ses deux jambes se balançant dans l'air.

—Hein ! fit Joe en s'arrêtant, par où diable se tient-il donc, cet animal-là ?

—Peu importe, répondit Kennedy, courons ! courons !

—Ah ! monsieur Kennedy, s'écria Joe, en éclatant de rire : par sa queue ! c'est par sa queue ! Un singe ! ce ne sont que des singes.

—Ça vaut encore mieux que des hommes, répliqua Kennedy en se précipitant au milieu de la bande hurlante.

C'était une troupe de cynocéphales assez redoutables, féroces et brutaux, horribles à voir avec leurs museaux de chien. Cependant quelques coups de fusil en eurent facilement raison, et cette horde grimaçante s'échappa, laissant plusieurs des siens à terre.

En un instant, Kennedy s'accrochait à l'échelle ; Joe se glissait dans le sycamore et détachait l'ancre ; la nacelle s'abaissait jusqu'à lui, et il y rentrait sans difficulté. Quelques minutes après, le *Victoria* s'élevait dans l'air et se dirigeait vers l'est sous l'impulsion d'un vent modéré.

—En voilà un assaut ! dit Joe.

—Nous t'avions cru assiégé par des indigènes.

—Ce n'étaient que des singes, heureusement ! répondit le docteur.

—De loin, la différence n'est pas grande, mon cher Samuel.

—Ni même de près, répliqua Joe.

Quoi qu'il en soit, reprit Fergusson, cette attaque de singes pouvait avoir les plus graves conséquences. Si l'ancre avait perdu prise sous leurs secousses répétées, qui sait où le vent m'eût entraîné !

—Que vous disais-je, monsieur Kennedy ?

—Tu avais raison, Joe ; mais, tout en ayant raison, à ce moment-là tu préparais des beefsteaks d'antilope, dont la vue me mettait déjà en appétit.

—Je le crois bien, répondit le docteur, la chair d'antilope est exquise.

—Vous pouvez en juger, monsieur, la table est servie.

—Sur ma foi, dit le chasseur, ces tranches de venaison ont un fumet sauvage qui n'est point à dédaigner.

—Bon ! je vivrais d'antilope jusqu'à la fin de mes jours, répondit Joe la bouche pleine, surtout avec un verre de grog pour en faciliter la digestion.”

Joe prépara le breuvage en question, qui fut dégusté avec recueillement.

—Jusqu'ici, cela va assez bien, dit-il.

—Très bien, riposta Kennedy.

—Voyons, monsieur Dick, regrettez-vous de nous avoir accompagnés ?

—J'aurais voulu voir qu'on m'en eût empêché !” répondit le chasseur avec un air résolu.

Il était alors quatre heures du soir ; le "Victoria" rencontra un courant plus rapide ; le sol montait insensiblement, et bientôt la colonne barométrique indiqua une hauteur de 1,500 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le docteur fut alors obligé de soutenir son aérostat par une dilatation de gaz assez forte, et le chalumeau fonctionnait sans cesse.

Vers sept heures, le *Victoria* planait sur le bassin de Kanyemé ; le docteur reconnut aussitôt ce vaste défrichement de dix milles d'étendue, avec ses villages perdus au milieu des baobabs et des calabassiers. Là est la résidence de l'un des sultans du pays de l'Ugogo, où la civilisation est peut-être moins arriérée, on y vend plus rarement les membres de sa famille ; mais, bêtes et gens, tous vivent ensemble dans des huttes rondes sans charpente et qui ressemblent à des meules de foin.

Après Kanyemé, le terrain devint aride et rocailleux ; mais, au bout d'une heure, dans une dépression fertile, la végétation reprit toute sa vigueur, à quelque distance du Mdaburu. Le vent tombait avec le jour, et l'atmosphère semblait s'endormir. Le docteur chercha vainement un courant à différentes hauteurs ; en voyant ce calme de la nature, il résolut de passer la nuit dans les airs, et, pour plus de sûreté, il s'éleva de 1,000 pieds environ. Le "Victoria" demeurait immobile. La nuit magnifiquement étoilée se fit en silence.

Dick et Joe s'étendirent sur leur couche paisible et s'endormirent d'un profond sommeil pendant le quart du docteur ; à minuit, celui-ci fut remplacé par l'Écossais.

—S'il survenait le moindre incident, réveille-moi, lui dit-il ; et surtout ne perds pas le baromètre des yeux. C'est notre boussole, à nous autres !”

La nuit fut froide, il y eut jusqu'à 27 degrés de différence entre sa température et celle du jour. Avec les ténèbres avait éclaté le

concert nocturne des animaux, que la soif et la faim chassent de leurs repaires ; les grenouilles firent retentir leur voix de soprano, doublée du glapissement des chacals, pendant que la base imposante des lions soutenait les accords de cet orchestre vivant.

En reprenant son poste le matin, le Dr Fergusson consulta sa boussole et s'aperçut que la direction du vent avait changé pendant la nuit. Le "Victoria" dérivait dans le nord-est d'une trentaine de milles depuis deux heures environ ; il passait au-dessus du Mabunguru, pays pierreux, parsemé de blocs de syénite d'un beau poli, et tout bosselé de roches en dos d'âne ; des masses coniques, semblables aux rochers de Karnak, hérissaient le sol comme autant de dolmens druidiques ; de nombreux ossements de buffles et d'éléphants blanchissaient çà et là ; il y avait peu d'arbres, sinon dans l'est, des bois profonds, sous lesquels se cachaient quelques villages.

Vers sept heures, une roche ronde, de près de deux milles d'étendue, apparut comme une immense carapace.

"Nous sommes en bon chemin, dit le Dr Fergusson. Voilà Jihoue-la-Mkoa, où nous allons faire halte pendant quelques instants. Je vais renouveler la provision d'eau nécessaire à l'alimentation de mon chalumeau ; essayons de nous accrocher quelque part.

—Il y a peu d'arbres, répondit le chasseur.

—Essayons cependant ; Joe, jette les ancres."

Le ballon, perdant peu à peu sa force ascensionnelle, s'approcha de terre ; les ancres coururent ; la patte de l'une d'elles s'engagea dans une fissure de rocher, et le "Victoria" demeura immobile.

Il ne faut pas croire que le docteur pût éteindre complètement son chalumeau pendant ses haltes. L'équilibre du ballon avait été calculé au niveau de la mer ; or le pays allait toujours en montant, et, se trouvant élevé de 600 à 700 pieds, le ballon aurait eu une tendance à descendre plus bas que le sol lui-même ; il fallait donc le soutenir par une certaine dilatation du gaz. Dans le cas seulement où, en l'absence de tout vent, le docteur eût laissé la nacelle reposer sur terre, l'aérostat, alors délesté d'un poids considérable, se serait maintenu sans le secours du chalumeau.

Les cartes indiquaient de vastes mares sur le versant occidental de Jihoue-la-Mkoa. Joe s'y rendit seul avec un baril, qui pouvait contenir une dizaine de gallons ; il trouva sans peine l'endroit indiqué, non loin d'un petit village désert, fit sa provision d'eau, et revint en moins de trois quarts d'heure ; il n'avait rien vu de particulier, si ce n'est d'immenses trappes à éléphant ; il faillit même choir dans l'une d'elles, où gisait une carcasse à demi rongée.

Il rapporta de son excursion une sorte de nèfles, que des singes mangeaient avidement. Il reconnut le fruit du "mbenbu," arbre très-abondant sur la partie occidentale de Jihoue-la-Mkoa. Fergusson attendait Joe avec une certaine impatience, car un séjour même rapide sur cette terre inhospitalière lui inspirait toujours des craintes.

L'eau fut embarquée sans difficulté, car la nacelle descendit presque au niveau du sol ; Joe put arracher l'ancre, et remonta lestement auprès de son maître. Aussitôt, celui-ci raviva sa flamme, et le "Victoria reprit la route des airs.

Il se trouvait alors à une centaine de milles de Kazeh, important établissement de l'intérieur de l'Afrique, où, grâce à un courant du sud-est, les voyageurs pouvaient espérer de parvenir pendant cette journée ; ils marchaient avec une vitesse de 14 milles à l'heure ; la conduite de l'aérostat devint alors assez difficile ; on ne pouvait s'élever trop haut sans dilater beaucoup le gaz, car le pays se trouvait déjà à une hauteur moyenne de 3,000 pieds. Or, autant que possible, le docteur préférait ne pas forcer sa dilatation ; il suivit donc fort adroitement les sinuosités d'une pente assez roide, et rasa de près les villages de Thembo et de Tura-Wels. Ce dernier fait partie de l'Unyamwezy, magnifique contrée où les arbres atteignent les plus grandes dimensions, entre autres les cactus, qui deviennent gigantesques.



L'ENLÈVEMENT DU SORCIER

Vers deux heures, par un temps magnifique, sous un soleil de feu, qui dévorait le moindre courant d'air, le "Victoria" planait au-dessus de la ville de Kazeh, située à 350 milles de la côte.

"Nous sommes partis de Zanzibar à neuf heures du matin, dit le docteur Fergusson en consultant ses notes, et après deux jours de traversée nous avons parcouru par nos déviations près de 500 milles géographiques. Les capitaines Burton et Speke mirent quatre mois et demi à faire le même chemin !"

## CHAPITRE XV

Kazeh, point important de l'Afrique centrale, n'est point une ville ; à vrai dire, il n'y a point de ville à l'intérieur. Kazeh n'est qu'un ensemble de six vastes excavations, Là, sont enfermées des cases, des huttes à esclaves, avec de petites cours et de petits jardins, soigneusement cultivés ; oignons, patates, anbergines, citrouilles et champignons d'une saveur parfaite y poussent à ravir.

L'Unyamwezy est la terre de la Lune par excellence, le parc fertile et splendide de l'Afrique ; au centre se trouve le district de l'Unyanembé, une contrée délicieuse, où vivent paresseusement quelques familles d'Omani, qui sont des Arabes d'origine très-pure.

Ils ont longtemps fait le commerce à l'intérieur de l'Afrique et dans l'Arabie ; ils ont trafiqué de gommés, d'ivoire, d'indienne, d'esclaves ; leurs caravanes sillonnaient ces régions équatoriales ; elles vont encore chercher à la côte les objets de luxe et de plaisir pour ces marchands enrichis, et ceux-ci, au milieu de femmes et de serviteurs, mènent dans cette contrée charmante l'existence la moins agitée et la plus horizontale, toujours étendus, riant, fumant ou dormant.

Autour de ces excavations, de nombreuses cases d'indigènes, de vastes emplacements pour les marchés, des champs de canabis et de datura, de beaux arbres et de frais ombrages, voilà Kazeh.

Là est le rendez-vous général des caravanes : celle du Sud, avec leurs esclaves et leurs chargements d'ivoire ; celles de l'Ouest, qui exportent le coton et les verroteries aux tribus des Grands-Lacs.

Aussi, dans les marchés, règne-t-il une agitation perpétuelle, un brouhaha sans nom, composé du cri des porteurs métis, du son des tambours et des cornets des honnisements des mules, du braiment des ânes, du chant des femmes, du piaillage des enfants, et des coups de rotin de Jemadar, qui bat la mesure dans cette symphonie pastorale.

Là s'étalent sans ordre, et même avec un désordre charmant, les étoffes voyantes, les rassades, les ivoires, les dents de rhinocéros, les dents de requins, le miel, le tabac, le coton ; là se pratiquent les marchés les plus étranges, où chaque objet n'a de valeur que par les désirs qu'il excite.

Tout d'un coup, cette agitation, ce mouvement, ce bruit tomba subitement. Le "Victoria" venait d'apparaître dans les airs ; il planait majestueusement et descendait peu à peu, sans s'écarter de la verticale. Hommes, femmes, enfants, esclaves, marchands, Arabes et nègres, tout disparut et se glissa dans les "tembés" et sous les luttes.

"Mon cher Samuel, dit Kennedy, si nous continuons à produire de pareils effets, nous aurons de la peine à établir des relations commerciales avec ces gens-là.

—Il y aurait cependant, dit Joe, une opération commerciale d'une grande simplicité à faire. Ce serait de descendre tranquillement et d'emporter les marchandises les plus précieuses, sans nous préoccuper des marchands. On s'enrichirait.

—Bon ! répliqua le docteur, ces indigènes ont eu peur au premier moment. Mais ils ne tarderont pas à revenir par superstition ou par curiosité.

—Vous croyez, mon maître ?

—Nous verrons bien ; mais il sera prudent de ne point trop les approcher : le "Victoria" n'est pas un ballon blindé ni cuirassé ; il n'est donc à l'abri ni d'une balle, ni d'une flèche.

—Comptes-tu donc, mon cher Samuel, entrer en pourparlers avec ces Africains ?

—Si cela se peut, pourquoi pas ? répondit le docteur ; il doit se trouver à Kazeh des marchands arabes plus instruits, moins sauvages. Je me rappelle que MM. Burton et Speke n'eurent qu'à se louer de l'hospitalité des habitants de la ville. Ainsi, nous pouvons tenter l'aventure."

Le "Victoria," s'étant insensiblement rapproché de terre, accrocha l'une de ses ancres au sommet d'un arbre près de la place du marché.

Toute la population reparaisait en ce moment hors de ses trous ; les têtes sortaient avec circonspection. Plusieurs "Waganga", reconnaissables à leurs insignes de coquillages coniques, s'avancèrent hardiment ; c'étaient les sorciers de l'endroit. Ils portaient à leur ceinture de petites gourdes noires enduites de graisse, et divers objets de magie, d'une malpropreté d'ailleurs toute doctorale.

Peu à peu, la foule se fit à leurs côtés, les femmes et les enfants les entourèrent, les tambours rivalisèrent de fracas, les mains se choquèrent et furent tendues vers le ciel.

"C'est leur manière de supplier, dit le docteur Fergusson ; si je ne me trompe, nous allons être appelés à jouer un grand rôle.

—Eh bien ! monsieur, jouez-le.

—Toi-même, mon brave Joe, tu vas peut-être devenir un dieu.

—Eh ! monsieur, cela ne m'inquiète guère, et l'encens ne me déplaît pas."

En ce moment, un des sorciers, un "Myanga" fit un geste, et toute cette clameur s'éteignit dans un profond silence. Il adressa quelques paroles aux voyageurs, mais dans une langue inconnue.

Le docteur Fergusson n'ayant pas compris, lança à tout hasard quelques mots d'arabe, et il lui fut immédiatement répondu dans cette langue.

L'orateur se livra à une abondante harangue, très fleurie, très écoutée ; le docteur ne tarda pas à reconnaître que le "Victoria" était tout bonnement pris pour la Lune en personne, et que cette aimable déesse avait daigné s'approcher de la ville avec ses trois Fils, honneur qui ne serait jamais oublié dans cette terre aimée du Soleil.

Le docteur répondit avec une grande dignité que la Lune faisait tous les mille ans sa tournée départementale, éprouvant le besoin de se montrer de plus près à ses adorateurs ; il les pria donc de ne pas se gêner et d'abuser de sa divine présence pour faire connaître leurs besoins et leurs vœux.

Le sorcier répondit à son tour que le sultan, le "Mwani", malade depuis de longues années, réclamait les secours du Ciel, et il invitait les Fils de la Lune à se rendre auprès de lui.

Le docteur fit part de l'invitation à ses compagnons.

"Et tu vas te rendre auprès de ce roi nègre ? dit le chasseur.

—Sans doute. Ces gens-là me paraissent bien disposés ; l'atmosphère est calme ; il n'y a pas un souffle de vent ! Nous n'avons rien à craindre pour le "Victoria".

—Mais que feras-tu ?

—Sois tranquille, mon cher Dick ; avec un peu de médecine, je m'en tirerai."

Puis, s'adressant à la foule :

"La lune, prenant en pitié le souverain cher aux enfants de l'Unyamwezy, nous a confié le soin de sa guérison. Qu'il se prépare à nous recevoir !"

Les clameurs, les chants, les démonstrations redoublèrent, et toute cette vaste fourmilière de têtes noires se remit en mouvement.

"Maintenant, mes amis, dit le Dr Fergusson, il faut tout prévoir ; nous pouvons, à un moment donné, être forcés de repartir rapidement. Dick restera donc dans la nacelle, et, au moyen du chalumeau, il maintiendra une force ascensionnelle suffisante. L'ancre est solidement assujettie ; il n'y a rien à craindre. Je vais descendre à terre. Joe m'accompagnera ; seulement, il restera au pied de l'échelle.

—Comment ! tu iras seul chez ce moricaud ? dit Kennedy.

—Comment ! M. Samuel, s'écria Joe, vous ne voulez pas que je vous suive jusqu'au bout ?

—Non, j'irai seul ; ces braves gens se figurent que leur grande déesse la Lune est venue leur rendre visite ; je suis protégé par la superstition ; ainsi, n'ayez aucune crainte, et restez chacun au poste que je vous assigne.

—Puisque tu le veux..., répondit le chasseur.

—Veille à la dilatation du gaz.

—C'est convenu."

Les cris des indigènes redoublaient ; ils réclamaient énergiquement l'intervention céleste.

"Voilà ! voilà ! fit Joe. Je les trouve un peu impérieux envers leur bonne Lune et ses divins Fils."

Le docteur, muni de sa pharmacie de voyage, descendit à terre, précédé de Joe. Celui-ci, grave et digne comme il convenait, s'assied au pied de l'échelle, les jambes croisées sous lui à la façon arabe, et une partie de la foule l'entoura d'un cercle respectueux.

Pendant ce temps, le Dr Fergusson, conduit au son des instruments, escortés par des pyrriques religieuses, s'avança lentement vers le "tembé royal," situé assez loin hors de la ville ; il était environ trois heures, et le soleil resplendissait ; il ne pouvait faire moins pour la circonstance.

Le docteur marchait avec dignité ; les "Waganga" l'entouraient et contenaient la foule. Fergusson fut bientôt rejoint par le fils naturel du sultan, jeune garçon assez bien tourné, qui, suivant la

coutume du pays, était le seul héritier des biens paternels, à l'exclusion des enfants légitimes ; il se prosterna devant le Fils de la Lune ; celui-ci le releva d'un geste gracieux.

Trois quarts d'heure après, par des sentiers ombreux, au milieu de tout le luxe d'une végétation tropicale, cette procession enthousiasmée arriva au palais du sultan, sorte d'édifice carré, appelé Ititénya, et situé au versant d'une colline. Une espèce de vérandah, formée par le toit de chaume, régnait à l'extérieur, appuyée sur des poteaux de bois qui avaient la prétention d'être sculptés. De longues lignes d'argile rougeâtre ornaient les murs, cherchant à reproduire des figures d'hommes et de serpents, ceux-ci naturellement mieux réussis que ceux-là. La toiture de cette habitation ne reposait pas immédiatement sur les murailles, et l'air pouvait y circuler librement ; d'ailleurs, pas de fenêtres, et à peine une porte.

Le Dr Fergusson fut reçu avec de grands honneurs par les gardes et les favoris, des hommes de belle race, des Wanyamwezi, type pur des populations de l'Afrique centrale, forts et robustes, bien faits et bien portants. Leurs cheveux, divisés en un grand nombre de petites tresses, retombaient sur leurs épaules ; au moyen d'incisions noires ou bleues, ils zébraient leurs joues depuis les tempes jusqu'à la bouche. Leurs oreilles, affreusement distendues, supportaient des disques en bois et des plaques de gomme copal ; ils étaient vêtus de toiles brillamment peintes ; les soldats, armés de la sagaie, de l'arc, de la flèche barbelée et empoisonnée du suc de l'euphorbe, du coutelas, du "sime," long sabre à dents de scie, et de petites haches d'armes.

Le docteur pénétra dans le palais. Là, en dépit de la maladie du sultan, le vacarme déjà terrible redoubla à son arrivée. Il remarqua au linteau de la porte des queues de lièvre, des crinières de zèbre, suspendues en manière de talisman. Il fut reçu par la troupe des femmes de Sa Majesté, aux accords harmonieux de l'"upatu," sorte de cymbale faite avec le fond d'un pot de cuivre, et au fracas du "kilindo," tambour de cinq pieds de haut creusé dans un tronc d'arbre, et contre lequel deux virtuoses s'escrimaient à coups de poing.

La plupart de ces femmes paraissaient fort jolies, et fumaient en riant la tabac et le thang dans de grandes pipes noires ; elles semblaient bien faites sous leur longue robe drapée avec grâce, et portaient le "kilt" en fibres de calèche, fixé autour de leur ceinture.

Six d'entre elles n'étaient pas les moins gaies de la bande, quoique placées à l'écart et réservées à un cruel supplice. A la mort du sultan, elles devaient être enterrées auprès de lui, pour le distraire pendant l'éternelle solitude.

Le Dr Fergusson, après avoir embrassé tout cet ensemble d'un coup d'œil, s'avança jusqu'au lit de bois du souverain. Il vit là un homme d'une quarantaine d'années, parfaitement abruti par les orgies de toutes sortes et dont il n'y avait rien à faire. Cette maladie, qui se prolongeait depuis des années, n'était qu'une ivresse perpétuelle. Ce royal ivrogne avait à peu près perdu connaissance, et tout l'amboniam du monde ne l'aurait pas remis sur pied.

Les favoris et les femmes, fléchissant le genou, se courbaient pendant cette visite solennelle. Au moyen de quelques gouttes d'un violent cordial le docteur ranima un instant ce corps abruti ; le sultan fit un mouvement, et, pour un cadavre qui ne donnait plus signe d'existence depuis quelques heures, ce symptôme fut accueilli par un redoublement de cris en l'honneur du médecin.

Celui-ci, qui en avait assez, écarta par un mouvement rapide ses adorateurs trop démonstratifs et sortit du palais. Il se dirigea vers le "Victoria". Il était six heures du soir.

Joe, pendant son absence, attendait tranquillement au bas de l'échelle ; la foule lui rendait les plus grands devoirs. En véritable Fils de la Lune, il se laissait faire. Pour une divinité, il avait l'air d'un assez brave homme, pas fier, familier même avec les jeunes Afri-

caines, qui ne se lassaient pas de le contempler. Il leur tenait d'ailleurs d'aimables discours.

"Adorez, mesdemoiselles, adorez, leur disait-il ; je suis un bon diable, quoique fils de déesse !"

On lui présenta les dons propitiatoires, ordinairement déposés dans les "mzimu" ou huttes-fétiches. Cela consistait en épis d'orge et en "pombé". Joe se crut obligé de goûter à cette espèce de bière forte ; mais son palais, quelque fait au vin et au whiskey, ne put en supporter la violence. Il fit une affreuse grimace, que l'assistance prit pour un sourire aimable.

Et puis les jeunes filles, confondant leurs voix dans une mélodie traînante, exécutèrent une danse grave autour de lui.

"Ah ! vous dansez, dit-il, eh bien ! je ne serai pas en reste avec vous, et je vais vous montrer une danse de mon pays."

Et il entama une gigue étourdissante, se contournant, se déhantant, se déjetant, dansant des pieds, dansant des genoux, dansant des mains, se développant en contorsions extravagantes, en poses incroyables, en grimaces impossibles, donnant ainsi à ces populations une étrange idée de la manière dont les dieux dansent dans la Lune.

Or, tous ces Africains, imitateurs comme des singes, eurent bientôt fait de reproduire ses manières, ses gambades, ses trémoussements ; ils ne perdaient pas un geste, ils n'oubliaient pas une attitude ; ce fut alors un tohu-bohu, un remuement, une agitation dont il est difficile de donner une idée, même faible. Au plus beau de la fête, Joe aperçut le docteur.

Celui-ci revenait en toute hâte, au milieu d'une foule hurlante et désordonnée. Les sorciers et les chefs semblaient fort animés. On entourait le docteur ; on le pressait, on le menaçait.

Etrange revirement ! Que s'était-il passé ? Le sultan avait-il maladroitement succombé entre les mains de son médecin céleste ?

Kennedy, de son poste, vit le danger sans en comprendre la cause. Le ballon, fortement sollicité par la dilatation du gaz, tendait sa corde de retenue, impatient de s'élever dans les airs.

Le docteur parvint au pied de l'échelle. Une crainte superstitieuse retenait encore la foule et l'empêchait de se porter à des violences contre sa personne ; il gravit rapidement les échelons, et Joe le suivit avec agilité.

"Pas un instant à perdre, lui dit son maître. Ne cherche pas à dérober l'ancre ! Nous couperons la corde ! Suis-moi !

—Mais qu'y a-t-il donc ? demanda Joe en escaladant la nacelle.

—Qu'est-il arrivé ? fit Kennedy, sa carabine à la main.

—Regardez, répondit le docteur en montrant l'horizon.

—Eh bien ? demanda le chasseur.

—Eh bien ! la lune !"

La lune, en effet, se levait rouge et splendide, un globe de feu sur un fond d'azur. C'était bien elle ! Elle et le "Victoria !"

Ou il y avait deux lunes, ou les étrangers n'étaient que des imposteurs, des intrigants, des faux dieux !

Telles avaient été les réflexions naturelles de la foule. De là le revirement.

Joe ne put retenir un immense éclat de rire. La population de Kazeh, comprenant que sa proie lui échappait, poussa des hurlements prolongés ; des arcs, des mousquets furent dirigés vers le ballon.

Mais un des sorciers fit un signe. Les armes s'abaissèrent ; il grimpa dans l'arbre, avec l'intention de saisir la corde de l'ancre et d'amener la machine à terre.

Joe s'élança une hachette à la main.

"Faut-il couper ? dit-il.

—Attends, répondit le docteur.

—Mais ce nègre ?..

—Nous pourrions peut-être sauver notre ancre, et j'y tiens. Il sera toujours temps de couper."

Le sorcier, arrivé dans l'arbre, fit si bien qu'en rompant les branches il parvint à décrocher l'ancre ; celle-ci, violemment attirée par l'aérostat, attrapa le sorcier entre les jambes, et celui-ci, à cheval sur cet hippogriffe inattendu, partit pour les régions de l'air.

La stupeur de la foule fut immense de voir l'un de ses Waganga s'élancer dans l'espace.

— Hurrah ! s'écria Joe pendant que le " Victoria ", grâce à sa puissance ascensionnelle, montait avec une grande rapidité.

— Il se tient bien, dit Kennedy ; un petit voyage ne lui fera pas de mal.

— Est-ce que nous allons lâcher ce nègre tout d'un coup ? demanda Joe.

— Fi donc ! répliqua le docteur ! nous le replacerons tranquillement à terre, et je crois qu'après une telle aventure, son pouvoir de magicien s'accroîtra singulièrement dans l'esprit de ses contemporains.

— Ils sont capables d'en faire un dieu ", s'écria Joe.

Le " Victoria " était parvenu à une hauteur de mille pieds environ. Le nègre se cramponnait à la corde avec une énergie terrible. Il se taisait, ses yeux demeuraient fixes. Sa terreur se mêlait d'étonnement. Un léger vent d'ouest poussait le ballon au delà de la ville. Une demi-heure plus tard, le docteur, voyant le pays désert, modéra la flamme du chalumeau et se rapprocha de terre. A vingt pieds du sol, le nègre prit rapidement son parti ; il s'élança, tomba sur les jambes et se mit à fuir vers Kazeh, tandis que, subitement délesté, le " Victoria " remontait dans les airs.

## CHAPITRE XVI

— Voilà ce que c'est, dit Joe, de faire les Fils de la Lune sans sa permission ! Ce satellite a failli nous jouer là un vilain tour ! Est-ce que, par hasard, mon maître, vous auriez compromis sa réputation par votre médecine ?

— Au fait, dit le chasseur, qu'était ce sultan de Kazeh ?

— Un vieil ivrogne à demi-mort, répondit le docteur, et dont la perte ne se fera pas trop vivement sentir. Mais la morale de ceci, c'est que les honneurs sont éphémères, et il ne faut pas trop y prendre goût.

— Tant pis, répliqua Joe. Cela m'allait ! Etre adoré ! faire le dieu à sa fantaisie ! Mais que voulez-vous ? la Lune s'était montrée, et toute rouge, ce qui prouve bien qu'elle était fâchée !

Pendant ces discours et autres, dans lesquels Joe examina l'astre des nuits à un point de vue entièrement nouveau, le ciel se chargeait de gros nuages vers le nord, de ces nuages sinistres et pesants. Un vent assez vif, ramassé à trois cents pieds du sol, poussait le " Victoria " vers le nord-nord-est. Au-dessus de lui, la voûte azurée était pure, mais on la sentait lourde.

Les voyageurs se trouvèrent, vers huit heures du soir, par 32° 40' de longitude et 4° 17' de latitude ; les courants atmosphériques, sous l'influence d'un orage prochain, les poussaient avec une vitesse de trente-cinq milles à l'heure. Sous leurs pieds passaient rapidement les plaines ondulées et fertiles de Mfuto. Le spectacle en était admirable, et fut admiré.

— Nous sommes en plein pays de la Lune, dit le Dr Fergusson, car il a conservé ce nom que lui donna l'antiquité, sans doute parce que la lune y fut adorée de tout temps. C'est vraiment une contrée magnifique, et l'on rencontrerait difficilement une végétation plus belle.

— Si on la trouvait autour de Londres, ce ne serait pas naturel, répondit Joe ; mais ce serait fort agréable ! Pourquoi ces belles choses-là sont-elles réservées à des pays aussi barbares ?

— Et sait-on, répliqua le docteur, si quelque jour cette contrée ne deviendra pas le centre de la civilisation ? Les peuples de l'avenir s'y porteront peut-être, quand les régions de l'Europe se seront épuisées à nourrir leurs habitants.

— Tu crois cela ? fit Kennedy.

— Sans doute, mon cher Dick. Vois la marche des événements ; considère les migrations successives des peuples, et tu arriveras à la même conclusion que moi. L'Asie est la première nourrice du monde, n'est-il pas vrai ? Pendant quatre mille ans peut-être, elle travaille, elle est féconde, elle produit, et puis quand les pierres ont poussé là où poussaient les moissons dorées d'Homère, ses enfants abandonnent son sein épuisé et flétri. Tu les vois alors se jeter sur l'Europe, jeune et puissante, qui les nourrit depuis deux mille ans. Mais déjà sa fertilité se perd ; ses facultés productrices diminuent chaque jour ; ces maladies nouvelles, dont sont frappés chaque année les produits de la terre, ces fausses récoltes, ces insuffisantes ressources, tout cela est le signe certain d'une vitalité qui s'altère, d'un épuisement prochain. Aussi voyons-nous déjà les peuples se précipiter aux nourrissantes mamelles de l'Amérique, comme à une source non pas inépuisable, mais encore inépuisée. A son tour, ce nouveau continent se fera vieux ; ses forêts vierges tomberont sous la hache de l'industrie ; son sol s'affaiblira pour avoir trop produit ce qu'on lui aura trop demandé : là où deux moissons s'épanouissaient chaque année, à peine une sortira-t-elle de ces terrains à bout de forces. Alors l'Afrique offrira aux races nouvelles les trésors accumulés depuis des siècles dans son sein. Ces climats fatals aux étrangers s'épurèrent par les assolements et les drainages : ces eaux éparses se réuniront dans un lit commun pour former une artère navigable. Et ce pays sur lequel nous planons, plus fertile, plus riche, plus vital que les autres, deviendra quelque grand royaume, où se produiront des découvertes plus étonnantes encore que la vapeur et l'électricité.

— Ah ! monsieur, dit Joe, je voudrais bien voir cela.

— Tu t'es levé trop matin, mon garçon.

— D'ailleurs, dit Kennedy, cela sera peut-être une fort ennuyeuse époque que celle où l'industrie absorbera tout à son profit ! A force d'inventer des machines, les hommes se feront dévorer par elles ! Je me suis toujours figuré que le dernier jour du monde sera celui où quelque immense chaudière chauffée à trois milliards d'atmosphère fera sauter notre globe !

— Et j'ajoute, dit Joe, que les Américains n'auront pas été les derniers à travailler à la machine !

— En effet, répondit le docteur, ce sont de grands chaudronniers ! Mais, sans nous laisser emporter à de semblables discussions, contentons-nous d'admirer cette terre de la Lune, puisqu'il nous est donné de la voir."

Le soleil, glissant ses derniers rayons sous la masse des nuages amoncelés, ornait d'une crête d'or les moindres accidents du sol : arbres gigantesques, herbes arborescentes, mousses à ras de terre, tout avait sa part de cet effluve lumineux ; le terrain, légèrement ondulé, ressautait ça et là en petites collines coniques ; pas de montagnes à l'horizon ; d'immenses palissades broussaillées, des haies impénétrables, des jungles épineuses séparaient les clairières où s'étaient de nombreux villages ; les euphorbes gigantesques les entouraient de fortifications naturelles, en s'entremêlant aux branches coralliformes des arbustes.

Bientôt le Malagazari, principal affluent du lac Tanganayika, se mit à serpenter sous les massifs de verdure ; il donnait asile à ces nombreux cours d'eau, nés de torrents gonflés à l'époque des crues, ou d'étangs creusés dans la couche argileuse du sol. Pour des observateurs élevés, c'était un réseau de cascades jeté sur toute la face occidentale du pays.

Des bestiaux à grosses bosses pâturaient dans les prairies grasses et disparaissaient sous les grandes herbes ; les forêts, aux essences magnifiques, offraient aux yeux comme de vastes bouquets ; mais dans ces bouquets, lions, léopards, hyènes, tigres, se réfugiaient pour échapper aux dernières chaleurs du jour. Parfois un éléphant faisait ondoyer la cime des taillis, et l'on entendait le craquement des arbres cédant à ses cornes d'ivoire.

—Quel pays de chasse ! s'écria Kennedy enthousiasmé ; une balle lancée à tout hasard dans une forêt, rencontrerait un gibier digne d'elle ! Est-ce qu'on ne pourrait pas en essayer un peu ?

—Non pas, mon cher Dick ; voici la nuit, une nuit menaçante, escortée d'un orage. Or, les orages sont terribles dans cette contrée, où le sol est disposé comme une immense batterie électrique.

—Vous avez raison, monsieur, dit Joe ; la chaleur est devenue étouffante, le vent est complètement tombé ; on sent qu'il se prépare quelque chose.

—L'atmosphère est chargée d'électricité, répondit le docteur ;



LES HIPPOPOTAMES A LA SURFACE DES ÉTANGS

tout être vivant est sensible à cet état de l'air qui précède la lutte des éléments, et j'avoue que je n'en fus jamais imprégné à ce point.

—Eh bien ! demanda le chasseur, ne serait-ce pas le cas de descendre ?

—Au contraire, Dick, j'aimerais mieux monter. Je crains seulement d'être entraîné au delà de ma route pendant ces croisements de courants atmosphériques.

—Veux-tu donc abandonner la direction que nous suivons depuis la côte ?

—Si cela m'est possible, répondit Fergusson, je me porterais plus directement au nord pendant sept à huit degrés ; j'essayerai de remonter vers les latitudes présumées des sources du Nil ; peut-être apercevrons-nous quelques traces de l'expédition du capitaine Speke, ou même la caravane de M. de Acuglin. Si mes calculs sont exacts,

nous nous trouvons par 32° 40 de longitude, et je voudrais monter droit au delà de l'équateur.

—Vois donc ! s'écria Kennedy en interrompant son compagnon, vois donc ces hippopotames qui se glissent hors des étangs, ces masses de chair sanguinolente, et ces crocodiles qui aspirent bruyamment l'air !

—Ils étouffent ! fit Joe. Ah ! quelle manière charmante de voyager, et comme on méprise toute cette malfaisante vermine ! Monsieur Samuel ! monsieur Kennedy, voyez donc ces bandes d'animaux qui marchent en rangs pressés ! Ils sont bien deux cents ; ce sont des loups.

—Non, Joe, mais des chiens sauvages ; une fameuse race, qui ne craint pas de s'attaquer aux lions. C'est la plus terrible rencontre que puisse faire un voyageur. Il est immédiatement mis en pièces.

—Bon ! ce ne sera pas Joe qui se chargera de leur mettre une muselière, répondit l'aimable garçon. Après ça, si c'est leur naturel, il ne faut pas trop leur en vouloir.

Le silence se faisait peu à peu sous l'influence de l'orage ; il semblait que l'air épaissi devint impropre à transmettre les sons ; l'atmosphère paraissait ouatée et, comme une salle tendue de tapisseries, perdait toute sonorité. L'oiseau rameur, la grue couronnée, les geais rouges et bleus, le moqueur, les moncherolles disparaissaient dans les grands arbres. La nature entière offrait les symptômes d'un cataclysme prochain.

A neuf heures du soir, le "Victoria" demeurait immobile au-dessus de Mséné, vaste réunion de villages à peine distincts dans l'ombre ; parfois la réverbération d'un rayon égaré dans l'eau morte indiquait des fossés distribués régulièrement, et, par une dernière éclaircie, le regard put saisir la forme calme et sombre des palmiers, des tamarins, des sycomores et des euphorbes gigantesques.

—J'étouffe, dit l'Écossais en aspirant à pleins poumons le plus possible de cet air raréfié ; nous ne bougeons plus ! Descendrons-nous ?

—Mais l'orage ? fit le docteur assez inquiet.

—Si tu crains d'être entraîné par le vent, il me semble que tu n'as pas d'autre parti à prendre.

—L'orage n'éclatera peut-être pas cette nuit, reprit Joe ; les nuages sont très-haut.

—C'est même une raison qui me fait hésiter à les dépasser ; il faudrait monter à une grande élévation, perdre la terre de vue et ne savoir pendant toute la nuit si nous avançons et de quel côté nous avançons.

—Décide-toi, mon cher Samuel ; cela presse.

—Il est fâcheux que le vent soit tombé, reprit Joe ; il nous eût entraînés loin de l'orage.

—Cela est regrettable, mes amis, car les nuages sont un danger pour nous ; ils renferment des courants opposés qui peuvent nous enlacer dans leurs tourbillons et des éclairs capables de nous incendier. D'un autre côté, la force de la rafale peut nous précipiter à terre, si nous jetons l'ancre au sommet d'un arbre.

—Alors, que faire ?

—Il faut maintenir le "Victoria" dans une zone moyenne entre les périls de la terre et du ciel. Nous avons de l'eau en quantité suffisante pour le chalumeau, et nos deux cents livres de lest sont intactes. Au besoin, je m'en servirais.

—Nous allons veiller avec toi, dit le chasseur.

—Non, mes amis ; mettez les provisions à l'abri, et couchez-vous ; je vous réveillerai si cela est nécessaire.

—Mais, mon maître, ne feriez-vous pas bien de prendre du repos vous-même, puisque rien ne nous menace encore ?

—Non, merci, mon garçon ; je préfère veiller. Nous sommes immobiles, et, si les circonstances ne changent pas, demain nous nous trouverons exactement à la même place.

—Bonsoir, monsieur.

—Bonne nuit, si c'est possible."

Kennedy et Joe s'allongèrent sous les couvertures, et le docteur demeura seul dans l'immensité.

Cependant le dôme des nuages s'abaissait insensiblement, et l'obscurité se faisait profonde. La voûte noire s'arrondissait autour du globe terrestre comme pour l'écraser. Tout d'un coup, un éclair violent, rapide, incisif, raya l'ombre ; sa déchirure n'était pas reformée qu'un effrayant éclat de tonnerre ébranlait les profondeurs du ciel.

" Alerte ! " s'écria Fergusson.

Les deux dormeurs, réveillés à ce bruit épouvantable, se tenaient à ses ordres.

" Descendons-nous ? fit Kennedy.

—Non ! le ballon n'y résisterait pas. Montons avant que ces nuages se résolvent en eau et que le vent se déchaîne !"

Et il poussa activement la flamme du chalumeau dans les spirales du serpent.

Les orages des tropiques se développent avec une rapidité comparable à leur violence. Un second éclair déchira la nue et fut suivi de vingt autres immédiats. Le ciel était zébré d'étincelles électriques, qui grésillaient sous les larges gouttes de la pluie.

" Nous sommes attardés, dit le docteur. Il nous faut maintenant traverser une zone de feu avec notre ballon rempli d'air inflammable !

—Mais à terre ! à terre ! reprenait toujours Kennedy.

—Le risque d'être foudroyé serait presque le même, et nous serions vite déchirés aux branches des arbres !

—Nous montons, monsieur Samuel !

—Plus vite ! plus vite encore !"

Dans cette partie de l'Afrique, pendant les orages équatoriaux, il n'est pas rare de compter de trente à trente-cinq éclairs à la minute. Le ciel est littéralement en feu, et les éclats du tonnerre ne discontinuent pas.

Le vent se déchainait avec une violence effrayante dans cette atmosphère embrasée ; il tordait les nuages incandescents ; on eût dit le souffle d'un ventilateur immense qui activait tout cet incendie.

Le Dr Fergusson maintenant son chalumeau à pleine chaleur ; le ballon se dilatait et montait ; à genoux, au centre de la nacelle, Kennedy retenait les rideaux de la tente. Le ballon tourbillonnait à donner le vertige, et les voyageurs subissaient d'inquiétantes oscillations. Il se faisait de grandes cavités dans l'enveloppe de l'aérostat ; le vent s'y engouffrait avec violence, et le taffetas détonnait sous sa pression. Une sorte de grêle, précédée d'un bruit tumultueux, sillonnait l'atmosphère et crépitait sur le " Victoria. " Celui-ci, cependant, continuait sa marche ascensionnelle ; les éclairs dessinaient des tangentes enflammées à sa circonférence ; il était en plein feu.

" A la garde de Dieu ! dit le Dr Fergusson ; nous sommes entre ses mains ; lui seul peut nous sauver. Préparons-nous à tout événement, même à un incendie ; notre chute peut n'être pas rapide."

La voix du docteur parvenait à peine à l'oreille de ses compagnons ; mais ils pouvaient voir sa figure calme au milieu du sillonement des éclairs ; il regardait les phénomènes de phosphorescence produits par le feu Saint-Elme qui voltigeait sur le filot de l'aérostat. Celui-ci tournoyait, tourbillonnait, mais il montait toujours ; au bout d'un quart d'heure, il avait dépassé la zone des nuages orageux ; les effluences électriques se développaient au-dessous de lui, comme une vaste couronne de feux d'artifice suspendus à sa nacelle.

C'était là l'un des plus beaux spectacles que la nature pût donner à l'homme. En bas, l'orage. En haut, le ciel étoilé, tranquille, muet, impassible, avec la lune projetant ses paisibles rayons sur ces nuages irrités.

Le Dr Fergusson consulta le baromètre, il donna douze mille pieds d'élévation. Il était onze heures du soir.

" Grâce au ciel, tout danger est passé, dit-il ; il nous suffit de nous maintenir à cette hauteur.

—C'était effrayant ! répondit Kennedy.

—Bon, répliqua Joe, cela jette de la diversité dans le voyage, et je ne suis pas fâché d'avoir vu un orage d'un peu haut. C'est un joli spectacle !"

## CHAPITRE XVII

Vers six heures du matin, le lundi, le soleil s'élevait au-dessus de l'horizon ; les nuages se dissipèrent, et un joli vent rafraîchit ces premières lueurs matinales.

La terre, toute parfumée, reparut aux yeux des voyageurs. Le ballon, tournant sur place au milieu des courants opposés, avait à peine dérivé ; le docteur, laissant se contracter le gaz, descendit afin de saisir une direction plus septentrionale. Longtemps ses recherches furent vaines ; le vent l'entraîna dans l'ouest, jusqu'en vue des célèbres montagnes de la Lune, qui s'arrondissent en demi-cercle autour de la pointe du lac Tanganayika ; leur chaîne, peu accidentée, se détachait sur l'horizon bleuâtre ; on eût dit une fortification naturelle, infranchissable aux explorateurs du centre de l'Afrique ; quelques cônes isolés portaient la trace des neiges éternelles.

" Nous voilà, dit le docteur, dans un pays inexploré ; le capitaine Burton s'est avancé fort avant dans l'Ouest ; mais il n'a pu atteindre ces montagnes célèbres ; il en a même nié l'existence, affirmée par Speke, son compagnon ; il prétend qu'elles sont nées dans l'imagination de ce dernier ; pour nous, mes amis, il n'y a plus de doute possible.

—Est-ce que nous les franchirons ? demanda Kennedy.

—Non pas, s'il plaît à Dieu ; j'espère trouver un vent favorable qui me ramènera à l'équateur ; j'attendrai même, s'il le faut, et je ferai du " Victoria " comme d'un navire qui jette l'ancre par les vents contraires."

Mais les prévisions du docteur ne devaient pas tarder à se réaliser. Après avoir essayé différentes hauteurs, le " Victoria " fila dans le nord-est avec une vitesse moyenne.

" Nous sommes dans la bonne direction, dit-il en consultant sa boussole, et à peine à deux cents pieds de terre, toutes circonstances heureuses pour reconnaître ces régions nouvelles ; le capitaine Speke, en allant à la découverte du lac Ukéroué, remontait plus à l'est, en droite ligne au-dessus de Kazeh.

—Irons-nous longtemps de la sorte ? demanda Kennedy.

—Peut-être ; notre but est de pousser une pointe du côté des sources du Nil, et nous avons plus de six cents milles à parcourir, jusqu'à la limite extrême atteinte par les explorateurs venus du Nord.

—Et nous ne mettrons pas pied à terre, fit Joe, histoire de se dégourdir les jambes ?

—Si vraiment ; il faudra d'ailleurs ménager nos vivres, et, chemin faisant, mon brave Dick, tu nous approvisionneras de viande fraîche.

—Dès que tu le voudras, ami Samuel.

—Nous aurons aussi à renouveler notre réserve d'eau. Qui sait si nous ne serons pas entraînés vers des contrées arides ? On ne saurait donc prendre trop de précautions."

A midi, le " Victoria " se trouvait par 20° 15' de longitude et 3° 15' de latitude. Il dépassait le village d'Uyofu, dernière limite septentrionale de l'Unyamwezy, par le travers du lac Ukéroué, que l'on ne pouvait encore apercevoir.

Les peuplades rapprochées de l'équateur semblent être un peu plus civilisées, et sont gouvernées par des monarques absolus, dont le

despotisme est sans bornes ; leur réunion la plus compacte constitue province de Karagwah.

Il fut décidé entre les trois voyageurs qu'ils accosteraient la terre au premier emplacement favorable. On devait faire une halte prolongée, et l'aérostat serait soigneusement passé en revue ; la flamme du chalumeau fut modérée ; les ancres, lancées au dehors de la nacelle, vinrent bientôt raser les hautes herbes d'une immense prairie ; d'une certaine hauteur, elle paraissait couverte d'un gazon ras, mais en réalité ce gazon avait de sept à huit pieds d'épaisseur.

Le " Victoria " effleurait ces herbes sans les courber, comme un papillon gigantesque. Pas un obstacle en vue. C'était comme un océan de verdure sans un seul brisant.

" Nous pourrions courir longtemps de la sorte, dit Kennedy ; je n'aperçois pas un arbre dont nous puissions nous approcher ; la chasse me paraît compromise.

—Attends, mon cher Dick ; tu ne pourrais pas chasser dans ces herbes plus hautes que toi ; nous finirons par trouver une place favorable."

C'était en vérité une promenade charmante, une véritable navigation sur cette mer si verte, presque transparente, avec de douces ondulations au souffle du vent. La nacelle justifiait bien son nom, et semblait fendre les flots, à cela près qu'une volée d'oiseaux aux splendides couleurs s'échappait parfois des hautes herbes avec mille cris joyeux ; les ancres plongeaient dans ce lac de fleurs et traçaient un sillon qui se refermait derrière elles, comme le sillage d'un vaisseau.

Tout à coup, le ballon éprouva une forte secousse ; l'ancre avait mordu sans doute une fissure de roc cachée sous ce gazon gigantesque.

" Nous sommes pris, fit Joe.

—Eh bien ! jette l'échelle," répliqua le chasseur.

Ces paroles n'étaient pas achevées, qu'un cri aigu retentit dans l'air, et les phrases suivantes, entrecoupées d'exclamations, s'échappèrent de la bouche des trois voyageurs :

" Qu'est cela ?

—Un cri singulier !

—Tiens ! nous marchons !

—L'ancre a dérapé.

—Mais non ! elle tient toujours, fit Joe, qui halait sur la corde.

—C'est le rocher qui marche !"

Un vaste remuement se faisait dans les herbes, et bientôt une forme allongée et sinueuse s'éleva au-dessus d'elles.

" Un serpent ! fit Joe.

—Un serpent ! s'écria Kennedy en armant sa carabine.

—Eh non ! dit le docteur, c'est une trompe d'éléphant.

—Un éléphant, Samuel !"

Et Kennedy, ce disant, épaula son arme.

" Attends, Dick, attends !

—Sans doute ! L'animal nous remorque.

—Et du bon côté, Joe, du bon côté. "

L'éléphant s'avancait avec une certaine rapidité ; il arriva bientôt à une clairière, où l'on put le voir tout entier ; à sa taille gigantesque, le docteur reconnut un mâle d'une magnifique espèce ; il portait deux défenses blanchâtres, d'une courbure admirable, et qui pouvaient avoir huit pieds de long ; les pattes de l'ancre étaient fortement prises entre elles.

L'animal essayait vainement de se débarrasser avec sa trompe de la corde qui le rattachait à la nacelle.

" En avant ! hardi ! s'écria Joe au comble de la joie, excitant de son mieux cet étrange équipage. Voilà encore une nouvelle manière de voyager ! Plus que cela de cheval ! un éléphant, s'il vous plaît.

—Mais où nous mène-t-il ? demanda Kennedy, agitant sa carabine, qui lui brûlait les mains.

—Il nous mène où nous voulons aller, mon cher Dick ! Un peu de patience !

—" Wig a more ! Wig a more ! " comme disent les paysans d'Ecosse, s'écriait le joyeux Joe. En avant ! en avant ! "

L'animal prit un galop fort rapide ; il projetait sa trompe de droite et de gauche, et, dans ses ressauts, il donnait de violentes secousses à la nacelle. Le docteur, la hache à la main, était prêt à couper la corde s'il y avait lieu.

" Mais, dit-il, nous ne nous séparerons de notre ancre qu'au dernier moment."

Cette course, à la suite d'un éléphant, dura près d'une heure et demie ; l'animal ne paraissait aucunement fatigué ; ces énormes pachydermes peuvent fournir des trottes considérables, et, d'un jour à l'autre, on les retrouve à des distances immenses, comme les baleines, dont ils ont la masse et la rapidité.

" Au fait, disait Joe, c'est une baleine que nous avons harponnée, et nous ne faisons qu'imiter la manœuvre des baleiniers pendant leurs pêches."

Mais un changement dans la nature du terrain obligea le docteur à modifier son moyen de locomotion.

Un bois épais de camaldores apparaissait au nord de la prairie et à trois milles environ ; il devenait dès lors nécessaire que le ballon fût séparé de son conducteur.

Kennedy fut donc chargé d'arrêter l'éléphant dans sa course il épaula sa carabine ; mais sa position n'était pas favorable pour atteindre l'animal avec succès ; une première balle, tirée au crâne, s'aplatit comme sur une feuille de tôle ; l'animal n'en parut aucunement troublé ; au bruit de la décharge, son pas s'accéléra, et sa vitesse fut celle d'un cheval lancé au galop.

" Diable ! dit Kennedy.

—Quelle tête dure ! fit Joe.

—Nous allons essayer de quelques balles coniques au défaut de l'épaule," reprit Dick en chargeant sa carabine avec soin, et il fit feu.

L'animal poussa un cri terrible, et continua de plus belle.

" Voyons, dit Joe en s'armant de l'un des fusils, il faut que je vous aide, M. Dick, ou cela n'en finira pas."

Et deux balles allèrent se loger dans les flancs de la bête.

L'éléphant s'arrêta, dressa sa trompe, et reprit à toute vitesse sa course vers le bois ; il secouait sa vaste tête, et le sang commençait à couler à flots de ses blessures.

" Continuons notre feu, M. Dick.

—Et un feu nourri, ajouta le docteur ; nous ne sommes pas à vingt toises du bois ! "

Dix coups de feu retentirent encore. L'éléphant fit un bond effrayant ; la nacelle et le ballon craquèrent à faire croire que tout était brisé ; la secousse fit tomber la hache des mains du docteur sur le sol.

La situation devenait terrible alors ; le câble de l'ancre, fortement assujéti, ne pouvait être ni détaché, ni entamé par les couteaux des voyageurs ; le ballon approchait rapidement du bois, quand l'animal reçut une balle dans l'œil au moment où il relevait la tête ; il s'arrêta, hésita ; ses genoux plièrent ; il présenta son flanc au chasseur.

" Une balle au cœur," dit celui-ci, en déchargeant une dernière fois sa carabine.

L'éléphant poussa un rugissement de détresse et d'agonie ; il se redressa un instant en faisant tourner sa trompe, puis il retomba de tout son poids sur une de ses défenses, qu'il brisa net. Il était mort.

" Sa défense est brisée ; s'écria Kennedy. De l'ivoire qui, en Angleterre, vaudrait trente-cinq guinées les cent livres !

# Le Rameur de Galeres

— PAR —

RAOUL DE NAVERY

1

CAISSIER DE LA MAISON RAMEAU

La maison Rameau était regardée, en 1619, comme une des plus considérables de la ville de Cette. Elle faisait des affaires avec toutes les parties du monde, et le nom des négociants qui, depuis deux siècles, étaient à la tête du commerce de ce petit port, jouissait d'une juste renommée.

Jean Rameau, huitième du nom, et qui aurait pu fournir une longue généalogie d'aïeux, marchands comme lui, soutenait digne-ment l'honneur héréditaire de la famille. Il avait fait du commerce, d'abord une nécessité, ensuite le but et la joie de sa vie. Il était généreux, et cependant il aimait le gain, et calculait ses profits avec satisfaction. Il est vrai que, plus d'une fois, des hommes placés par suite d'une faillite ou d'un malheur dans une situation douloureuse, s'étant adressés à lui, Jean Rameau s'était fait leur caution. Qui-conque travaillait, luttait, trafiquait, avait droit à sa sympathie et à ses services. Victime d'une injustice trop fréquente, il s'était vu préférer son frère aîné, et souffrit pendant de longues années de la froideur de sa famille. Le peu de tendresse de ceux qui l'entouraient le porta d'abord à cacher ses sentiments personnels ; mais à force de les dissimuler, il les affaiblit. Sa tristesse dégénéra en un chagrin morne ; le cœur se dessécha ; et, s'il ne perdit pas toutes ses qualités premières, il les entoura du moins d'un rempart de froideur capable d'empêcher même qu'on les devinât. Cette situation pénible dura jus-qu'au moment où ce frère qu'on lui préférait périt dans une course en mer. Le père de Jean aurait sans doute reporté sur son dernier enfant l'amour paternel qu'il avait éprouvé pour l'aîné, mais il ne survécut point à la mort d'André, en sorte que le trépas presque subit de son père porta un double coup au cœur de Jean. Il restait possesseur d'une belle fortune, mais il n'était chéri de personne, et n'avait personne à aimer. Un vieil ami de son père prit en pitié son isolement ; il connaissait une jeune fille sage, belle et pauvre, il songea à la donner pour femme à Jean Rameau. Celui-ci repoussa ce projet dès le début des ouvertures de son vieil ami. Il avait la certitude que cette enfant ne pourrait pas l'aimer. Elle, avec cet adorable instinct du cœur qui porte la femme vers ceux qui souffrent, alla presque au-devant de cette solitude, de cette tristesse. Elle vainquit par sa grâce les scrupules et les inquiétudes de Jean. Ils s'épousèrent, et le négociant trouva que tout changeait de face autour de lui, du moment que cette créature charmante et dévouée adoptait sa vie pour la rajeunir. La maison devint gaie et riante, la prospérité augmenta. Louise était une bénédiction vivante. L'âme du négociant, si longtemps comprimée, se dilata enfin ; il aima sa femme non-seulement pour ses qualités aimables, mais encore pour celles qu'elle développait en lui. Son influence fut salutaire et douce. Cet homme qui, jusqu'à cette heure, avait traversé la vie, enviant les êtres assez heureux pour être aimés, loua et bénit la Providence quand Louise lui fit connaître les joies dont sa famille l'avait sevré. Son cœur s'épanouit, toutes ces choses bonnes lui parurent faciles. Il

était obligé, il devint généreux ; il était juste mais sévère, et peu à peu il inclina vers l'indulgence. Une année de bonheur complet le transforma. Cette âme altérée de tendresse connut toutes les joies de l'affection ; hélas ! la coupe du bonheur se brisa dans sa main, et après avoir savouré toutes les allégresses du cœur, Jean Rameau en apprit tous les deuils. Il ne dut au mariage qu'il contracta fort jeune qu'une seule année de bonheur ; sa femme mourut quelques jours après avoir mis au monde son premier enfant. Cet immense chagrin changea complètement l'humeur du négociant. Jean Rameau devint triste, sombre, se jeta dans des affaires plus difficiles et des entreprises plus compliquées, cessa presque toutes les relations d'amitié contractées depuis son mariage, et s'enferma dans sa maison comme dans une forteresse.

Louise fut enlevée subitement par une de ces fièvres qui moissonnent tant de jeunes mères. Elle eut à peine le temps d'embrasser son petit enfant. Quand elle sentit qu'elle allait mourir, elle le fit apporter sur son lit, et le plaça dans les bras de Jean Rameau, en le regardant avec une navrante inquiétude. Rameau se sentait plus époux que père ; il remit l'enfant à la nourrice et pleura en embrassant les mains de Louise, ces pauvres petites mains qui devenaient froides dans les siennes. La mourante leva au ciel des yeux troubles et suppliants, les reporta sur son mari au désespoir, et rendit le dernier soupir en répétant :

—C'est notre fils ! aime-le ! aime-le !

La douleur du négociant ne peut se décrire. Elle fut telle que la vue du petit Honoré lui faisait un mal horrible. Il accusait l'enfant d'avoir causé la mort de la mère. Il l'éloigna de lui pendant plusieurs années ; et, lorsqu'il le rappela, ce ne fut point par tendresse, mais afin de remplir un devoir. Le cœur méfiant et sombre que Louise avait régénéré, réchauffé, vivifié, se replia de nouveau sur lui-même et parut se fermer. Louise avait été une rapide lumière éclairant subitement cette âme ; les ténèbres se firent de nouveau. L'homme intègre demeura, l'homme aux élans spontanés disparut. Le souvenir de Louise gardait seul assez d'influence sur le négociant pour l'obliger à se vaincre. Jamais on ne lui eût vainement demandé un service au nom de la morte bien-aimée, mais personne n'osait rappeler le souvenir de celle qu'il avait passionnément aimée. Honoré fut habitué à ne jamais prononcer ce nom : —ma mère ! Cette défense qui lui semblait mystérieuse, la froideur de son père, son exil de la maison paternelle pendant cinq années, la tristesse qui régnait dans cet intérieur, tout concourut à assombrir l'esprit d'Honoré. Pendant son enfance il témoigna peu d'expansion. Ses études furent presque brillantes. Il apprit vite, afin de cesser plus promptement d'étudier. Ses facultés le servaient. Il ne les développait pas. Il se disait : la fortune de mon père me suffira. Il n'aimait point le commerce, bien que toute sa famille dût à celui-ci l'opulence et la considération. Il se savait voué à continuer les affaires de la maison, quand son père jugerait convenable de prendre du repos, et il acceptait cet avenir avec résignation. On l'apercevait rarement dans les bureaux. A son retour dans la maison paternelle, Jean Rameau, trouvant en lui quelques-uns des traits de Louise, éprouva des moments de tendresse ardente ; mais on eût dit qu'Honoré les redoutait. L'enfant demeurait froid. Il ne pardonnait point à son père de l'avoir fait élever au loin, chez des étrangers. Cette rancune subsista et grandit. Si Honoré avait eu une nature expansive, douce et bonne, il aurait triomphé des regrets de son père, et lui aurait tenu lieu de tout. A défaut du passé regretté, Jean se serait rejeté dans le présent et dans l'avenir ; mais l'âge sépara ces deux hommes au lieu de les unir. La tristesse persistante de Jean s'offensa des distractions que cherchait Honoré. Le jeune homme aurait eu besoin d'un guide et d'un ami, il ne trouva dans son père qu'un homme rigide, ou montrant une sévérité touchant à l'injustice.

Déçu dans cette tendresse qu'il ne fit, à la vérité, rien pour développer, Jean Rameau se passionna pour son commerce et lui donna un essor plus vaste. Riche, estimé de tous, envié de beaucoup, il dépensait dans un labeur ingrat de combinaisons commerciales et de chiffres arides, les forces non utilisées d'une âme que pétrifiait l'isolement.

Le négociant habitait sur le port une maison bâtie par son aïeul, sombre d'aspect, grillée aux fenêtres, ferrée aux portes, et soutenue par des croisillons de fer ; un jardin immense communiquait avec le rez-de-chaussée par de grandes portes vitrées. Ce jardin était vaste, bien entretenu, rempli de fleurs. Louise l'avait fait dessiner ; et par respect pour sa mémoire on ne changeait rien à la distribution des allées, des plates-bandes et des massifs. Jean défendit au jardinier d'émonder trop les arbres et les arbustes ; et à l'époque où l'art du jardinage suivait une voie nouvelle, le jardin de Jean Rameau, au lieu de s'aligner régulièrement, d'effiler ses arbres, de tailler ses buis en boule, resta tel que l'avait créé la jeune femme, un endroit plein de fraîcheur et d'ombre, où les fleurs abondaient, où il faisait bon vivre, hélas ! où il aurait fait bon de s'aimer.

Nous avons dit que le jardin communiquait avec le rez-de-chaussée ; un salon meublé de rouge, et une salle à manger tendue de cuir gaufré ouvraient leurs fenêtres sur les massifs de feuillage. Un petit cabinet de travail faisait suite à cette dernière place, dans laquelle Jean Rameau se tenait souvent. Les bureaux occupaient le devant de la maison. Les magasins formaient un corps de bâtiment à part, séparé de l'habitation et du jardin par une cour immense presque toujours encombrés de charrettes, de ballots, de barriques, et peuplée d'ouvriers occupés à charger ou à décharger des marchandises. On travaillait beaucoup et silencieusement, dans la maison Rameau. Le service se ressentait de l'humeur du maître. On le servait sans plaisir mais parmi ses employés et ses serviteurs, beaucoup lui étaient sincèrement dévoués. Plusieurs journaliers et une vieille servante avaient connu Louise, et le regret qu'ils ressentaient de sa perte justifiait à leurs yeux la douleur de leur maître.

Nous devons dire ici que, parmi les employés de Jean Rameau, aucun ne lui était plus attaché que Rémy Ciotat, son jeune caissier. Il était intelligent et probe, fils d'une mère éprouvée par la mort d'un époux tendrement aimé. Peut-être cette similitude de situation contribua-t-elle à augmenter l'intérêt que tout d'abord il avait inspiré à Jean Rameau. Voici comment s'établirent les relations du banquier avec la famille Ciotat : Un jour, une femme en deuil, tenant dans ses bras un petit enfant à la figure intelligente mais triste, demanda à parler à M. Rameau. Le négociant la reçut avec froideur. Mais peu à peu, quand la veuve lui raconta quelles souffrances elle avait subies, quand elle pleura au souvenir de son mari mort dans un naufrage, et que, montrant ce petit enfant pelotonné dans ses bras, elle ajouta en pleurant qu'il était devenu muet à la suite de la violente commotion subie, lors d'un sinistre dont son frère l'avait sauvé, Jean Rameau s'adoucit jusqu'à la compassion, et lui demanda :

—Que désirez-vous ?

—Monsieur, répondit-elle, ce pauvre innocent, qui est né un mois après le trépas de son père, n'est pas mon aîné ; j'ai un fils de treize ans, mon Rémy ; il écrit bien, calcule facilement ; sa douceur et son amour de travail le rendent propre à tout. Prenez-le dans votre maison, et faites-en quelque chose... Si Mme Louise était encore de ce monde, elle appuierait ma prière, car nous avons jadis habité la même paroisse, et elle avait de l'amitié pour moi, quand nous étions deux enfants.

—Je prendrai votre fils chez moi, dit le négociant d'une voix rendue rauque par des larmes étouffées. Ce qu'il ignore, il l'apprendra ; l'éducation d'Honoré n'est sans doute pas plus avancée que la sienne...

La pauvre veuve n'avait pas osé espérer tant. Elle remercia Jean Rameau avec effusion ; et posant ses doigts sur sa bouche, elle apprit à son petit enfant à envoyer un baiser au négociant.

Le lendemain, Juliette Ciotat amenait Rémy dans la maison Rameau.

L'enfant, poussé par le désir d'aider sa mère, montra une aptitude si grande et une attention si soutenue que son avancement chez le négociant fut à la fois légitime et rapide. Jean Rameau, autant pour exciter l'émulation de son fils que pour tenir la parole donnée à la veuve, voulut que Rémy participât à l'enseignement reçu par Honoré. Celui-ci éprouva une vive contrariété à la vue de ce rival d'études. Il se montra dur pour Rémy, et ne manqua jamais de lui faire sentir l'infériorité de sa situation, quand il en trouva l'occasion. Rémy feignit de ne point comprendre. Il devait assez de reconnaissance au père pour être patient avec le fils. Rémy apprit donc, en même temps que le commerce proprement dit, l'allemand et l'anglais, afin de tenir toute la correspondance de la maison, et il se perfectionna dans ses autres études. Jean Rameau avait en lui une telle confiance que son vieux caissier, Jacob Bigot, étant mort, il installa Rémy à sa place. A cette occasion, les appointements du jeune homme furent augmentés, et Juliette Ciotat versa des larmes de joie et de regret tout ensemble. Le père aurait été si heureux ! Le petit Paulin, par la vivacité de ses gestes et par ses caresses touchantes, prouva qu'il avait compris toute la joie de sa mère. Juliette n'aimait pas mieux Paulin que Rémy, mais le pauvre muet avait besoin plus que Rémy d'être choyé et gâté ; d'ailleurs, Rémy y aidait bien pour son compte, et pas un enfant de cette ne possédait d'oiseaux plus rares dans sa volière, et de plus belles coquilles dans son cabinet de travail. Car Paulin travaillait, aidé et soutenu par son frère, et son infirmité ne l'empêchait pas de s'instruire.

Chaque matin, régulièrement, Rémy quittait la maison de sa mère pour aller s'installer à son bureau. Il commençait son labeur quotidien par le dépouillement de la correspondance. Les lettres lues, il y répondait quand l'avis de M. Rameau ne lui était pas nécessaire. Ensuite il ouvrait ses registres et se tenait prêt à traiter les affaires commerciales avec le public, les négociants et les armateurs.

Il travaillait un matin avec son zèle habituel et voyait augmenter le nombre des lettres terminées, quand Jean Rameau entra dans son cabinet. La physionomie du riche négociant exprimait une lassitude profonde, habituelle, que chassait un peu en ce moment son intérêt pour le jeune employé.

—Allons, Rémy, dit-il avec bonté, vous vous tuerez à la besogne, et je ne le veux pas. Reposez-vous un moment, que diable ! J'étais au jardin quand vous vous êtes assis à ce bureau ; pendant quatre heures, passant et repassant devant la croisée, je vous observais ; vous n'avez pas levé la tête une seule fois. A mesure que vous terminiez une lettre, vous la placiez à votre gauche, puis vous attiriez à vous une feuille de papier blanc, et vous commenciez une nouvelle réponse. Vous m'intéressiez, et j'avais pitié de vous, Rémy.

—Pourquoi, monsieur ? demanda vivement le jeune homme ?

—Parce que vous avez vingt ans.

—L'âge du travail et de la lutte.

—Mais vous menez une existence si triste !

—Non pas, monsieur ; d'abord mon travail me plaît ; à force de m'occuper de négoce, je suis devenu négociant. Je ne connais rien de plus attachant que l'enchaînement perpétuel d'affaires. Certes, je ne possédais point de facultés brillantes, et ne pouvais nourrir l'espoir de devenir un artiste, un savant, un homme illustre ; vous avez fait de moi un garçon laborieux ; je tâche de me rendre utile, et n'ai point de mérite à remplir des devoirs qui me sont chers à plus d'un titre !

Comme s'il eût voulu éloigner cette expression trop vive de la reconnaissance du jeune homme, le négociant reprit :

—Et votre mère, Rémy, se porte-t-elle bien ? Il y a longtemps que je ne l'ai vue.

—Bonne et dévouée comme elle l'est, si sa santé est faible, du moins son cœur la soutient. Chaque jour elle me parle de vous, et Paulin ne vous oublie pas.

—Ah ! vous avez un heureux intérieur, Rémy.

—Heureux, monsieur...

—Je sais... je sais... Votre mère n'oublie pas son mari, et ne quitte point sa robe de veuve... l'infirmité de Paulin la navre souvent ; mais vous aimez tant votre mère, Rémy, et le cher petit muet la couvre de tant de baisers, qu'elle n'a pas le droit de se plaindre...

Il y eut entre eux un moment de silence ; M. Rameau se pressa le front et soupira.

—Vous êtes inquiet de la tristesse de M. Honoré ? demanda Rémy en regardant son patron.

—Oui, Rémy, oui, j'en suis inquiet. Cette tristesse se change en atonie ; il y a parfois du désespoir dans les yeux de mon fils... une pensée le chagrine et l'obsède ! souvent il essaye de la chasser sans y réussir. Je ne le questionne point, et j'attends un aveu. Que peut-il avoir ? que désire-t-il ? pourquoi ne s'explique-t-il pas ?

—La hardiesse lui manque peut-être, monsieur. Vous aimez M. Honoré, je n'en doute point ; mais pardonnez-moi si j'ose vous le dire, votre sévérité est, il me semble, parfois bien grande à son égard... J'ai deviné la raison de votre conduite ; vous avez tant souffert de la perte de la mère que tout d'abord vous n'avez pas eu assez de force pour chérir l'enfant... Quand ses nourriciers le ramenèrent chez vous, il était trop jeune encore pour apprécier vos motifs et sonder votre douleur... Sa froideur vous a blessé... Vous avez pris tous deux l'habitude de vivre à côté l'un de l'autre sans confondre vos existences et vos pensées, et maintenant qu'il a besoin d'un guide et vous d'un ami, vous souffrez séparément, faute de vous être entendus.

—Vous avez raison, Rémy, je n'ai point conquis le cœur de mon enfant.

—Il sera facile de le conquérir, monsieur... La tristesse cède volontiers ses secrets, et M. Honoré ne demande sans doute qu'à vous dire les siens.

—Qui sait, répliqua le négociant, s'il n'a pas pris l'habitude de compter pour rien l'appui moral de son père ? Il est jeune, je le vois peu. Mon manque de tendresse, de sollicitude l'a éloigné de moi. S'il s'occupe peu d'affaires, il a ses plaisirs... Et je ne me suis jamais demandé quels sont les amis et les plaisirs de mon fils... j'ai eu tort. Ma douleur a été égoïste... j'ai manqué à un devoir... Louise m'avait dit : —Aime-le ! Et je n'ai point veillé sur lui ! Et il est triste, et il souffre peut-être ? Rémy, je me sens aujourd'hui profondément malheureux !..

En ce moment le domestique entra et dit à Jean Rameau :

—Le monsieur étranger qui s'est présenté hier après la fermeture des bureaux pour toucher le montant d'une traite demande si monsieur aurait la bonté de régler cette affaire tout de suite, bien que le bureau de caisse ne soit pas encore ouvert ; il paraît que son passage est retenu, et que le bâtiment met à la voile dans une heure.

Rameau se tourna vers Rémy.

—Je ne vois aucun inconvénient à ce que cette traite soit immédiatement payée... Elle est de...

—Douze cents livres, répondit le domestique.

—Eh bien, Andoche, attendez...

Le négociant prit une clef dans sa poche, et la mettant sur le bureau :

—Ouvrez la caisse, Rémy, et soldez.

Le jeune homme prit la clef, la fit rapidement tourner dans la serrure et ouvrit tout grand le tiroir de la caisse.

Mais au lieu de chercher de l'argent pour compter les douze cents livres demandées, il demeura un moment immobile, stupéfait ; puis, fouillant dans le tiroir, il en tira fiévreusement des sacs et des rouleaux, les mit sur la table du bureau, évalua leur nombre du regard, et, se tournant vers M. Rameau :

—Si vous n'avez rien pris dans ce tiroir depuis hier, monsieur, un vol a été commis.

—Un vol ! répéta Jean Rameau.

—Un vol ! dit sourdement Andoche en devenant pâle.

—Voyez le bordereau, monsieur... mais cette vérification ne me m'est pas nécessaire pour constater le fait. Les papiers contenus dans le tiroir étaient en désordre, et j'ai vu tout de suite qu'il manquait cinq rouleaux de louis.

—Mais, dit M. Rameau en se penchant pour examiner la serrure, il n'a été pratiqué ni effraction ni pesée... la somme manque à la vérité, mais le vol a été commis par quelqu'un connaissant très bien les êtres de la maison, et non pas par un voleur étranger... une fausse clef a été nécessaire.

—Une fausse clef ! s'écria Andoche... le vol commis par quelqu'un de la maison... mais monsieur nous suspecte tous alors ! Monsieur nous croit capables... cependant, la vieille Marguerite est dans la famille depuis trente ans...

—Marguerite ! fit Jean Rameau, une sainte créature qui ne veut pas même recevoir de gages et qui fait mon fils son héritier.

—Il y a Guillaume...

—L'honneur, la probité même !

—La petite Louison ?

—Elle a reporté chez un avocat du parlement d'Aix une bourse contenant cinquante pistoles.

—Ce ne serait pourtant point le jardinier ?

—Père Antoine ! aucun soupçon ne peut flétrir une telle vie. Antoine ! non, non...

—Eh bien, mais, monsieur, continua Andoche, de la maison, comme vous dites, il ne reste plus que moi...

—Je ne t'accusais pas ! pourquoi te défends-tu ?

—Ah ! l'on me suspecte, s'écria le domestique, l'on me croit un coquin ! Ça ne peut point se passer ainsi... On fouillera les effets, les chambres... Quand un vol est commis, il faut que le criminel se trouve.

—Oui, dit le négociant, mais avec le moins de scandale possible... Le malheureux qui a commis cette faute a peut-être jusqu'à cette heure vécu honnêtement. Un moment de folie l'a perdu... On observera, on cherchera... Je ne veux point ébruiter cette affaire... cinq mille livres de moins ne me ruineront pas... je ne regrette même pas cette somme ; ce qui m'afflige, c'est de penser que celui à qui elle était nécessaire ne m'a point fait un aveu qui lui aurait épargné un crime.

—Mais, monsieur, dit Andoche, si l'on ne cherche pas...

—Je chercherai, vous dis-je, et je chercherai seul.

—Cela suffit, monsieur.

—Comptez les douze cents livres, Rémy.

Le caissier mit un rouleau d'or de côté, et commença à compter des pistoles.

En ce moment la porte du bureau s'ouvrit.

La mère du jeune caissier, Julitte Ciotat, entra souriante, et s'avança vers le groupe que formaient Jean Rameau, Rémy et Andoche.

L'excellente femme s'aperçut vite que son fils était sous le coup d'une certaine émotion ; aussi, après avoir salué M. Rameau, dit-elle gaiement à son fils :

—Allons ! allons ! ce n'est pas la peine d'être si tourmenté ; quand les enfants manquent d'ordre, les mères en ont peur deux... Seulement, il s'en est peu fallu qu'elle ne fut perdue... tu as hier changé d'habit, et ton frère l'a trouvée dans l'escalier..... je lui ai vu

dans les mains une clef qui n'est pas de la maison ; j'ai pensé qu'elle te faisait faute, et je te l'apporte.

—Quelle clef ? - demanda Rémy.

—Celle-ci, répondit la veuve en posant cette clef sur le bureau.

M. Rameau la prit vivement, la regarda, arracha celle qui se trouvait dans la serrure du tiroir de la caisse, les compara, puis faisant jouer la seconde aussi facilement que la première, il jeta du côté de Rémy un regard écrasant.

—Eh bien, mais, dit insolemment Andoche, il me semble que cette clef-là a bien pu servir à ouvrir la caisse, hier.

Rémy bondit vers Andoche.

M. Rameau le retint par le poignet, et continua à le regarder.

—Le voleur est trouvé, dit Andoche, ce n'est pas malheureux.

—Le voleur ! quel voleur ? demanda Julitte.

—Ah ! mais vous ne savez rien, madame Ciotat, et vous nous trouvez l'air tout drôle... monsieur venait de s'apercevoir que cinq mille livres manquaient dans sa caisse... et qu'il fallait connaître la maison et avoir une fausse clef pour faire le coup... pas moins... quand vous êtes venue rapporter à votre fils une clef de la caisse que monsieur ne connaît pas.

—Une clef de la caisse !... douze cents livres !... qu'est-ce que cela veut dire, mon Dieu ! s'écria Juliette en joignant les mains.

—Cela veut dire, ma chère et sainte mère, qu'un immense malheur va sans doute nous frapper... et que c'est vous qui, innocemment, l'avez attiré sur moi...

—Mais qu'ai-je donc fait ? s'écria la malheureuse femme.

—Mme Ciotat, répondit Rameau, je voudrais, au prix d'une somme dix fois plus considérable, que vous n'eussiez pas fourni une telle preuve... Jamais ! non jamais, je n'aurais soupçonné Rémy...

—Soupçonné Rémy ! Et de quoi, monsieur ?...

—Mais, d'avoir volé cinq mille livres, dit Andoche... Il y a une providence, car on me suspectait déjà...

—Vous croiriez... oh ! monsieur Rameau, cela est impossible ! Rémy, mon Rémy, qui est chez vous depuis sept années... que vous connaissez presque aussi bien que moi !...

—Le doute ne m'est pas possible !

—Quoi monsieur, dit le jeune homme en se levant en proie à la plus vive douleur, vous ne m'accordez même pas le triste bénéfice du doute... Sept années d'un labeur patient et intelligent, toute une vie honnête, et la tradition de loyauté d'une pauvre famille ne plaident pas pour moi quand un hasard m'accuse...

—Un hasard ! murmura M. Rameau.

—Et de quel autre nom voulez-vous que j'appelle ce qui arrive ? Cette clef trouvée dans ma poche, l'ai-je fait faire ? je ne la connais pas... Vous n'avez point de double clef de la caisse ; celle-ci est donc fausse ! Quel misérable a eu l'infamie de la glisser dans mes vêtements ? Et ma mère ! ma mère la rapporte ! Mon Dieu ! fit Rémy en fondant en larmes, pour quelle faute ai-je mérité une peine si cruelle !.....

—Oh ! tout s'expliquera, mon enfant... dit Juliette.

—Je le désire, dit le négociant, mais en attendant...

—Vous me chassez ? demanda Rémy désolé.

—Avouez, dit brutalement Rameau, avouez, Rémy, et je verrai.

—Avouer, moi... que j'ai volé ? Jamais, monsieur, jamais ! je suis innocent, je le jure.

—J'ai été bon, dit Rameau, je me montrerai juste ; encore une fois, avouez un entraînement coupable... Je me tairai, vous partirez, et j'oublierai que je vous ai aimé, que je vous ai même connu.

—Laisse faire à Dieu, mon enfant, dit la mère en attirant Rémy sur sa poitrine.

—Et à la justice, ajouta le négociant d'une voix tranchante comme un coup de couperet.

Le soir même, Rémy Ciotat était enfermé dans la prison de Cette.

## II

### LA MÈRE DU CONDAMNÉ

Rémy Ciotat était condamné ; son maître, son accusateur, avait vainement offert à la justice le désistement de sa plainte ; la justice était saisie de l'affaire ; on lui avait désigné un coupable, elle devait le punir.

Au moment où fut prononcé l'arrêt, Jean Rameau étreignit son front avec une sorte de désespoir. Il y avait à la fois dans ce geste du regret et de la colère. Le cœur ne s'attache pas impunément, et quand il faut qu'une affection violente soit brisée, il souffre et saigne. Le négociant tenait plus encore à Rémy qu'il ne se l'était imaginé. Aussi, après avoir entendu cette parole sinistre :—“ dix ans de galères ! ” quitta-t-il la salle comme un homme dont les forces morales étaient à bout. Il regrettait d'avoir accusé Rémy. Qu'étaient cinq mille livres pour lui ? La perte de l'argent ne l'avait pas ému ; mais en raison de ses chagrins, de ses défiances, il était plus que tout autre sensible à l'ingratitude. Celle du caissier passait toute mesure. Et lui, Jean Rameau, qui ne voulait aimer personne, avait aimé celui que cependant il croyait un misérable. Il ne pardonnait pas son affection trompée. Et pourtant, quand son imagination lui représentait le lent supplice qu'allait endurer Rémy, il se dit que la peine était trop grave pour un égarement d'une heure.

Comme il traversait rapidement le couloir du palais, pour fuir ce lieu de douleurs et d'angoisses, il vit tout à coup en face de lui se dresser une femme pâle sous son bonnet de veuve, l'œil rougi par les larmes, le visage empreint d'un désespoir effrayant.

Elle tenait par la main Paulin le petit muet qui, à l'aspect de Jean Rameau, frissonna de tout son corps.

Le négociant n'avait pas songé à la mère. À l'aspect de Juliette il fit un mouvement en arrière :

—Monsieur Rameau, dit la veuve, vous m'avez pris mon fils, et vous venez de le déshonorer ! Dieu sait, oui, Dieu sait comme moi que Rémy est innocent du crime pour lequel on vient de le condamner à dix ans de galères.... Mais je compte assez sur la justice divine pour espérer qu'un jour viendra où le véritable coupable vous sera connu ; Dieu veuille que vous, qui me brisez le cœur en m'enlevant l'aîné de mes enfants, ne soyez à votre tour puni dans votre fils !...

Julitte posa sa main tremblante sur les cheveux de Paulin dont les regards étincelants se levèrent sur Jean Rameau, puis la veuve et l'enfant disparurent, et il sembla au négociant que cette apparition était la suite d'un horrible rêve. Les paroles de Juliette lui revinrent à la mémoire. On avait vu la justice se tromper : mais la clef retrouvée par la mère !

Rameau rentra chez lui sombre et morne, et pendant plusieurs jours on eût dit qu'il se cachait dans sa maison comme un coupable.

Tandis qu'au tribunal on prononçait sur le sort de Rémy, un homme se disait comme Juliette :

—Rémy Ciotat est innocent !

Cet homme, c'était Honoré Rameau, le fils du négociant.

Il connaissait le coupable : le coupable, c'était lui !

(A suivre)

CHOSSES ET AUTRES

—La Grande-Bretagne possède 193,000 familles riches, l'Italie 31,000 et l'Espagne 25,000.

—La Banque d'Angleterre a généralement pour 150 millions de billets en circulation.

LA CAUSE ET L'EFFET.

L'étouffement causé par l'inflammation des poumons est calmé par le Baume Rhumal qui guérit aussi la cause.

—En jeûnant pendant un mois, dernièrement, Succé a perdu 40 livres et gagné \$1,000.

—Les banqueroutes font perdre annuellement 12 millions de louis aux actionnaires anglais.

—Une grande personne absorbe un gallon d'air par minute et consomme par jour 30 onces d'oxygène.

RECONFORTANT MERVEILLEUX

L'homme affaibli par le surmenage physique ou intellectuel trouvera un reconfortant merveilleux et infailible dans les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard*.

—En près de trois mois, l'Allemagne pourrait mobiliser 5,600,000 hommes, 195,000 chevaux et 4,864 canons.

—Un autographe de l'empereur d'Allemagne, vendu pour œuvre de charité, a été payé par un Américain \$875.

—Les chefs du parti national irlandais disent que si l'Angleterre proclame la United Irish League en Irlande, ce sera la révoite certaine.

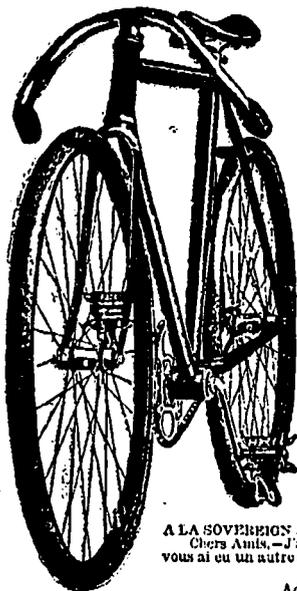
—Placée sur une élévation de 1000 pieds, une personne ayant bonne vue peut voir un navire à une distance de 42 milles.

—Un médecin italien affirme que la fumée de pétrole guérit la coqueluche. Le remède n'est pas agréable, dit-il, mais efficace.

—Les 10,000 facteurs de la Grande-Bretagne distribuent annuellement 3,600 millions de lettres, cartes postales, journaux et paquets.

—Dans un but d'approvisionnement on tue chaque année 20 p.c. de tout le bétail à cornes existant, 40 p.c. des moutons et 90 p.c. des cochons.

—Le gouvernement de Québec a décidé d'accorder une allocation annuelle de \$1000 pour la fondation d'une chaire de littérature française à l'Université Laval de Québec.



GRATIS  
UNE GRANDE OCCASION  
BICYCLETTES, MONTRES



Pour Monsieur ou Pour Dame

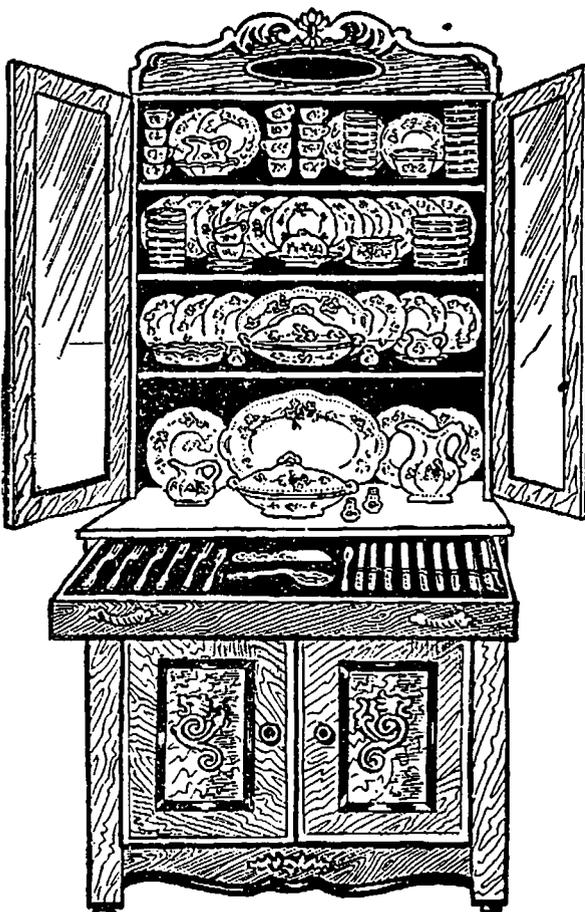
Une Annonce Honnête. N'importe qui peut facilement gagner une de ces belles Bicyclettes de Haut Grade, dernier modèle, une Magnifique Montre Plaquée en Or, chaîne de Montre et Breloque, pour Dame ou pour Monsieur, et 8 morceaux de belles Argenteries. Nous donnons des milliers de présents pour annoncer notre Maison et nos marchandises, et toute personne honnête qui vendra 20 paquets, seulement, de notre graine de Pois d'Odeur (ce sont ceux connus sous le nom Jacob Astors, justement célèbres pour leur croissance rapide, leurs belles couleurs et leur fécondité abondante) recevra notre Offre Généreuse de cette superbe Bicyclette de Haut Grade et d'une Magnifique Montre plaquée en Or, avec une belle chaîne de montre et Breloque pliquées en Or, 6 Cuillères à Thé, doublement plaquées en argent, un Contenu à beurre, et une Cuillère à sucre plaquée en Argent, que nous donnons tout à fait gratuitement pour la vente de 20 paquets de graines. Nous ne vous demandons pas un sou, et nous ne faisons pas de questions que la vérité. Envoyez votre nom et votre adresse, loyalement écrite et nous vous expédierons les 20 paquets de graines. Venez-les à 10c. le paquet. Ils se vendent facilement. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent \$2.00 et nous garantissons que si vous vous conformez à l'offre que nous envoyons à tous ceux qui prennent avantage de cette annonce, cette Bicyclette de haut grade et ces présents vous seront donnés tout à fait gratis. Nous certifions que ces Bicyclettes ne sont pas des joujoux, mais des roues de 22 x 24 pouces petites un bon, noir et maron. avec tous les derniers améliorations et entièrement garanties. C'est une offre honnête, faite par une Maison bien établie, pour faire connaître leurs marchandises et leur nom rapidement, et c'est une grande occasion d'obtenir ces présents GRATUITS. Chaque Bicyclette envoyée est soigneusement essayée et emballée.

A LA SOVEREIGN SEED HOUSE:  
Chers Amis, — J'ai reçu vos beaux présents et ils sont magnifiques. Je vous ai eu un autre agent qui veut gagner votre Bicyclette.

A LA SOVEREIGN SEED HOUSE: —  
Chers Messieurs, — J'ai reçu tous vos présents et j'en suis enchanté. Ils sont bien beaux. Je vais continuer à travailler pour vous car je constate que vous remplissez fidèlement vos obligations.

Adressez lisiblement, The Sovereign Seed House, Dept 70, Toronto, Ontario.

GRATIS CONNAISSEZ—VOUS 6 PERSONNES MALADES?  
Une Chance Exceptionnelle! C'est Une Offre Qui ne se  
Représentera Probablement Jamais!



Ecoutez et lisez attentivement:  
Si vous êtes un homme ou une femme honnête et que vous ayez un peu de loisir, vous pouvez recevoir ce magnifique Set à Dîner de 97 morceaux et 48 morceaux d'Argenterie, 12 couteaux plaqués en argent, 12 fourchettes, 12 cuillères à soupe et 12 cuillères à thé pour quelques heures d'ouvrage seulement. Si vous connaissez quelques personnes malades dans votre village, lisez attentivement ce que nous disons.

Le Dr. Christian bien connu de Toronto, est désireux d'introduire ses Pilules Rouges dans toutes les maisons des personnes malades du Canada. Le Dr. Christian désire devenir en contact avec toutes les personnes malades dans votre district et votre village. Ne pouvant les connaître lui-même, il demande une personne honnête dans chaque district du Canada, pour vendre 6 boîtes de Pilules Rouges pour le Sang à 6 personnes malades dans chaque district.

Si vous connaissez quelques personnes malades, écrivez au Dr. Christian de Toronto. Tout ce que vous avez à faire c'est de vendre 6 boîtes de Pilules à vos amis malades, afin qu'ils puissent apprécier eux-mêmes le mérite des Pilules Rouges du Dr. Christian pour le Sang; lesquelles sont une guérison certaine pour toutes personnes avec faiblesse ou impureté de Sang et aussi ceux qui souffrent de débilité générale, Maux de Tête, Maladie de Foie, Constipation, Maladie de Reins, Rhumatisme, La Grippe, Catarrhe, et spécialement toutes formes de maladies féminines. Les Pilules Rouges du Dr. Christian guérissent toutes ces maladies et si vous pouvez persuader vos amis d'en faire l'essai, d'une seule boîte, ils sont certains d'être guéris et ils n'emploieront jamais d'autres Pilules.

Voilà le secret de cette offre merveilleuse. Si vous promettez de faire votre mieux pour introduire 6 boîtes de Pilules Rouges du Dr. Christian pour le Sang, le Dr. Christian garantit que vous recevrez son offre généreuse pour gagner ce magnifique Set à Dîner de 97 morceaux, semi-porcélaïné et magnifiquement décoré et 48 morceaux d'Argenterie avec un couteau à beurre, Cuillère à Sucre, et un Set pour le Sel et le Poivre, que le Dr. Christian vous enverra absolument gratis pour la seule vente de 6 boîtes de Pilules. Remarquez bien que cette vaisselle est pour l'usage de la famille.

La réputation du Dr. Christian est si bien connue que vous n'avez pas besoin de craindre, mais soyez certain que vous recevrez votre cadeau si vous introduisez les pilules tel qu'indiqué.

N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT. Tout ce que vous avez à faire c'est distinctement et de l'envoyer au Dr. Christian et il vous enverra les Pilules (franco) par la maille. Alors allez trouver vos Amis malades aussitôt et persuadez-les d'acheter une boîte de Pilules. Vous ne chargerez que 25 centins par boîte pour ces Pilules, mais elles sont les mêmes Pilules du Dr. Christian vendues ordinairement à 50 centins la boîte, ainsi vous êtes certain de ne pas avoir de difficulté à les vendre.

Dès que vous aurez vendu les Pilules envoyez les noms des 6 personnes malades, avec leur argent \$1.50 au Dr. Christian et le Dr. Christian garantit que si vous acceptez son offre généreuse il envoie à tous ceux qui profiteront de cette annonce, un magnifique Set à Dîner de 97 morceaux très bien décoré et 48 morceaux d'Argenterie, seront envoyés absolument gratis. Chaque morceau d'Argenterie est garanti être plaqué en argent Sterling. La vaisselle est magnifiquement décorée en dessins bleus, bruns et verts.

SI VOUS ÊTES HONNÊTE, ÉCRIVEZ DE SUITE.

SI VOUS CONNAISSEZ QUELQUES PERSONNES MALADES, ÉCRIVEZ DE SUITE.

SI VOUS DESIREZ VOUS PROCURER CES SUPERBES CADEAUX, ÉCRIVEZ DE SUITE AU.

GRATIS DR. CHRISTIAN MEDICINE CO.  
Department TORONTO, CAN.

LISEZ CES TMOINAGES.

St. Flavien, Lotbinière, Que., Jan. 6, 1902  
Cher Monsieur:—Je vous remercie beaucoup pour le magnifique Set à Thé que vous m'avez envoyé. Mille et Mille remerciements pour tous vos cadeaux et peut-être que je continuerai à travailler pour vous, l'orsque la rigueur de l'hiver sera passée. Votre tout dévoué,  
NARCIS HAMEL

Oakley, Assn., Jan. 4, 1902  
Cher Monsieur:—Je vous écris quelques mots pour vous informer que j'ai reçu votre cadeau et que j'en suis très satisfait; je ferai tout mon possible pour vendre vos Pilules à L'avenir.

Je fais usage de vos Pilules Rouges pour le Sang, pour mes douleurs dans le dos et elles sont aussi bonnes qu'annoncé dans le journal. Toutes personnes qui nechent de vos Pilules, disent qu'elles sont toutes aussi bonnes que vous le dites et en demandent encore. Veuillez me mander 50 boîtes de Pilules Rouges pour le Sang immédiatement.  
EDWARD GRANT

101 Rue Beaudry, Montréal, Jan. 8, 1902  
Messieurs:—C'est avec remerciements que j'accuse réception du Set à Thé que vous m'avez envoyé comme cadeau de Noël. Je l'accepte avec le plus grand plaisir et en retour, je vous souhaite une heureuse année avec beaucoup de succès.

Il n'y a aucun doute que vous vendrez des milliers de Boîtes de Pilules durant le cours de l'année, car elles sont réellement les meilleurs Pilules pour le sang. Acceptez encore une fois toute ma gratitude pour le magnifique cadeau de Noël. Je demeure,  
Votre très oblige,  
NAPOLÉON CODERRE

Montmagny, Que., Jan. 9, 1902  
Cher Monsieur:—Je vous remercie pour le superbe cadeau que vous m'avez envoyé. Tous mes Amis qu'ils le voit en sont surpris. Je vais faire tout en mon pouvoir pour introduire vos Pilules dans mon village. Recevez mes meilleurs remerciements.  
Votre Servant,  
EDOUARD GONDREAU

MEDAILLE D'OR EXPOSITION DE PARIS 1900  
LAPRÈS & LAVERGNE  
PHOTOGRAPHES  
300 RUE ST DENIS  
MONTREAL P.Q.  
TELEPHONE BELL E. 1283  
TEL. DES MARCHANDS 843



**ELLE A MAL AUX DENTS**

SON MAL SERA GUÉRI par une simple application de

**GOMME du Dr ADAM**

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES 10c

**DÉCOUVERTE IMPORTANTE**

Le *Buume Rhumal* est une des plus précieuses découvertes de ces vingt dernières années.

\*\*\*

Le jeune Calino voit son petit frère très occupé à débrouiller un peloton de ficelle.

—Qu'est-ce que tu fais là ?  
—Je cherche le bout de la ficelle...  
—Inutile. Je l'ai coupé ce matin.

\*\*\*

Au restaurant.  
Une dame furieuse au garçon :  
—Mais, maladroit, faites donc attention, vous venez de renverser toute la sauce de ce plat sur ma robe.  
Le garçon, la bouche en cœur :  
—C'est vrai, madame. mais soyez tranquille, je cours chercher d'autre sauce.

**PALEUR DU VISAGE**

Le teint pâle chez les personnes accuse l'appauvrissement du sang. En suivant un traitement régulier avec les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard*, les femmes et les jeunes filles recouvreront la santé, la force, la gaieté et la beauté.

\*\*\*

*Crétinot.*—Avez-vous entendu parler de la dernière nouveauté du tailleur X ?  
*Dumolard.*—Oui ! oui ! parfaitement... l'habit cyclotte, n'est-ce pas ! ! !

\*\*\*

On demandait dernièrement au docteur Zède, un célibataire endurci, pourquoi il ne se mariait pas.

—Voyez-vous, répond le médecin, le mariage est ou le paradis ou l'enfer. Eh bien, le paradis, je ne le mérite pas ; quant à l'enfer, je n'en veux à aucun prix.

**OR SOLIDE**

Nous donnons cette magnifique bague en or solide, ornée d'un Rubis et de deux Perles, aux personnes qui vendront seulement 16 épingles suisses ornées d'une rose 10c. chacune. Elles sont très jolies et se vendent facilement. Écrivez et nous vous enverrons les épingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons par la retour du courrier cette magnifique bague.

**PREMIUM SUPPLY CO.,** Boite 1504 Toronto, Canada.

**Bague en Or Pur GRATIS.**

Fillettes, pourquoi ne pas gagner une magnifique bague en Or Pur pendant vos loisirs. Nous donnons cette bague aux personnes qui vendront seulement 10 épingles à 10c. chacune. Cette bague est en Or Pur, magnifiquement gravée et ornée de deux perles et d'un Rubis. C'est une bague qui donnera satisfaction pour la vie entière au possesseur. Les épingles sont extrêmement jolies, fines en Or et en Email, et ornées de belles pierres colorées. Les gens sont si surpris de leur prix modique que les Agents en vendent partout. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les épingles. Vendez-les parmi vos amis, remettez-nous l'argent et cette magnifique bague en Or Pur vous sera envoyée franco par le retour de la maille.

**Cic. Toronto Premium, Boite 1500 Toronto.**

Ce journal est imprimé avec l'encre manufacturée par la **QUEEN CITY PRINTING CO.,** Cincinnati, Ohio.

**SON PERE ETAIT UN IVROGNE**

Une courageuse jeune fille prend sur elle de guerir son pere des habitudes d'ivrognerie

**L'HISTOIRE DE SON SUCCES**



Une partie de sa lettre se lit comme suit : —"Mon père m'avait souvent promis de cesser de boire ; il tenait sa parole pendant quelque temps, puis s'y remettait plus tortement que jamais. Un jour, après une terrible bamboche, il nous dit : 'Il n'y rien à y faire ; je ne puis arrêter de boire.' Il nous sembla que nos cœurs allaient se pétrifier et nous décidâmes d'essayer la Tasteless Samaria Prescription dont les journaux nous avaient parlé. Le remède lui fut donné tout à fait hors de sa connaissance, dans son thé, café, ses aliments, avec régularité, selon la direction, et il ne sut jamais qu'il le prenait. Un paquet suffit à lui enlever tout désir pour l'alcool et aujourd'hui il dit qu'il lui est désagréable. Sa santé et son appétit se sont considérablement améliorés et personne ne le prendrait pour le même homme. Il y a, aujourd'hui, quinze mois d'écoulés depuis que nous lui avons fait prendre le remède et c'est notre certitude que le changement est pour tout de bon. Veuillez m'envoyer une de vos petites brochures, vu que je veux la donner à une amie."

**ECHANTILLON GRATUIT** Un paquet échantillon de la Tasteless Samaria Prescription envoyé gratis avec directions complètes sous enveloppe ordinaire cachetée. Toutes lettres considérées comme un secret sacré. Incluez timbre pour réponse. Adresse: The Samaria Remedy Co., 24 Jordan St., Toronto, Canada.

**LE TOUR DU MONDE** Très jolie publication illustrée, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis ; des études sérieuses sur les diverses parties du monde leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre : "Boîte aux lettres," des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an, 25 francs ; six mois, 16 francs ; le numéro 50 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

**LIBRAIRIE FAUCHILLE**  
1712 rue Sainte-Catherine

*Maison Fondée depuis 26 ans*

Dernières nouveautés venant de paraître

Le manuscrit du Chanoine, A. Theuriot	0.90
L'Énergie française, G. Hanotaux	0.90
Clouchette, Marcel Prévost	0.90
Le souvenir d'amour, F. Champsaur	0.90
La Blonde Lillian, Jean Rameau	0.90
Le secret d'un ange, P. Maël	0.90
Mouique, P. Bourgot	0.90
La Chénardière, Léon de Tinsseau	0.90
La Vedotte, Yvette Guilbert	0.90
La Mouselka, H. Grivello	0.90

La collection complète des ouvrages de A. Dumas à 26 cents le volume.

Les œuvres de Balzac à 20 cents le volume.

Plus de 1000 volumes à 10 cents, par les auteurs les plus connus.

L'Almanach Hachette 1902 à 40 cents.

L'Almanach de la Vie de Paris, de la Grande Vie à 25 cents chacun, illustrés par la photographie.

Publications mensuelles : l'Émina (journal de la famille). La Lecture pour Tous de la célèbre maison Hachette et la Lecture Moderne, toutes 3 à 15c

**BREVETS D'INVENTION** CANADA ET ÉTRANGER

**BEAUDRY & BROWN**  
INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS

**EPILEPSIE** ARRÊTÉ GRATUITEMENT et guérison permanente par le **DR KLINE'S GREAT NERVE RESTORER.** Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale, dans tous les cas de désordres nerveux : épilepsie, spasmes, danses de St-Guy, débilité, faiblesse. TRAITÉ ET UN BOUTILLER D'ESSAI à \$2.00 GRATIS, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HARRIS, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison.

Consultation personnelle ou par poste.

Ecrire à **DR. R.-H. KLINE, Ld.**  
981, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

**PACIFIQUE CANADIEN**

**SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA**

Départ de la gare de la rue Windoor: 9.15 a.m., 9.30 a.m., 10 a.m., dimanche seulement, 4.00 p.m., 10.05 p.m.

Départ de la gare de la Place Viger: 8.30 a.m., 5.45 p.m.

**Communications directes entre Springfield et Montréal**

Départ de Montréal, 7.45 p.m., excepté dimanche. Arrivée à Springfield, 7.25 a.m.

Départ de Springfield, 8.10 p.m., excepté dimanche. Arrivée à Montréal, 8.15 a.m., excepté lundi.

**PAS DE CHANGEMENT** de chars entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc.

V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; A.-R. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; J.-D. Gooden, Chambre 41, Edifice Ball et Treworgy, Holyoke, Mass.; G.-N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass.; E.-F. Payette, 367 rue Main, Springfield, Mass.; N. Lamoureux Indian Orchard; A.-J. Brunelle, Ludlow.

Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.

W.-F. EGG,  
City Passeng. Agent.  
Ocean Steamship Tickets. Atlantic and Pacific.

**BABY'S OWN SOAP**

**Pur, Odoriferant et Nettoyant**

**BABY'S OWN SOAP**

EST SANS ÉGAL POUR LES ENFANTS ET LA TOILETTE

Ne risquez pas les imitations sur la peau délicate de Bébé

ALBERT TOILET SOAP Co., MONTREAL



**ACCORDAILLES**

—Votre demande me plaît, jeune homme ; avec la main de ma fille je vous donne son trousseau complet, ça vous aidera à vous établir, et avec ça, vous pourrez travailler pour votre compte.

**UN PRÊTRE**

de ROUSSEAU TROUVE LE SECRÈT de GUÉRIR

ANÉMIE — DÉBILITÉ — GÉNÉRALE

DYSPEPSIE — MAIGREUR — PETIT

FIEVRES — ÉPUISEMENT — avocates

**PILULES AN-ONIO**

toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.

ph<sup>o</sup> MALAVANT, 19, r. des Deux-Points, PARIS

Dépôt à Montréal: ANTHON LÉCARRÉ.

**La Véritable Onguent du PERE ANCE**

EN VENTE PARTOUT

DEPOT CHEZ

**Rod. Carriere**  
PHARMACIEN